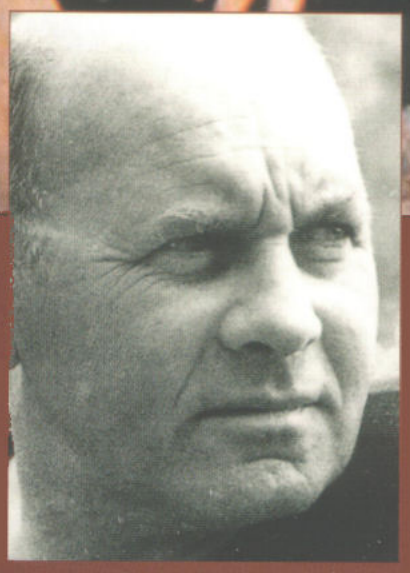
TERRE & PEUPLE

www.terreetpeuple.com

Magazine

NOUS LES GAULOIS et la GUERRE ETHNIQUE

Solstice d'hiver 2005 - n°26 - 6€



CONSTANCE MARKIEVICZ
la belle comtesse révolutionnaire
par Jean Mabire

SOMMAIRE

■ **EDITORIAL**
La guerre ethnique ?
Nous y sommes, p 3
Eloge funèbre de Vladimir Volkoff, p 4
Nouvelles d'ici et d'ailleurs, p 5

■ **NOTRE PLUS LONGUE MÉMOIRE**
La célébration du solstice d'hiver et les douze jours, p 7
Le disque de Nebra, p 8

■ **ORIGINES**
Nos racines généalogiques, p 10

■ **NOS TRADITIONS**
Les fourneaux d'Epona, p 11

■ **BLOC-NOTES**
Le bloc-notes de Guillaume Faye, p 13

■ **ETUDES INDO-EUROPÉENNES**
Du sang sur la neige
Le lignage de Perceval, p 15

■ **EXPOSITION**
L'art russe, p 18

■ **ENTRETIEN AVEC J.-G. MALLIARAKIS**
A propos du nouvel antimaçonnisme, p 39

■ **CINÉMA**
Les mille et une nuits de Jospeh Mankiewicz, p 41

■ **CULTURE**
Actualité de la BD, p 43
Notes de lecture, p 44

■ **PARIMOINE EUROPÉEN**
Damme, p 45

■ **ÉVEILLEURS DE PEUPLES**
Constance Gore-Booth, Comtesse Markievicz, p 49

DOSSIER

■ NOUS LES GAULOIS ET LA GUERRE ETHNIQUE

page 19

Nous contacter
Gestion des abonnements
contact@terreetpeuple.com
notre site web
www.terreetpeuple.com

ABONNEZ-VOUS ! (bulletin p. 43)

Terre et Peuple - la revue. Directeur de la publication : Pierre Vial - n°26. Solstice d'Hiver 2005.
Edité par Terre et Peuple (association loi 1901) - BP 1095 - 69612 Villeurbanne cedex.
Mise en pages : OGHAM. Imprimé par l'Imprimerie Brailly (St-Genis Laval).
Dépôt légal à parution. ISSN : 1253-6105. Commission paritaire en cours.
Prix de vente de ce numéro : 6 euros. Photos : DR - Couv. : DR.

La reproduction des textes est interdite sauf autorisation spéciale écrite.

LA GUERRE ETHNIQUE ? NOUS Y SOMMES

Le mouvement *Terre et Peuple* existe depuis dix ans et, tout au long de ces années, nous n'avons cessé de tirer la sirène d'alarme : à vouloir, comme l'ont voulu les gens qui sont au pouvoir depuis trente ans, une société multiraciale on aboutit à avoir une société multiraciste. Donc inflammable au plus haut degré. Explosive.

On nous a répondu – y compris de soi-disant "amis" – que nous exagérions, que nous voulions nous donner un rôle de prophètes de l'Apocalypse et que nous étions donc de dangereux irresponsables, parfaitement ridicules. Qui est ridicule aujourd'hui ? Nous ou nos vertueux censeurs ? Et encore ceux-ci n'ont-ils rien vu. Nous leur disons, sans satisfaction particulière mais simplement parce que c'est la vérité : ils vont pleurer des larmes de sang.

En effet ne sont qu'une répétition générale les "événements" (le terme rappelle, à ceux qui l'ont vécue, l'époque de la guerre d'Algérie… quand, déjà, on ne voulait pas dire "la guerre") auxquels, médusés, les Français d'origine européenne ont assisté, sur leur écran de télévision ou en direct, pour ceux qui ont le malheur d'habiter les "quartiers défavorisés" (hypocrite et larmoyant euphémisme). C'est un ban d'essai : il s'agissait de tester le degré de réactivité des Blancs, qu'il s'agisse des autorités officielles ou de la population d'origine européenne. Ensuite de quoi on pourrait en tirer des conclusions, des enseignements. Pour la suite…

Face à ce type de guerre – les guerres du XXIe siècle seront des conflits ethniques – les Français d'origine européenne sont déboussolés. Anesthésiés, châtrés, stérilisés, lobotomisés par une idéologie officielle qui les conditionne mentalement jour après jour, depuis longtemps, par l'intermédiaire de l'école, des medias, des Eglises les Européens baissent les bras avant de baisser la culotte. On leur instille le poison de la repentance (il est honteux d'être Blanc), du masochisme, de l'autoflagellation. Les Africains rigolent et se frottent les mains.

Jusqu'à quand ? Convaincus que le bétail humain ne pense qu'à la mangeoire – car tout est fait pour cela – les gens qui sont au pouvoir sont persuadés que les moutons ne bougeront pas et se laisseront égorger, le jour venu, par le couteau des bouchers. Ils ont peut-être raison. Ou peut-être pas. On a déjà vu des moutons devenir enragés. Et alors, gare.

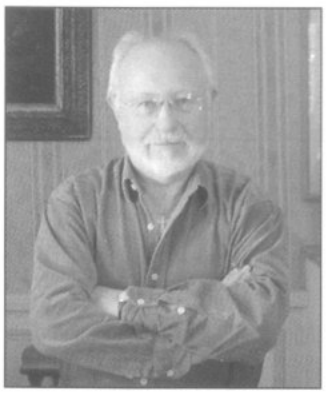
Un indice : un sondage CSA, réalisé entre le 17 et le 24 novembre, indique que 56 % des Français jugent le nombre des immigrés trop important. Un Français sur trois (un sur deux dans les communes rurales) n'hésite pas – n'hésite plus – à se dire "raciste" et 63 % (oui, 63 %) estiment que "certains comportements peuvent parfois justifier des réactions racistes". C'est ce que les gens du CSA, consternés, appellent "la levée des tabous" et "une radicalisation ethnocentriste".

Définie dès l'origine de *Terre et Peuple*, notre mission, simple, a désormais une dimension historique : il nous faut redonner à nos sœurs et frères de sang la fierté d'être eux-mêmes, la volonté de se redresser. Et de se battre. Oui, de se battre. Car le destin est sans pitié pour ceux qui renoncent. Et c'est justice.

PIERRE VIAL

Dessin de Chard, *La France métisse de A à Z*, éditions des Tuileries.

ELOGE FUNEBRE DE VLADIMIR VOLKOFF



DR.

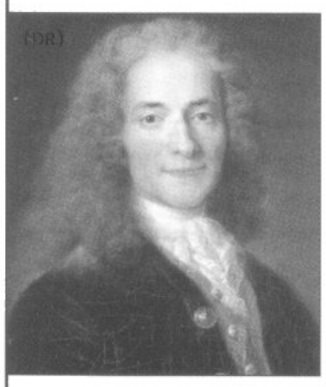
Tout, ou presque, a été dit et bien mieux que je ne pourrais jamais le faire, du caractère unique de l'œuvre de Vladimir Volkoff, de cette intelligence singulière qui sabrait et estoquait avec une ironie joyeuse les systèmes politiques modernes, les cuistres, les *gendelettres*, la *bienpensance*, les impostures. Romans, histoire, biographies, essais, théâtre, l'inspiration de Vladimir Volkoff n'a rien délaissé. Mais, pour moi, plus fascinante encore était son irréductible fidélité aux siens, vivants et morts mêlés, à sa patrie perdue et à celle qui l'a vu naître. Vladimir portait en lui le sang de longues lignées fidèles à leur Tsar, un sang généreusement versé avec, je n'en doute pas, la même élégance un peu distante et ce détachement souriant qui irritaient tant ses ennemis. En lui vivait ce lien indéfectible qui lui fit demander, lors de leur première rencontre, à Vladimr Poutine de tenter d'éclaircir ce qu'avait été le sort de son grand-père le général Vladimir Aleksandrovitch Volkoff qui commanda la garnison d'Omsk et y fut probablement fusillé par les Bolcheviques.

Fidélité à la terre et au peuple russes martyrisés, ses icônes secrètes et douloureuses, fidélité à la foi orthodoxe de ses pères, loyauté à la France qui l'avait vu naître quand il partit, volontaire, servir en Algérie. Sa mère, dont il était le fils unique et qui n'avait personne d'autre que lui : *"Il y a la guerre et tu t'appelles Volkoff. Bien sûr que tu es volontaire"*.

Cet engagement l'affronta aux crises de conscience que le gouvernement de la République imposa alors aux meilleurs de ses officiers ; il en sortit l'honneur intact et transfiguré par ce qui avait toujours été la raison d'être des siens : servir. Dans son cercueil resté ouvert pendant les obsèques selon le rite de l'Eglise orthodoxe, Vladimir Volkoff portait son uniforme de lieutenant. Ses ancêtres, qu'il commémore dans *La Garde des ombres*, n'ont pas du en être surpris. Huit jeunes hommes de ses proches l'ont porté, sur leurs épaules, jusqu'au cimetière voisin du petit village de Dordogne où il vivait. Les suivaient, nombreux, anonymes ou non, ceux pour qui Vladimir Volkoff était plus qu'un écrivain qui marquera son temps. Par cette limpide journée de septembre, chacun de nous accompagnait le plus russe des Français, le plus français des Russes dont l'intuition et le talent avaient entrelacé deux mémoires et construit un pont mystique entre ses deux patries.

GILLES GALLIEZ

■ FATWA CONTRE VOLTAIRE

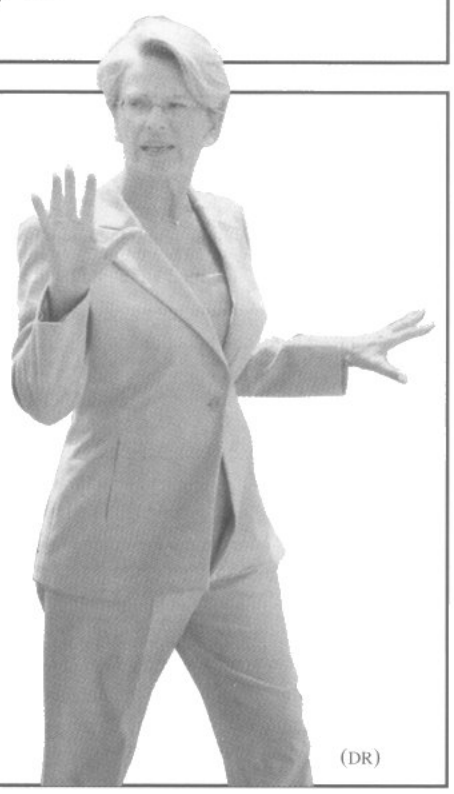

(DR)

Non loin de Ferney, d'où Voltaire, dans une retraite studieuse mais ardente, envoyait ses libelles à tout ce qui pensait en Europe, se trouve la paisible bourgade de Saint-Genis-Pouilly. Paisible jusqu'au jour où a été annoncée la représentation, au théâtre local, d'une pièce intitulée *Le Fanatisme ou Mahomet le prophète*. Dont l'auteur est un certain Voltaire.

Cette pièce ne fait pas dans la dentelle, comme le rappelle Jack Dion : *"C'est une charge au sabre idéologique contre l'islam, et plus largement contre toutes les religions monothéistes"*. D'où éructations des fous d'Allah, mobilisation d'un quarteron d'imams pour dénoncer le blasphème et lancer les malédictions appropriées, menaces de mort "anonymes" – bien sûr – contre les autorités locales, voitures brûlées (c'est la moindre des choses). Bref, la panoplie habituelle du dialogue *made in* islam.

La pièce a été jouée. Sous surveillance et protection d'importantes forces de police, avec CRS en tenue de combat. Au fait, qu'en disent nos bons apôtres, intellos collabos toujours prêts à nous expliquer que l'islam, hélas méconnu, est une religion de tolérance, de modération, de compréhension de l'autre ?

■ BIEN FAIT


(DR)

Après avoir tiré dans le dos du général Poncet et de ses hommes, Michèle Alliot-Marie est désormais l'objet de vives critiques au sein de l'armée et chez les députés UMP.

Ses ambitions politiques (présidentielles ?) sont du coup très compromises. Elle qui veut jouer au mec aurait dû savoir que, quand on pisse contre le vent, on se mouille les pieds.

■ QUAND LES AUSTRALIENS SE FÂCHENT

A Sidney, lassés des exactions (en France on dit "incivilités") commises par des immigrés, des Australiens ont réagi de façon musclée. Aux cris de "L'Australie aux Australiens" (quelle horreur). Et, certains journalistes australiens étant à l'évidence moins complexés que leurs confrères français, le très populaire animateur radiophonique Alan Jones a lancé sur les ondes : *"Que tous les vrais Australiens descendent dans la rue pour fêter la journée antibougnoule"*.

Des vrais sauvages, ces Australiens. Il faudrait leur expliquer les beautés du dialogue interethnique. Cela nous donne une idée : pourquoi notre ministre préféré, Azouz Begag, n'irait-il pas faire un peu de tourisme en Australie ? Il paraît que les plages y sont splendides. Et les Australiens très accueillants.

■ NOIR C'EST NOIR

Fuyant les persécutions dont elle dit être victime en République démocratique du Congo, Barbe Makombo s'enfuit, accompagnée par quatre de ses huit enfants, et se réfugie en France. Depuis, elle a été déboutée du droit d'asile et devrait incessamment être reconduite à la frontière… sauf si la famille n'est pas au complet. Dès lors, la combine est simple. Rachel, 15 ans, et son frère Jonathan, 14 ans, s'enfuient de Sens au mois d'août, alors que leur mère est convoquée au commissariat, et disparaissent dans la nature. Enfin presque.

Deux mois après, ils donnent une conférence de presse clandestine (!) et racontent leur "cavale". *"On a pris le train jusqu'à Paris, et là on a été hébergés par une personne qui a alerté les associations. Depuis, on est pris en charge, on change régulièrement d'hébergement, on regarde la télé, on travaille* (?) *un peu"*. Et Jonathan reprend : *"Le ministre de l'intérieur, avec ses lois, c'est à lui surtout qu'on en veut. Ce n'est pas difficile de nous régulariser. Qu'il arrête, parce qu'on est humains !"*

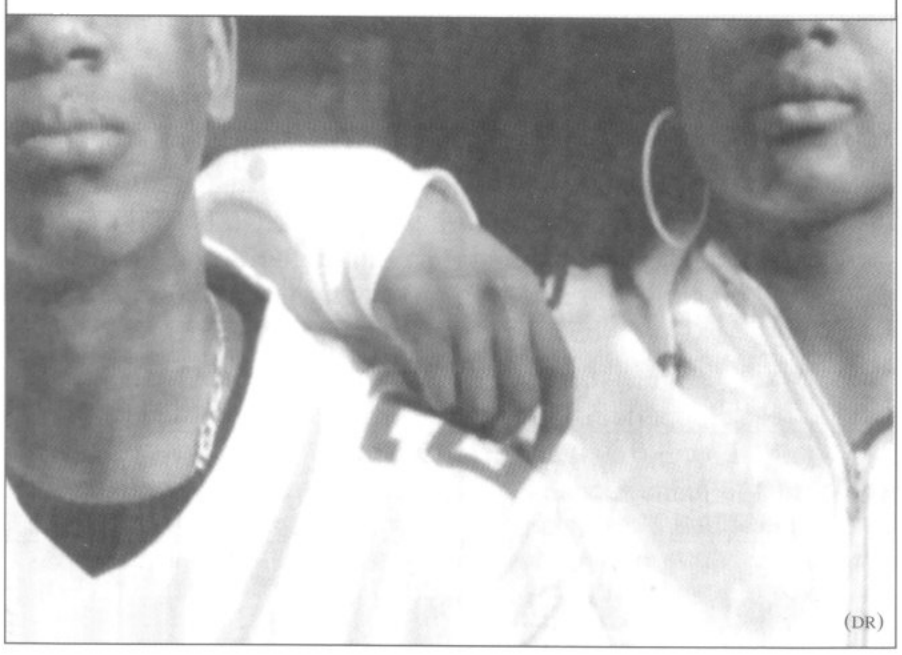
"C'est dur, mais il faut tenir, et on va tenir, je préfère ça que retourner au pays" ajoute Rachel (qui en aurait douté ?).

Parions que grâce au grand élan de repentance suscité par les dernières émeutes, Monsieur Chirac prendra leur grande douleur et leur terrible sort en considération, et fera d'eux d'excellents Français. Car, n'en doutons pas, et leurs propos le confirment, c'est seulement par amour de notre beau pays qu'ils désirent tant rester chez eux chez nous (ou l'inverse).

D'ailleurs, "avocat inlassable" de l'Afrique, (dont il apprécie tellement les arts primitifs), Chirac, lors du 23e sommet de Bamako, a demandé le doublement de l'aide publique à son développement, proposant qu'il soit porté à 150 milliards de dollars… par an. Et d'ici 2012, la France se fixe pour objectif de porter à 0,7 % de son PIB son propre soutien financier. Il faut dire que lorsqu'on en est à 2000 milliards d'euros de déficit, on peut se montrer généreux !

Quant à l'obtention de visas de longue durée, elle sera facilitée pour les *"entrepreneurs, chercheurs, enseignants ou artistes"*. Enfin, parce qu'avec lui, le *mea culpa* est une seconde nature, Chirac s'est insurgé contre ses propres amis politiques qui ont établi un (vague) lien entre émeutes et polygamie, et s'est excusé car *"dans nombre de quartiers que nous n'avons pas su contrôler, les misères se sont accumulées"*.

Ite missa est !


(DR)

■ HUMOUR RUSSE

Marianne, l'hebdo préféré des professeurs de morale (car Jean-François Kahn est une grande conscience, doublée d'une belle âme), s'étrangle d'indignation : "Schröder travaille pour Vladimir Poutine". Foutredieu !

Explication : Gerhard Schröder, libéré de ses obligations de chancelier, a été nommé président du conseil de surveillance de la société germano-russe qui va installer un gazoduc à haut débit sous la Baltique, cette société étant contrôlée à 51 % par Gazprom, la firme géante russe qui gère une grande partie du secteur énergétique.

Le gazoduc permettra d'éviter, pour le transit du gaz russe (qui fournit 25 % du gaz diffusé par EDF-GDF…) vers l'Europe occidentale, les territoires des pays baltes et de la Pologne. Pourquoi court-circuiter ces sympathiques pays ? Réponse du berger à la bergère, de la part de Poutine, à ces pays alignés sur la politique d'encerclement de la Russie conduite par les Etats-Unis.

Même faute, même punition : l'Ukraine, qui a voulu elle aussi jouer au petit soldat anti-russe devra désormais payer au tarif normal un gaz russe qui lui était jusqu'à présent facturé à un prix ridiculement bas. Quand on crache en l'air…

■ L'ARROSEUR ARROSÉ

Pour faire bon chic bon genre, le Parti socialiste a propulsé au sein de son conseil national (le "parlement" du parti) un certain nombre de "camarades" d'origine maghrébine, parmi lesquels Faouzi Lamdaoui, Ouarda Karraï, Akli Meloulli, Chafia Mentalecheta, Abdul Mokhtari.

Tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes multiethniques si ces socialistes beurs ne se sentaient pas lésés par leur direction. Et, pour tout dire, laissés à l'écart de vraies responsabilités dans l'appareil du parti (en raison de leurs origines ? Aïe, aïe, aïe…). Ils exigent donc – et *"dans les meilleurs délais"*, s'il vous plaît – de se voir reconnus à leur juste mérite et donc promus à de nouvelles et importantes responsabilités. Pour cela, disent-ils, *"il faut faire une révolution dans le parti"*. Sinon ils claqueront la porte. Ah mais. Ils jouent sur du velours : les socialistes n'oseront jamais encourir l'accusation d'apartheid dans leurs rangs.

Le même phénomène se produit chez les Verts. Et à l'extrême-gauche. Et à droite. Des liens transversaux existent entre les lobbies beurs des différents partis et transcendent, évidemment, les différences d'étiquettes. Autrement dit les beurs ont bien compris comment investir de l'intérieur ces centres d'influence que sont les partis politiques. A quand un candidat beur à la présidentielle ?

■ SURPRISE

L'indignation était grande. Un corbeau semait en effet la zizanie dans la CRS 30 en envoyant aux membres de cette unité des courriers orduriers, à base d'injures racistes (du genre "sale bougnoule de merde") assorties de croix gammées et signées "groupe de CRS aryens, la race des seigneurs".

Enquête faite, le coupable a été appréhendé. Il s'appelle Azedine Sebiane et était gardien de la paix… Il a récolté cinq ans de prison pour "incitations publiques à la haine raciale" et, accessoirement, vols (une arme et un véhicule de service) et chantage. Explication de l'intéressé : il était victime du comportement raciste de ses collègues. On comprend mieux.

(DR)

■ BIENVENUE AU CLUB !

Traditions Populaires

DE L'ENRACINEMENT AU METISSAGE…

L'ART POPULAIRE EN FRANCE

Jean Mabire se sentait bien seul dans la croisade protestataire qu'il a engagée pour dénoncer le scandale absolu qu'est la fermeture du Musée national des Arts et Traditions populaires, qui était installé à Paris au jardin d'Acclimatation (voir le numéro 25 de notre revue).

Le voici en bonne compagnie, même si elle est quelque peu inattendue : Anne Pons reprend à son compte, dans *Le Nouvel Observateur* (3 novembre 2005), le cri de révolte de Jean Mabire. Elle n'est pas dupe de l'argutie justificatrice selon laquelle le Musée des Civilisations de l'Europe *et de la Méditerranée* (c'est nous qui soulignons… suivez notre regard) accueillerait les collections, exceptionnelles, des arts et traditions populaires. Anne Pons écrit courageusement : *"Serait-il construit, et d'abord financé, que les programmes annoncés ne correspondent en rien aux trésors qui nous ont fait battre le cœur. Tous les amoureux de nos anciens modes de vie – le grand public, les écoliers, les chercheurs – n'auront plus jamais sous les yeux la forge des Alpes ou le buron de l'Aubrac (…) Jusqu'où ira l'effacement de la mémoire de la France ?"*

■ CELUI QUI VOULAIT ÊTRE RABBIN

(DR)

Une bien triste nouvelle est parvenue jusqu'à nous, datée du solstice de juin (fête joyeuse s'il en est, comme le savait et l'a écrit Henry de Montherlant dans *Le solstice de juin*… édition de 1941). Nous l'avons apprise en lisant – avec retard, car ce n'est pas notre tasse de thé – l'éditorial de Joseph Macé-Scaron dans *Le Figaro Magazine* : il y annonçait qu'il s'en allait et que cet éditorial du 25 juin serait donc le dernier.

En partant, Macé-Scaron a voulu rappeler une fois de plus à ses lecteurs, comme un viatique, certaines de ses obsessions : la quête identitaire (ce qu'il appelle "la tentation du retour à la tribu") est un grand danger, contre lequel il convient de "relire les midrashs du Talmud" (qui pourtant, lorsque nous les lisons, nous paraissent une expression intéressante de l'esprit de "tribu"). Le zélote Macé-Scaron poursuit : contre l'esprit de Reconquista (l'abomination) il faut recourir aux enseignements d'admirables rabbins comme le rabbi hassidique Moché Leib de Sassov, ce sage parmi les sages, ou encore le rabbi hassidique Chmelke de Nikolsbourg qui – s'extasie Macé-Scaron – avait toujours, accrochés aux murs de sa maison, sa canne et son sac. Pour signifier qu'il pouvait reprendre une vie nomade à chaque instant (on ne se refait pas). Séduit par un tel exemple, Macé-Scaron nous informe donc qu'il reprend lui aussi sa canne et son sac. Bon voyage.

LA CÉLÉBRATION DU SOLSTICE D'HIVER ET LES DOUZE JOURS

On sait depuis les travaux d'Albrecht Weber, qui remontent au milieu du XIXe siècle, que l'Inde védique a connu l'équivalent des "Douze jours" du folklore européen, dont elle a tiré un mythe, puis un rituel. Le mythe, qui apparaît dans le *Rgveda*, est celui des *Rbhus*, dieux artisans et magiciens, liés par ailleurs au cycle annuel, qui dorment pendant douze jours chez un personnage nommé *Agohya* "celui qui ne doit pas rester caché", dans lequel les commentateurs indiens ont reconnu le soleil ; nous pouvons préciser : le soleil qui, dans des temps antérieurs et à d'autres latitudes, disparaissait pendant une partie de l'hiver. Comme le folklore européen, une formule récurrente voit dans ces Douze jours une "image de l'année". Le rituel ultérieur dit "des douze jours" (ou : "des douze nuits") devait être initialement lié à cette conception, comme l'indiquent deux passages de textes brahmaniques. Et il se conclut par le *Mah_vrata* "Grand vœu" (initialement : "Grand tournant" ?) dans lequel certains ont vu une ancienne célébration du solstice d'hiver. Si d'autre part, comme je l'ai soutenu, les *Rbhus* indiens correspondent (par leur nom, tout d'abord) aux *Alfes* germaniques, dont le "prince" est l'orfèvre magicien Volund selon deux passages du poème eddique qui lui est consacré, le "sacrifice aux Alfes" que mentionnent trois textes scandinaves peut se rattacher initialement lui aussi à un rituel de la période du solstice d'hiver.

A cet ensemble de correspondances s'ajoute le rapprochement opéré par Dumézil *La religion romaine archaïque*, p. 340 et suiv. entre trois personnages : la déesse latine représentée avec le doigt sur la bouche, *Angerona*, celle qui par la vertu du silence permet de traverser sans dommage la période des angusti dies "jours resserrés" de la période du solstice d'hiver ; le dieu scandinave Vidar, "l'Ase silencieux" qui, dans le Grand Hiver du monde, permet à la déesse Soleil, dévorée par le loup Fenrir, de renaître dans sa fille ; et le héros indien Atri qui remet dans le ciel le soleil disparu "au moyen de la quatrième formule", la silencieuse parole intérieure qui s'identifie à la pensée. D'autre part, Dumézil rappelle qu'Angerona est l'une des possibles divinités tutélaires de Rome dont le nom était tenu secret pour parer à une procédure hostile d'*evocatio* qui aurait laissé Rome sans protection. Cette observation montre que pour les Romains, et les autres peuples indo-européens anciens, la période du solstice d'hiver avait une tout autre signification que pour les communautés paysannes étudiées par Arnold Van Gennep dans *Le folklore français*. Les préoccupations ne se limitaient pas à la santé des membres du cercle familial et à la prospérité de leur exploitation ; elles s'étendaient à la cité, au monde et à leur devenir. Ajoutons que le nom de la déesse romaine a un correspondant védique, le nom du mois intercalaire *Amhasaspati*- "maître du resserrement", et que celui du dieu scandinave, apparenté à l'adverbe qui signifie "plus largement" (allemand *weiter*) forme un contraste significatif avec celui d'Angerona, lié aux *angusti dies* "jours resserrés" de la période : Angerona (et Amhasaspati) aident à traverser les jours étroits, Vidar donne le large espace en tuant le loup. D'autre part, à en juger par sa mythologie, et comme la plupart des anciens sacrificateurs mythiques du Véda, Atri est une figure du Feu divin Agni ; en un passage du *Rigveda*, il est même identifié à Agni. Et si son action concerne le souvenir de la disparition annuelle du soleil plutôt que l'éclipse, comme l'admet Dumézil à la suite des commentateurs indiens, sa légende reflète un rituel de feu du solstice d'hiver.

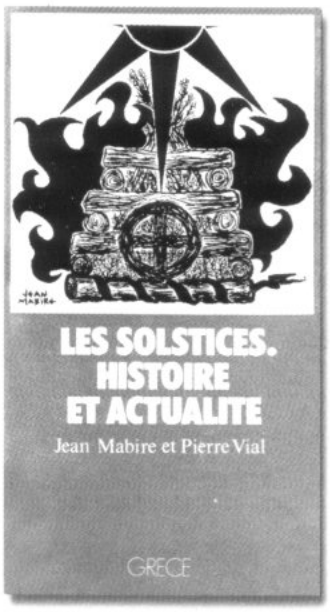
Cette concordance rigoureuse et significative permet de reconstruire un motif attribuable à la tradition indo-européenne : la traversée de la nuit annuelle et de son homologue la nuit cosmique par la vertu de la pensée inexprimée. Parallèlement à ce motif existe une image traditionnelle qui assimile cette traversée à celle d'une étendue d'eau. Nous pouvons aussi en tirer trois applications pratiques :

1) Il est aisé de répondre à ceux qui dénient tout caractère traditionnel à la célébration du solstice d'hiver. Peu importe qu'il ait été célébré pendant des générations sous un déguisement proche-oriental et par des gens qui en ignoraient la provenance et la signification originelle. Aujourd'hui nous connaissons l'une et l'autre.

2) Angerona, déesse du solstice d'hiver, était aussi la protectrice cachée de Rome. Si le solstice d'hiver se célèbre en famille ou en cercle restreint, les autres cercles ne doivent pas être oubliés : non seulement notre communauté, mais aussi notre petite patrie, et notre grande patrie.

3) Pour le cercle qui le célèbre, le solstice d'hiver est une fête joyeuse, où viandes et vins s'accompagnent de chants non moins roboratifs. Mais pour chacun pris isolément, c'est aussi par ailleurs le temps du silence et de la réflexion, préparation mentale à la traversée d'un hiver qui peut être long et rude. C'est ainsi que, par l'intermédiaire de la pensée, le feu de la cheminée devant lequel on rêve deviendra feu intérieur – et "feu de l'action".

JEAN HAUDRY



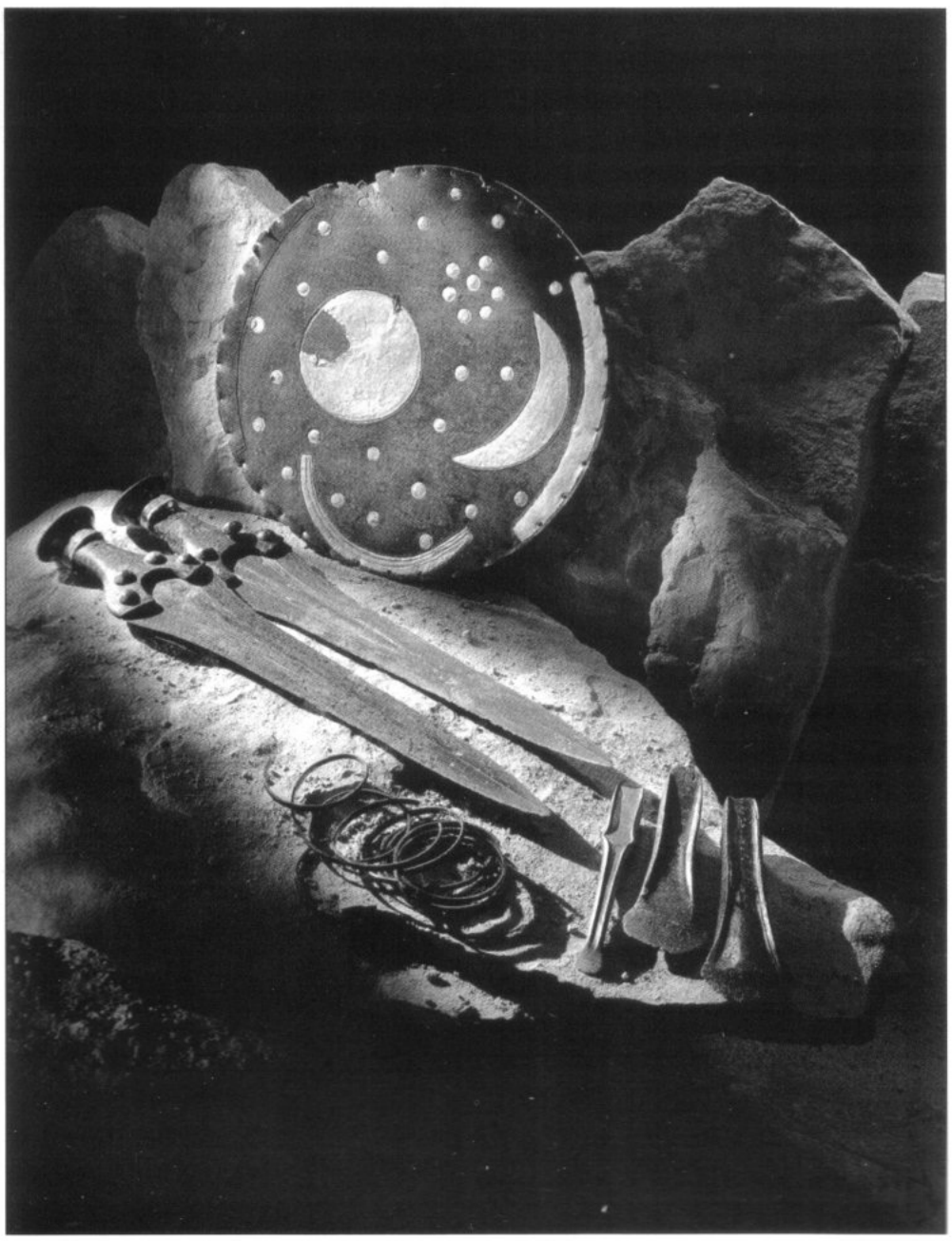
Ce livre, publié par le GRECE, a été piraté, à deux reprises, par un éditeur peu scrupuleux et a "inspiré" divers auteurs, qui ont parfois "oublié" de citer leur source...

LE DISQUE DE NEBRA

L'histoire du disque de Nebra (Saxe-Anhalt) débute comme un roman policier – on a également évoqué un film d'Indiana Jones – avec sa découverte fortuite, au cours de l'été 1999, par des chercheurs d'objets métalliques, fouilleurs clandestins, les tractations de l'acheteur avec des amateurs d'objets anciens puis avec le directeur du Musée de préhistoire et protohistoire de Berlin, la souricière qui conduit à l'arrestation du dernier détenteur et de l'intermédiaire par la police helvétique à l'hôtel Hilton de Bâle, et la récupération du disque par Harald Meller, directeur du musée de préhistoire de Halle (Saxe-Anhalt).

Commence alors l'étude scientifique de ce disque de bronze (diamètre : 32 cm., épaisseur : 4,5 mm. au centre, 1,8 mm au bord, poids : 2,3 kg) que ses inventeurs avaient pris tout d'abord pour un couvercle de seau, avant que l'intermédiaire qui le leur avait acheté ne lui cause des dommages irrémédiables en le nettoyant à la laine d'acier. C'est alors qu'apparurent les incrustations d'or : un cercle, un croissant, des étoiles, dont un groupe de sept, un arc de cercle sur l'un des bords, un demi-cercle au bas du disque. Le disque était accompagné de deux épées d'apparat également en bronze incrusté de cuivre avec un galon d'or entre la poignée et le pommeau. Ces épées, d'un type connu, même si elles présentent quelques particularités, ont facilité la datation du disque.

Des témoignages d'une richesse archéologique et historique de première grandeur (DR).

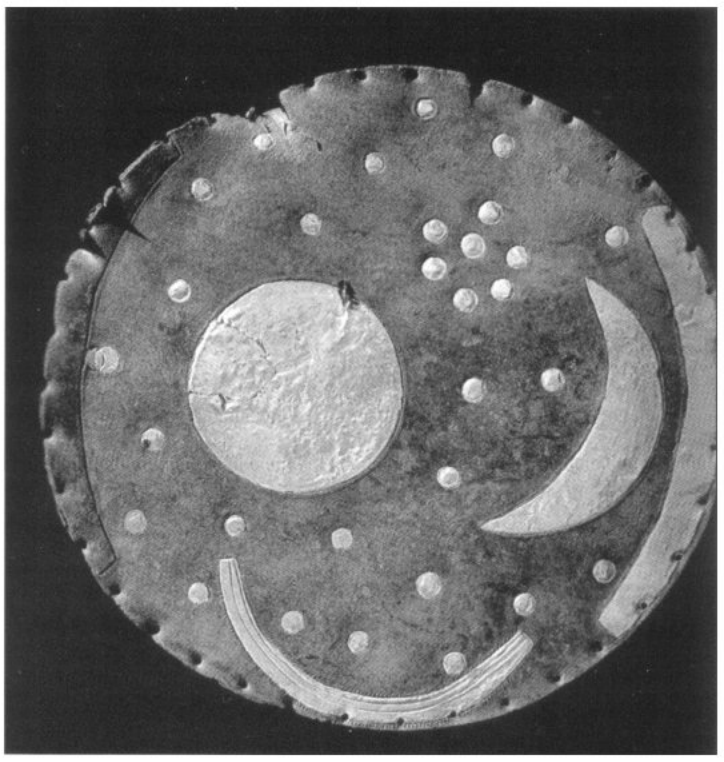


La première tâche du responsable de l'étude, Harald Meller, qui est aussi le coordinateur du catalogue de l'exposition, *Der geschmiedete Himmel, die weite Welt im Herzen Europas vor 3600 Jahren* ("Le ciel forgé, le vaste monde au cœur de l'Europe il y a 3600 ans"), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2004, a consisté à s'assurer de l'authenticité du disque. La vérification s'est effectuée par l'analyse du bronze (Ernst Pernicka), qui s'est révélé composé de matériaux issus d'une mine située dans les Alpes autrichiennes. Elle s'est poursuivie par l'étude des altérations subies par le bronze au cours du temps de l'enfouissement du disque à son exhumation ; il est apparu qu'en raison de la taille des cristaux elles ne pouvaient être l'œuvre d'un faussaire. Enfin, l'étude astronomique de l'iconographie (Wolfhard Schlosser) identifie le groupe des sept étoiles aux Pléiades, alors que les autres ne correspondent à aucune constellation. La représentation directe d'une constellation est une innovation notable, qui n'apparaît pas avant 1.400 en Egypte ; antérieurement, les constellations étaient figurées sous la forme d'un animal. L'étude astronomique révèle d'autre part que l'arc de cercle conservé présente un angle de 82 degrés qui correspond à l'écart entre le coucher du soleil au solstice d'hiver et le coucher du soleil au solstice d'été, et indique les points correspondants pour l'époque du disque ; cet arc de cercle est donc l'un des deux horizons, l'autre ayant disparu. La datation avait été effectuée de façon approximative à partir du métal : l'objet appartenait à l'âge du bronze. Mais confirmant l'indication fournie par les deux épées l'horizon subsistant permettait de situer l'objet à la transition entre le bronze ancien et le bronze moyen, autour de 1600 avant notre ère. Le disque et les deux épées qui l'accompagnaient appartiennent à la culture d'Aunjetitz (Únetice) qui s'étend de 2.300 à 1.600 en Europe centrale ; Bernd Zich en rappelle les caractéristiques principales dans le même volume. Bien qu'elle ne puisse être associée à une aucune ethnie historique, cette

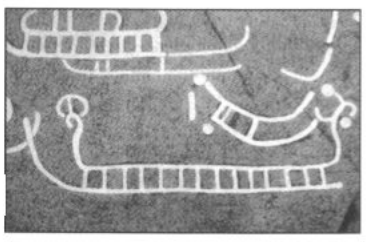
culture, liée à la Céramique cordée et aux Vases campaniformes de la période précédente, peut être attribuée au monde indo-européen.

De telles connaissances astronomiques dans l'Europe centrale de l'âge du bronze ont de quoi surprendre ; mais le parallèle de l'enceinte circulaire de Gosek (arrondissement de Weißenfels) présenté dans le même volume par François Bertemes et Wolfhard Schlosser montre qu'elles s'inscrivent dans une longue tradition qui remonte au Néolithique. Trois mille ans avant le disque de Nebra, cette enceinte circulaire de 71 mètres de diamètre découverte en 1991 à partir de photographies aériennes présente trois portes dont l'emplacement est indiqué par des interruptions du fossé. Une étude menée en 2004 a trouvé la trace d'une double palissade et attribué l'enceinte aux périodes initiale et moyenne de la culture de la céramique pointillée (5.000-4.800 avant notre ère). Elle a également révélé que l'emplacement des deux portes méridionales de l'enceinte correspondait exactement pour l'une au point où, à l'époque, se levait le soleil au solstice d'hiver, pour l'autre au point où il se couchait. Ce dispositif permettait d'en fixer la date et d'en prévoir l'échéance. Ajoutons que cette culture dérive de celle de la céramique rubanée linéaire considérée par certains auteurs comme celle de la période commune des Indo-Européens, et qui en est en tout cas l'une de ses composantes.

Il est apparu récemment (le film n'en fait pas mention) que l'iconographie du disque de Nebra a subi plusieurs modifications avant son enfouissement. Dans son état initial, elle ne comportait ni les deux horizons, ni le demi cercle inférieur, mais seulement les étoiles, le croissant de lune, et la pleine lune. Dans son état initial, le disque figurait donc le ciel de la nuit, et par les Pléiades signalait les deux temps forts de l'année agricole : le temps des semailles et celui de la récolte. C'était encore le cas à l'époque d'Hésiode, *Les travaux et le jours*, 383-387 (trad. P. Mazon, CUF) : *"Au lever des Pléiades, filles d'Atlas, commencez la moisson, les semailles à leur coucher. Elles restent, on le sait, quarante nuits et quarante jours invisibles ; mais, l'année poursuivant sa course, elles se mettent à reparaître quand on aiguise le fer."* Un premier ajout, qui a contraint à déplacer plusieurs étoiles indifférenciées, a été celui de deux arcs de cercle latéraux figurant deux horizons. Comme l'horizon n'est visible que le jour, il apparaît, que le disque a changé de signification : il ne représente plus le ciel nocturne, mais le ciel en général dans ses états successifs. La troisième modification est l'ajout au bas du disque d'un demi-cercle dans lequel Flemming Kaul a vu la représentation de la barque dans laquelle le soleil traverse l'océan céleste au cours de la nuit, un motif d'origine égyptienne bien connu de l'iconographie scandinave et de la mythologie baltique, mais inconnu du monde indo-iranien. Désormais, le



Roues solaires, chars solaires, navires solaires : à l'âge du Bronze, les Européens attachaient déjà à ces symboles une signification particulièrement forte (DR).

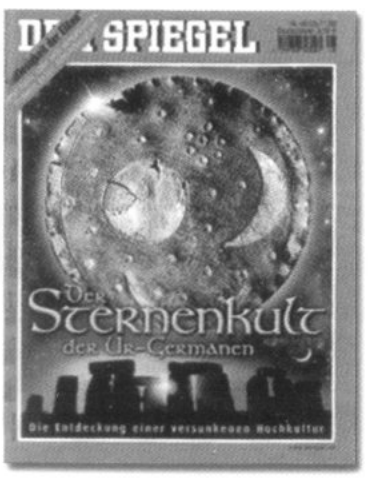


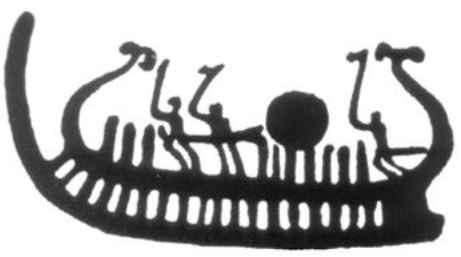
cercle qui représentait initialement la pleine lune est probablement interprété comme l'image du soleil. La dernière modification sûrement intentionnelle a consisté à percer des trous tout autour du disque, sans doute pour le fixer sur un support vertical. Enfin, l'un des deux arcs de cercle figurant un horizon a été enlevé ou s'est détaché de lui-même, et n'a pas été retrouvé.

Il est curieux de constater que l'évolution de l'iconographie du disque reflète celle des conceptions successives du ciel dans le monde indo-européen préhistorique. Le vocabulaire reconstruit ne comporte aucune désignation du ciel ; le terme le plus largement utilisé, russe *nebo*, etc., est le nom du nuage, conservé avec son sens initial dans le grec néphos. Le "ciel du jour", **dyews*, dont les représentants signifient soit "jour" (latin *dies*), soit à la fois "ciel" et "jour" (vieil-indien *dyaus*), était initialement une réalité distincte du "ciel de la nuit", dont la désignation nous est inconnue, mais que représente par exemple le "Ciel étoilé" Ouranos *asteroeis* des poèmes homériques, dont Hésiode évoque en ces termes la venue à la tombée de la nuit, *Les travaux et les jours*, 176 et suiv. : *"Vint, amenant la nuit, le grand Ciel ; il s'étendit amoureusement sur la Terre."* Bien entendu, cette conception est bien antérieure à l'époque du disque.

Ces données nouvelles confirment à la fois la haute antiquité de la célébration du solstice d'hiver, évoquée dans le présent numéro de notre revue, et son origine européenne.

JEAN HAUDRY





(1) Le disque a fait l'objet d'un film, récemment projeté sur *Arte*. On en trouvera également une présentation par Jean et Josette Pieuchot dans le *Bulletin de liaison* n°42 (octobre-novembre 2005) des Amis des Etudes Celtiques.

NOS RACINES GÉNÉALOGIQUES

Forum

Des lecteurs nous adressent des questions spécifiques propres à leur travail généalogique personnel. Selon notre habitude, une réponse personnalisée leur est apportée. Au fil des parutions, nous reprenons dans ce forum les questions les plus représentatives ; certaines d'entre elles, aussi, peuvent être traitées dans notre rubrique "méthodologie" *(ci-contre)*.

Question : J'effectue régulièrement des demandes de copies d'actes d'état civil auprès de différentes mairies. Certaines me répondent tout de suite, d'autres jamais ! Que puis-je exiger ?

Réponse : Si une copie ou transcription intégrale des actes de décès peuvent être fournis à toute personne, il n'en est pas de même pour les actes de naissance ou de mariage de moins de cent ans (les actes de plus de cent ans sont librement accessibles, mais une mairie n'a aucune obligation de vous en adresser copie à titre gratuit ; avant que d'adresser votre demande, il est donc préférable de téléphoner à la mairie pour connaître ses usages). Concernant les actes de moins de cent ans, la loi s'applique. Seules les personnes suivantes peuvent obtenir un extrait avec filiation d'un acte de naissance ou de mariage : l'intéressé lui-même, à condition qu'il soit majeur ; les ascendants ou descendants majeurs en ligne directe de la personne que l'acte concerne ; le conjoint majeur de la personne que l'acte concerne (le concubin n'est pas assimilé au conjoint) ; !e représentant légal de la personne que l'acte concerne ; les mandataires expressément désignés à cet effet par l'une des personnes ci-dessus désignées ; les avocats, avoués, notaires ; le procureur de la République, le greffier en chef du Tribunal d'instance ainsi que les administrateurs publics dans les cas où les lois et les règlements les y autorisent ; les héritiers majeurs de la personne dont l'acte est demandé, justifiant de leur qualité d'héritiers. Et toujours, il faut fournir l'indication des noms et prénoms des parents.

Le forum de la généalogie

Coupon à découper ou à recopier,
à retourner à la revue.
Ou nous contacter par mail :
progenies@club-internet.fr

Nom.....

Prénom.....

Pseudo (facultatif) .....

Code postal .....

Ville .....

Votre question, votre commentaire :

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Méthodologie : l'état civil (4)

Nous l'avons déjà dit, les actes d'état civil constituent la ressource principale des recherches généalogiques. Il en existe bien d'autres, mais savoir "lire" un acte d'état civil est essentiel ; il comporte des informations indispensables pour la suite de vos recherches.

Ainsi pour l'acte de naissance (pour illustration, chacun peut commander son propre acte auprès de sa mairie de naissance ; au préalable, il est préférable de téléphoner au "service d'état civil" de cette mairie pour connaître la procédure à suivre). Cet acte comporte une multitude de renseignements utiles.

A propos du nouveau-né : la date de rédaction de l'acte ; les nom et prénoms ; les date et heure de naissance ; le lieu.

A propos des parents : les noms et prénoms ; l'âge, puis à partir du 28 octobre 1922 la date et lieu de naissance ; la profession ; l'état matrimonial (mariés ou non) ; le lieu de résidence.

A propos des témoins ou déclarants : les noms et prénoms ; leur âge, profession et domicile ; le lien de parenté (généralement).

Enfin, le cas échéant, s'il s'agit d'un enfant naturel ultérieurement reconnu par le ou les parents, ou si l'enfant est ensuite "légitimé " par le mariage de ses parents, la mention sera obligatoirement indiquée. La question des enfants adoptés est autre (adoption simple, adoption plénière ?), nous y reviendrons.

Chacun de ces renseignements (auxquels viennent s'ajouter les "mentions marginales" évoquées dans le n°23 de *T&P*) constitue en soi un nouveau point de départ pour les recherches à poursuivre.

VENDREDI 19 JANVIER 1945

ETAT CIVIL

ENCORE
ETIT EFFORT

Mais, attention, la loi surveille et restreint les demandes d'actes d'état civil (hormis les siens propres, sur justificatifs). Cette question est reprise dans le forum ci-contre.

HUBERT CHANCERELLE

A la découverte des racines de...

ALAIN-FOURNIER

L'auteur du mythique *Grand Meaulnes,* lieutenant au 288e Régiment d'Infanterie disparu le 22 septembre 1914, est né à La Chapelle-d'Angillon (18) le 3 octobre 1886. Un jugement du tribunal civil de la Seine, en date du 25 juin 1920, l'a déclaré mort pour la France à Vaux-les-Palameix le 26 septembre 1914. Son père, Auguste, né à Nançay (18) en 1861, était instituteur. Sa famille paternelle était originaire de Salbris, dans le Loir-et-Cher. Sa mère, Albanie BARTHE, née dans le Cher en 1864, provenait quant à elle d'une famille de gendarmes et cultivateurs originaire du Tarn. Henri-Alban FOURNIER, dit ALAIN-FOURNIER, était célibataire. Son unique sœur Isabelle, également auteur et mariée à l'homme de lettres Jacques RIVIERE, a eu deux enfants, dont l'un a laissé sa propre descendance.

LES FOURNEAUX D'ÉPONA

Il y a bien longtemps que cette idée trottait dans la tête de la rédaction... Proposer au gré des saisons quelques petites recettes de nos provinces, de ces secrets de "grands-mères" qui ont enchanté notre palais ! Bien souvent chaque famille recèle de "derrière les fagots" un petit plat "maison" qui assure à ses invités le bonheur d'un moment partagé.

Loin de nous l'idée de se lancer dans la composition de mets "branchés", à la mode Bobo, mais plutôt l'envie de faire partager des choses simples, élaborées à base de produits de nos terroirs, et qui restent un élément fondamental de notre culture et de nos traditions.

Le Solstice d'Hiver est là.

Les couronnes d'Avent embaument les maisons… ça sent la sève de pin et la cire des bougies, le pain d'épices et les petits sablés… C'est aussi le moment des veillées et des contes. Alors nous avons décidé de voyager un peu, vers le Mexique, pour découvrir la légende de la boisson qui a enchanté notre enfance : le chocolat ! Et puis ensuite, nous découvrirons la recette "simplissime" des Truffes…

Il était une fois, niché aux abords d'un village Mexicain du nom de Tula, un jardin extraordinaire où le coton "poussait déjà teint" aux côtés d'épis de maïs si imposants qu'aucun homme, pas même un géant, ne pouvait en faire le tour avec ses deux bras. Grand Maître de la Lune et des Vents, Quetzalcoalt, le roi à l'emblématique serpent à plumes vertes, en était le jardinier. En ces lieux, c'est à lui que revenait l'insigne honneur de cueillir les fleurs pour ravir les Dieux et récolter les fruits pour nourrir les hommes. Au fil du temps, Quetzalcoalt se mit lui-même en tête de devenir un Dieu… Or, parmi toutes les espèces arboricoles de son jardin paradisiaque, trônait le Cacahuaquahuitl, le cacaoyer, le préféré des fils du Soleil. Volant ses fruits magiques, Quetzalcoalt donna l'ordre à un magicien d'en faire un breuvage d'éternité. Espérant l'immortalité, l'impudent ne reçut que le délire comme salaire de sa folie qui le conduisit à la fuite sur un radeau et l'emmena à jamais vers l'oubli !

Truffes au chocolat

Pour 4 à 6 personnes :

300 gr de chocolat noir d'excellente qualité à haute teneur en cacao
150 gr de beurre si possible fermier
2 beaux jaunes d'œufs
100 gr de sucre glace
Du cacao en poudre

- Préparer un bain-marie et faire fondre lentement le chocolat coupé en morceaux. Ajouter un peu d'eau et mélanger avec une cuillère en bois jusqu'à ce que la pâte soit bien homogène et lisse.
- Retirer la casserole du feu et ajouter le beurre coupé en petits morceaux et ramolli (mais pas fondu) puis les jaunes d'œufs et le sucre glace.
- Mélanger très soigneusement pour arriver à nouveau à une pâte lisse.
- Laisser reposer au frais pendant quelques heures. Puis, à l'aide d'une petite cuillère prélever des portions de la pâte raffermie, former des petites boules et les rouler dans le cacao en poudre. Les disposer dans de jolis petits papiers dorés.
- Remettre les truffes au frais.

Pour que toutes les saveurs du chocolat s'épanouissent, je vous conseille de confectionner vos truffes la veille et de les sortir environ 15 minutes avant de les "dévorer"… Ah ! l'agréable douceur…

SYLVIE

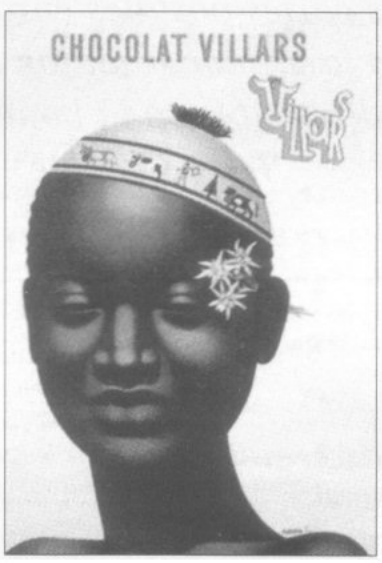
NB : Pour les esprits inventifs et afin de varier les plaisirs, vous pouvez diviser votre pâte et la parfumer avec quelques gouttes de café et de Whisky, un soupçon de Cointreau et de minuscules morceaux d'oranges confites, quelques éclats de pistaches ou de noisettes... Vous obtiendrez ainsi des Truffes aux saveurs différentes, prêtes à ravir tous les palais !

"Le plaisir de la table est la sensation réfléchie qui naît de diverses circonstances, de faits, de lieux, de choses et de personnes qui accompagnent le repas."
Brillat Savarin

Nos expressions populaires

De génération en génération se transmettent des expressions que nous-mêmes mais également nos pères et arrières-grands-pères utilisaient pour désigner un acte de la vie courante. Il nous a semblé que ce patrimoine linguistique et culturel ne devait pas tomber dans l'oubli. En ces temps de mondialisation et de globalisation, nous devons affirmer notre différence et en premier lieu ne pas rompre les liens qui nous unissent à nos ancêtres. Partons, ensemble, à la recherche de l'origine de ces chères expressions populaires !

"Etre chocolat" !



Bien obscur l'emploi de cette expression évoquant la duperie ou la tromperie. Plusieurs origines s'y rattachent. L'une d'elles prendrait ses racines dans les altercations qui opposaient deux clowns du nom de *Footit* et *Chocolat*, vedettes du nouveau cirque de Paris en 1861. *Chocolat*, ainsi nommé parce que noir de peau, s'y faisait berner chaque soir par son compère et répétait à l'envi : *"Je suis Chocolat"* !

Une autre, contemporaine de la précédente, proviendrait de l'argot des bonneteurs chez qui *"faire le chocolat"* consistait pour un complice à mieux se laisser duper pour mieux appâter le chaland. Cette assertion se trouve d'ailleurs corroborée à la même époque par les tricheurs de cartes qui appellent leur dupe "le chocolat".

De même qu'un boxeur envoyé au tapis est "chocolat" parce que plongé dans le noir, l'expression "être chocolat" juxtapose l'appellation donnée à cette période à un homme de race noire dont l'aliénation supposée se confond avec celle d'un homme dupé ou trompé.

Sources : Almanach du Chocolat

LES ESPÉRANCES PLANÉTARIENNES

Hervé Ryssen a écrit, avec *Les espérances planétariennes*, un ouvrage qui fera date dans la description, l'analyse et la dénonciation de ce "monde sans frontières", ce monde indifférencié qui nous est présenté, par les voix les plus officielles, comme le point oméga de l'aventure humaine. Bref, le paradis sur terre.

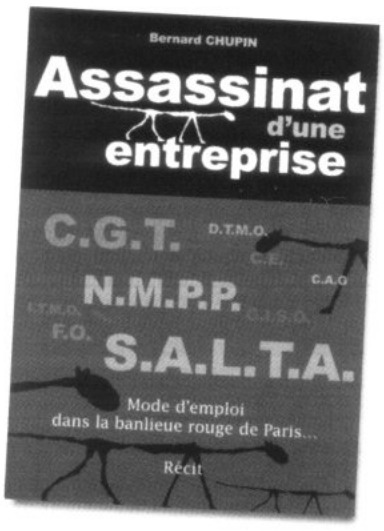
Nous publierons, dans le prochain numéro de notre revue, un long entretien avec l'auteur, où il exposera ses raisons d'être et d'agir, le pourquoi et le comment du gros travail qu'il a mené à bien.

En attendant, pour une mise en appétit, voici un passage révélateur de son livre, où est présentée "la méthode planétarienne".

"Les vieux réflexes identitaires ne doivent plus avoir cours, et tout doit être mis en œuvre pour culpabiliser les réactions nationalistes, issues d'un tribalisme d'un autre âge. Les Européens, et les hommes blancs en général, doivent être convaincus qu'ils sont les grands responsables des malheurs de l'humanité. Ils sont responsables du dérèglement climatique, comme de la guerre en Irak, de l'exploitation éhontée des pays du Sud et de la famine en Afrique. Toute leur histoire est une succession de monstruosités : de l'Inquisition à Auschwitz, en passant par les guerres de religion, le génocide des Indiens, la colonisation africaine et la guerre d'Algérie. La culpabilisation des Européens est en effet le seul moyen d'annihiler leurs réflexes identitaires. Ainsi, ils sont beaucoup plus disposés à accepter l'édification sur leur sol de la société plurielle".

Hervé Ryssen, *Les espérances planétariennes*, Editions Baskerville, 430 pages, 19,90 euros.

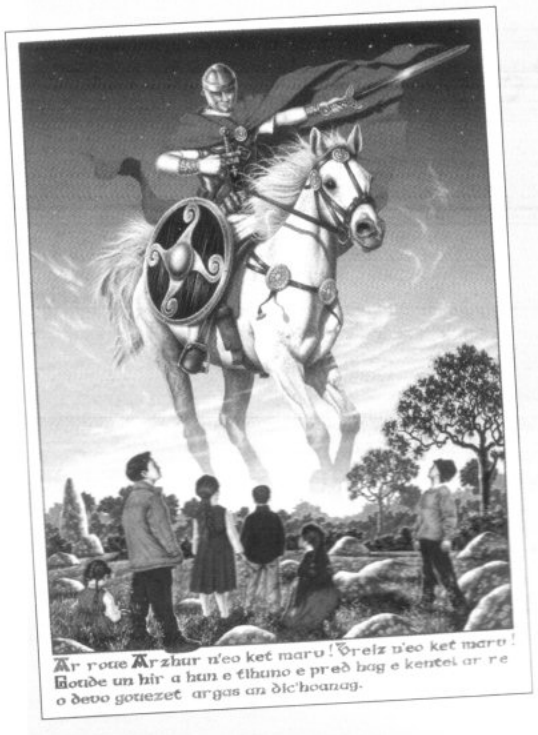
ASSASSINAT D'UNE ENTREPRISE



Bernard Chupin sait de quoi il parle : cette entreprise assassinée, c'était la sienne, la S.A.L.T.A. (Société Audonienne de Locations et Transports Automobiles). Cette petite entreprise de transport était basée à Saint-Ouen, dans la "ceinture rouge" de Paris et se consacrait au transport de journaux et publications pour le compte des N.M.P.P. (Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne), qui ont le monopole de la distribution de la presse. L'entreprise faisait vivre 260 personnes.

En 1979 le long travail de sape de la C.G.T. et les magouilles des N.M.P.P. ont réussi à assassiner cette entreprise dynamique, efficacement organisée et bien gérée. C'est cette œuvre de destruction que raconte, vingt-cinq ans après les faits, Bernard Chupin, avec émotion mais dans un style alerte qui entraîne le lecteur médusé dans cette course à l'abîme programmée par les destructeurs professionnels. On sort de ce livre avec un goût d'amertume devant tant de gâchis, tant de stupidité, tant de sectarisme. Les chefs d'entreprise qui croient encore en leur métier ont décidément bien du mérite et du courage.

Bernard Chupin, *Assassinat d'une entreprise*, Editions Pays et Terroirs, Cholet, 341 pages, 22,50 euros.



Cartes postales

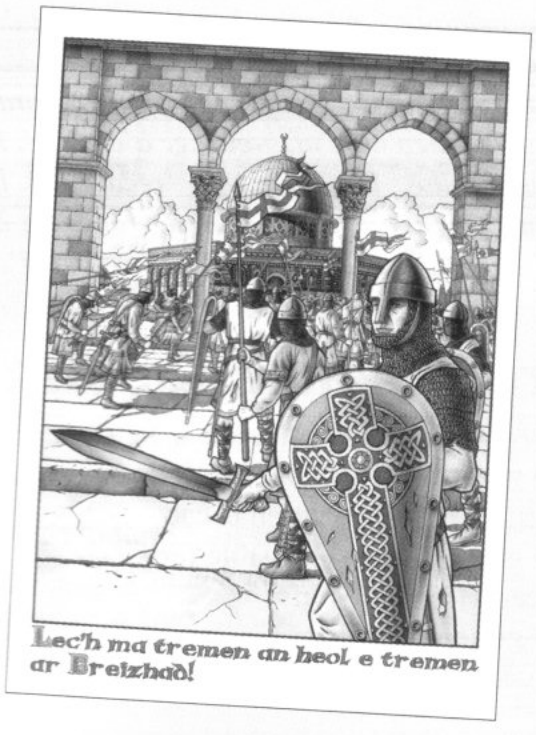
Des cartes postales enracinées dans la grande tradition celtique disponibles à la boutique Terre&Peuple

cartes 15x10,5 cm

"Non, le roi Arthur n'est pas mort"
Ar roue Arzhur
n'eo ket marv !
Breizh n'eo ket marv !

Illustration orginale :
an tasmant

"Croisés Bretons"
Lec'h ma tremen an heol
e tremen ar Breizhad!
Partout où passe le soleil,
le Breton passe !
Illustration orginale :
an tasmant



LE BLOC-NOTES DE GUILLAUME FAYE

Guillaume Faye reprend son bloc-notes. Avec des réflexions qui remettent parfois en cause des thèses ou des sensibilités de nos milieux. Sa méthode est de partir des faits observés pour dégager des idées, plutôt que de partir des idées pour interpréter les faits. Certaines de ses positions et réflexions pourront heurter certains. Raisons de plus pour susciter un débat que nous souhaitons car nous n'avons pas pour habitude d'avoir un catéchisme, quel qu'il soit. P.V.

SCÈNES VÉCUES

Rue de la Gaîté (Paris, XIVe) : une jeune fille d'une vingtaine d'années est accroupie sur le trottoir. Elle quémande de la monnaie. C'est une Française de souche. L'ami qui m'accompagne me fait remarquer : *"C'est du bidon, c'est une petite bourgeoise flemmarde qui se donne des sensations en jouant l' « exclue » et le quart monde… Ce soir elle rentrera dormir chez papa-maman"*.

Il se trompait cruellement.

Le lendemain la fille est toujours là. Je la questionne. Elle a cette maigreur, ces yeux cernés, ce regard à la fois las et apeuré qui vieillit les traits et altère la beauté naturelle sans la détruire complètement. Elle a, des "pauvres", cette lucidité qui se passe de toute plainte. Elle parle doucement. Elle me raconte sa vie, ses galères, sa solitude, ses malheurs et surtout son refus de se prostituer pour survivre. *"Je n'ai aucun droit, aucune aide, je ne trouve pas de travail. Ah, si seulement j'étais une étrangère, une réfugiée, une sans-papiers"*. Elle ajoute une remarque très simple, sans haine : *"Notre société est vraiment hypocrite"*. Sa peur : celle de l'hiver. Des larmes coulaient de ses yeux bleus. Je me suis relevé et l'ai quittée, sans rien pouvoir faire pour elle. J'ai retenu son prénom : Isabelle. Si elle était clandestine, étrangère, elle bénéficierait de l'AME (Aide Médicale d'Etat, soins totalement gratuits) ou, fausse réfugiée demandeuse d'asile, d'un pécule et d'un logement journalier en hôtel. Mais, hélas, c'est une Française de souche. Il n'y a pas d'entraide entre les Européens…

Métropolitain, ligne n°6. Je suis assis en face d'un type qui lit à haute voix en les psalmodiant des versets du Coran. Il frappe du pied sur le sol, en rythme et regarde tout le monde pour se faire remarquer. Le message est clair. J'ai assisté à la même scène dans le train Gisors-Saint-Lazare.

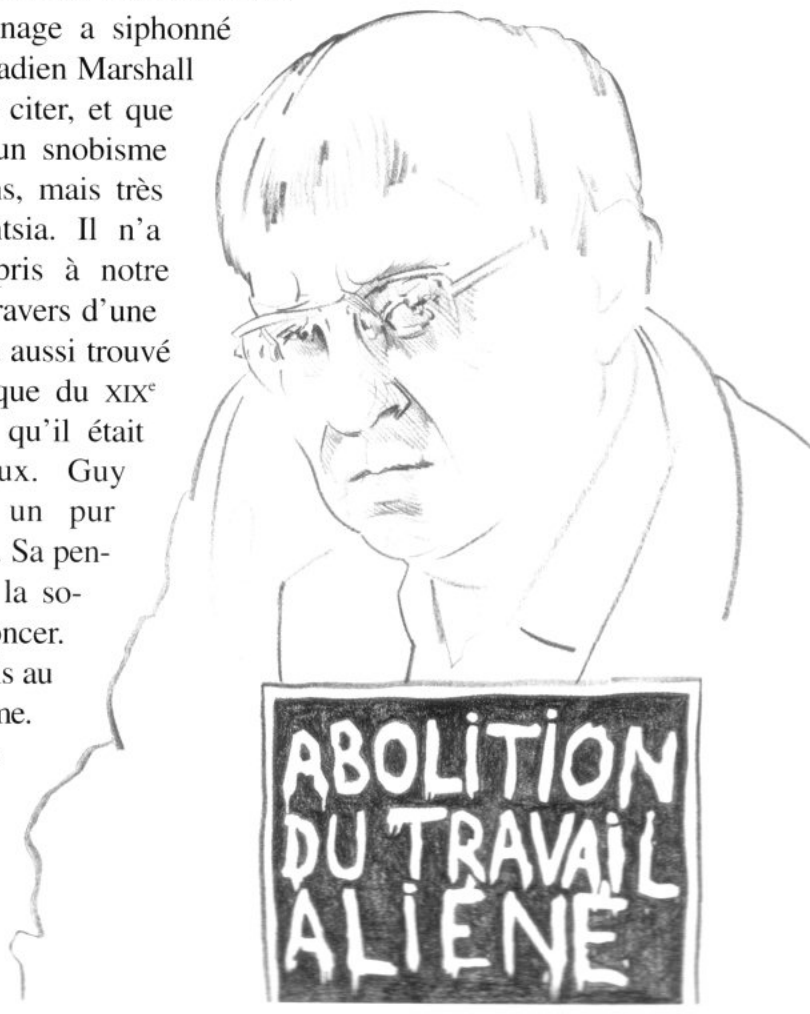
"PHILOSOPHES"

On est frappé, quand on lit les rubriques "idées" des journaux, ou les quatrième de couverture des essais, par le nombre d'auteurs qui s'intitulent "philosophes". Non seulement ils essaient, mine de rien, de s'installer dans le même wagon que Platon, Kant ou Hegel, mais ils dévalorisent totalement ce beau vocable grec. Ce sont en réalité, pour parler français, de simples publicistes. "Philosophe" aujourd'hui ? Méfiez-vous quand vous lisez ce mot. Il s'agit en général d'un monsieur ou d'une dame qui donnent leur opinion sur tout sans s'être tellement documentés. Au fait, Nietzsche n'a jamais eu l'outrecuidance de se dire "philosophe".

A propos de Nietzsche, justement. Il est étonnant qu'en ces temps de triomphe idéologique total de l'égalitarisme, tous les auteurs se réclament de Nietzsche (théoricien de l'inégalitarisme total) et l'encensent comme un saint patron. Ou bien ils ne l'ont jamais lu, ou bien ils tentent de le récupérer ou de neutraliser son message, stratégie de subtile ruse qui semble la plus probable. Nous attendons avec impatience un auteur honnête de l'idéologie dominante qui dise tout le mal qu'il pense de Nietzsche.

Il est très à la mode aussi, chez les intello-journalistes, d'encenser le défunt suicidé Guy Debord, le pape du "situationnisme" et de la théorie de la "société du spectacle" et de le citer à tout bout de champ. Il serait tout de même intéressant de mentionner que ce personnage a siphonné toutes ses idées chez le canadien Marshall Mac Luhan sans jamais le citer, et que tous ses écrits relèvent d'un snobisme post-marxiste assez abscons, mais très séduisant pour l'intelligentsia. Il n'a rigoureusement rien compris à notre société, qu'il regardait au travers d'une grille paléo-socialiste. On a aussi trouvé que son "style" d'archevêque du XIXe siècle était sublime, alors qu'il était tout simplement pompeux. Guy Debord est, pour moi, un pur imposteur, un piège à snobs. Sa pensée était aussi factice que la société qu'il prétendait dénoncer. Un "gauchiste sublime", mais au fond totalement dans le système. Il s'est parfaitement mis en scène lui-même et son suicide en dit long.

Guy Debord, un pur imposteur…(DR).



Hannah Arendt (DR).

Hannah Arendt – de son vrai nom Johannah Arendt – (dont la biographie très médiocre par Laure Adler vient de sortir chez Gallimard), figure féminine étonnante de l'intellectualisme juif décalé et d'une liberté de pensée improbable aujourd'hui, maîtresse de Heidegger, défendait l'opinion que *"les Juifs étaient un peuple comme les autres"*, ce qui lui a valu des haines tenaces et des insultes odieuses. Cela dit, son analyse du totalitarisme est totalement déficiente, bien qu'on en fasse grand cas. Analyste des régimes communiste et national-socialiste, elle a défendu le point de vue que le totalitarisme était une idée "moderne", issue du XXe siècle, issue de la société de masse. Le problème (comme celui de beaucoup d'intellectuels), c'est qu'elle dissertait en doctrinaire sans posséder de connaissances historiques. Emilio Gentile, auteur de *Qu'est-ce que le fascisme ?* et l'historien anglais Ian Kershaw, biographe de Hitler, ont récusé toutes les idées d'Arendt. Or le totalitarisme – c'est-à-dire l'unification de la société civile, de l'autorité publique et de la conscience collective dans une même unité idéologique et répressive – trouve ses racines dans l'Ancien Testament et non pas dans la "modernité" et n'a pas attendu le XXe siècle pour s'incarner. Les paradigmes politiques de l'Eglise catholique ou de l'islam sont les véritables fondements du totalitarisme pratique.

PERSISTANCE DU MARXISME

Les défenseurs des 35 heures (de gauche comme de droite) pensent donc qu'on peut travailler moins en gagnant autant (ou plus). Ils anticipent des gains de productivité qui n'existent pas. Le drame, avec les idéologues de l'économie, c'est qu'ils connaissent très mal cette dernière. La richesse, c'est le travail. Ce sont les riches qui font travailler les pauvres, ceux qui possèdent un capital et qui embauchent parce que, tout bêtement, ils veulent gagner de l'argent. Le drame de la France, c'est cette persistance atavique de l'idéologie communiste, qui fait des ravages à gauche comme à droite.

A chaque fois qu'un chômeur retrouve du travail, ce n'est pas parce que l'Etat l'embauche, c'est (statistiquement) parce qu'une PME dirigée par un "type riche", un détenteur de capital, lui donne du travail. La haine des riches est une vaste idiotie. C'est l'épargne et l'investissement des riches qui créent l'emploi des pauvres. D'où la stupidité de l'ISF, qui fait fuir les capitaux au nom d'une éthique infantile catholico-marxiste de "haine du riche". Les actuels programmes du PS vont dans ce sens.

PRINCIPES DE RESPONSABILITÉ COLLECTIVE

On critique l'Etat. Mais c'est à la société civile de se critiquer elle-même. Le déficit de l'assurance-maladie, par exemple, provient d'abord du comportement quotidien irresponsable des assurés eux-mêmes autant et sinon plus que du laxisme étatique. Un peuple est responsable de lui-même. Les dirigeants ne font que reproduire et suivre un comportement collectif. Il n'y a pas d'un côté "l'Etat" et, de l'autre, "la société civile" et le peuple. Les deux forment un ensemble organique. La "théorie du complot" a ses limites : sur l'immigration de masse, par exemple, et ses funestes conséquences, les Français de souche sont responsables de ce qui leur arrive. Ils ont donné le blanc-seing à leurs dirigeants pour l'autoriser et ont refusé leurs suffrages à ceux qui voulaient la combattre.

Ce n'est pas un "régime" politique qui est responsable d'un état de fait, mais une société tout entière, une mentalité collective. Dans nombre de pays du tiers monde, une dictature corrompue succède à une autre dictature corrompue même si la première a procédé d'un coup d'Etat qui réclamait la démocratie et la vertu.

Le principe le plus important de tous est le principe de responsabilité. Un individu, une organisation, un peuple sont toujours à l'origine de ce qui leur arrive. Les échecs ne sont pas imputables aux autres.

Les comportements quotidiens ne seront pas transformés par la prévoyance, la raison, l'anticipation mais par le choc de la catastrophe qui s'annonce. Pour l'instant, nous vivons dans un monde "qui tient encore". Pour combien de temps ? A mon avis, jusqu'en 2015, maximum. Après, la rupture se produira et ce sera l'aventure. Il faudra inventer une autre civilisation. Pour survivre. ■

(DR).

DU SANG SUR LA NEIGE LE LIGNAGE DE PERCEVAL

Le chevalier européen, dépositaire de l'idéologie royale, est dans le roman courtois l'exact reflet du héros indo-européen : un candidat à la Royauté. *Le Conte du Graal*, chef-d'œuvre malheureusement inachevé de Chrétien de Troyes, en offre un parfait exemple à travers le personnage de Perceval.

Les débuts de la période féodale, en France surtout, ont été le théâtre d'un glissement des obligations royales au bénéfice des hauts barons, puis, par l'effet de morcellement consubstantiel à la structure même de la féodalité, ces vertus retombant en cascade sur la personne du chevalier ont formé la base des qualités du chevalier des romans courtois : Débonnaireté, Prouesse, Largesse [1].

Le fait que le chevalier du XIIe siècle se soit retrouvé investi de charges pesant auparavant sur la personne du roi du Xe siècle n'a toutefois pas que des causes sociales. En effet, l'Eglise, dans le cadre de la Paix de Dieu, a exercé une pression constante sur la noblesse afin de la conformer à son rôle dans la société chrétienne idéale, reflet de la perfection divine selon Boèce, telle qu'Adalbéron de Laon l'avait définie au Xe siècle : ceux qui prient, ceux qui guerroient, ceux qui travaillent la terre. Néanmoins, cette stratégie de l'Eglise, si elle a contribué à discipliner une turbulente chevalerie en lui proposant un idéal de vie chrétienne qui trouva son application la plus éclatante dans les Croisades, n'explique pas l'éclosion et le succès du modèle du chevalier courtois, qui plonge ses racines dans un passé bien plus lointain. Cet idéal courtois est du reste si peu conforme à la doctrine catholique que, dès le début du XIIIe siècle, avec Robert de Borron notamment, un puissant effort sera fourni dans le but de christianiser un univers arthurien par trop empreint de morale païenne.

Certains auteurs, dans un légitime souci de dégager les racines païennes du roman courtois, ont entrepris de mettre en opposition les personnages centraux de romans courtois qui ont une origine purement chrétienne et sont appelés, par ce simple fait, à conquérir le Graal, ou même un type-Lancelot, lui aussi d'essence chrétienne bien qu'il agisse plutôt en guise de contre-exemple, et les chevaliers de deuxième plan, Gauvain notamment, éternels seconds rôles, faire-valoir du héros qui ne pourront jamais venir à bout de la quête en raison de leur forte hérédité païenne. La théorie offre un certain intérêt, mais présente en revanche l'inconvénient d'amalgamer des types d'origines aussi distinctes qu'un Galaad ou un Perceval.

Bien qu'obéissant aux préceptes de la religion, tout bien considéré, le chevalier courtois tient moins du prud'homme chrétien que d'un type présent dans l'épopée indo-européenne : le candidat à la royauté. On y retrouve ce personnage de façon quasi universelle, puisque aussi bien l'argument de l'épopée est le plus souvent une quête de royauté. En effet, le récit épique obéit à une structure déséquilibre-restauration qui est à l'origine de la structure universelle en cinq phases (situation initiale – crise – péripéties – restauration – retour à l'équilibre) qu'on retrouve dans tout texte narratif de la littérature de forme occidentale jusqu'à aujourd'hui. Ainsi, le *Mahabharata* peut être interprété comme le récit de l'usurpation du trône des descendants de Puru par les Kaurava et la restauration de l'ordre légitime par leurs cousins Pandava, à l'issue de la bataille cosmique du Kuruksetra ; le *Ramayana*, comme celui de l'enlèvement de l'épouse du prince Rama et de sa délivrance (ainsi que la reconquête de son royaume) ; encore, l'*Iliade* comme l'histoire du rapt d'Hélène, épouse de l'Atride Ménélas, et de la conquête consécutive de Troie par les Achéens. On pourrait multiplier les exemples à l'envi, les structures de tous les récits épiques s'inscrivant peu ou prou dans ce cadre. Faute de place, attachons-nous, à titre d'exemple, à exposer deux courts exemples de récits indo-européens de transmission de la royauté appartenant, l'un au domaine de l'Inde védique, l'autre à l'Irlande médiévale.

Perceval arrivant au château du Graal. Miniature illustrant *Le Conte du Graal*, de Chrétien de Troyes, dans un manuscrit du XIVe siècle

Le premier livre du *Mahabharata*, *Adiparvan*, le Livre des Commencements, comprend le récit des rapports de Yayati, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler dans d'autres articles, avec quatre de ses cinq fils et les difficultés qu'il a rencontrées pour transmettre la charge royale. Yayati représente ce que Georges Dumézil appelle, avec Arthur Christiensen, le type du "premier roi", ou roi originel, c'est-à-dire un roi universel, gouvernant la totalité du monde originel. Modèle des vertus royales, il est aussi à l'origine des grandes divisions territoriales et raciales, ainsi que père des grandes inventions, telle l'architecture ou l'agriculture. Le Premier roi représente le père civilisateur et ordonnateur : plus qu'un roi idéalement parfait, il est l'archétype de la Royauté.

Yayati est victime d'une malédiction que lui a lancée son beau-père, Kavya Usanas : il est condamné à vieillir instantanément. Il conserve toutefois la possibilité

(1) Ces considérations ont fait l'objet d'un article dans le précédent numéro de *Terre&Peuple*.

Galahad et Perceval se reposent un moment et débattent de leur passion de la quête. Illustration d'un manuscrit français du XIVe siècle (DR).

d'échanger sa vieillesse contre la jeunesse d'un de ses fils. Celui de ses enfants qui acceptera le marché se verra offrir le trône en compensation. Yayati demande à ses cinq fils : l'un après l'autre, les quatre premiers, Yadu, Turvasa, Druhyu et Anu, refusent ; seul le cinquième, Puru, acceptera de prendre sur ses épaules la charge des ans de son père, lui assurant ainsi mille ans de jeunesse et de vigueur. Les autres fils se voient dépossédés de leurs droits sur la royauté suprême et recevront – en compensation ou en châtiment – quatre royaumes périphériques de bien moindre importance et dont, de toutes façons, ils ne pourront jouir en toute quiétude. Dans ce récit, la transmission de la charge royale est l'occasion d'une crise grave, mal dont il sort bientôt un bien, puisque, en premier lieu, le choix du successeur se fait de lui-même et, en second lieu, à l'issue de cette crise destructrice, le monde trouve son nouvel équilibre par sa division en quatre royaumes séparés, en plus du royaume suprême de Puru et de ses descendants [2]. Le récit de Yayati et de ses cinq fils correspond bien au schéma crise-restauration qui caractérise le récit épique indo-européen.

Une répartition identique des rôles se retrouve en Irlande, où le roi suprême, Eochaid Feidlech, est en butte à la révolte de ses trois fils, nommés Bres, Nar et Lothar. Comme dans le cas de Yayati et de ses fils, la révolte des trois Findeamna instaure une rupture dans le fonctionnement normal des mécanismes de la succession, car les révoltés mourront au cours de la guerre sans postérité. Les Dindsenchas de Rennes [3] précisent que cette crise de la royauté se résout avec l'aide de Clothru, fille d'Eochaid et sœur des trois Findeamna : la jeune femme couche avec ses trois frères et en conçoit un enfant qui sera destiné à devenir le futur Ard Ri (roi suprême) de l'Irlande : Lugaid tri Riab nDerg [4].

Comme dans le récit de Yayati, les fils d'Eochaid s'opposent à la volonté du père ; comme Yayati, le roi irlandais punit ses fils, non pas en les exilant, mais en les vainquant et en les tuant en bataille. Pourtant, qu'il s'agisse des fils de Yayati exilés dans des royaumes périphériques ou des fils d'Eochaid vaincus au combat, le résultat est le même : les enfants une fois écartés de la liste de succession, se révèle un dysfonctionnement dans le déroulement naturel de la succession.

En Irlande comme en Inde, la crise est réglée par le biais de la fille, laquelle, bien que ne bénéficiant pas directement de la dignité royale, se fait dépositaire d'une Souveraineté qu'elle transmet intacte à sa descendance [5]. La femme devient le vaisseau privilégié d'une fonction royale d'essence divine, une fonction véhiculée par le sang qu'elle transmet à ses enfants. Cette interprétation de la femme comme réceptacle du sang royal, tout en identifiant son symbolisme à celui de la coupe emplie de sang, contribue en outre à éclairer un épisode étrange au cours duquel la princesse Draupadi, épouse des Pandava, les héros du *Mahabharata*, se présente aux Kaurava usurpateurs souillée de son propre sang menstruel : impuissante à assurer le fonctionnement normal de la succession, son sang ne peut pas encore s'écouler dans les veines d'un fils qui deviendra roi à son tour, mais s'écoule au contraire le long de son corps, en pure perte.

Le sang ; il n'est dans aucun roman de Chrétien de Troyes davantage présent que dans son *Conte du Graal*, le roman de *Perceval*. Le récit le plus mystérieux du poète champenois peut-il pour autant être interprété comme celui d'une accession à la royauté ? Il est difficile de l'affirmer, pour la raison bien simple que Chrétien n'a pas pu, ou n'a pas voulu, terminer le roman : en effet, après la rencontre de Perceval avec son oncle ermite, Chrétien s'attache aux exploits de Gauvain à la recherche de la Lance qui Saigne et ne nous renseigne plus sur le jeune Gallois. Comment déterminer en ce cas le but auquel Perceval, comme tout héros de roman, tend depuis le début de ses aventures ? A la fin du *Conte du Graal*, Chrétien avait-il prévu de faire accéder le jeune *nice* (i.e. niais) à la royauté, ou bien avait-il prévu tout autre chose ? Sans prétendre percer le secret de Chrétien et les mystères qui entourent cette œuvre inachevée, il est néanmoins possible, par le rapprochement avec d'autres romans du poète courtois, d'avancer quelques hypothèses.

Le professeur Allard a mis en lumière la structure du roman de Chrétien *Erec et Enide* par sa comparaison avec l'*Erec* du Minnesänger allemand Hartmann von Aue [6]. En appliquant cette structure (ce que Chrétien, dans son introduction à Erec, nomme sa *mout bele conjointure*, sa bonne construction) à un autre roman du poète, *Yvain le Chevalier au Lion*, il est possible de dégager une structure commune : 1 – Faute initiale, ou au moins événement contribuant à mettre en place la situation de crise, indépendant de la volonté du héros, dû la plupart du temps au roi Arthur lui-même (Chasse au Blanc Cerf dans *Erec*, fatigue du roi et abandon de la Cour dans *Yvain*) ; 2 – Conquête de la Dame, Enide ou Laudine, aboutissant à une union et lui apportant royauté (Erec) ou seigneurie (Yvain) ; 3 – Faute du héros, entraînant la perte de son amour (recréantise d'Erec, oubli des serments par Yvain) ; 4 – Déchéance du héros, appelant une réparation de sa part (exil volontaire d'Erec, folie d'Yvain) ; 5 – Epreuves de reconquête et, pour couronnement, une épreuve finale liée par sa nature à l'autre-monde (la *Joie de la Cort* d'*Erec*, le *château de Pesme Aventure* chez *Yvain*) ; 6 – Consécration par une union et un amour définitifs.

Le dégagement de cette structure, dans *Yvain* comme dans *Erec*, présente l'avantage de mettre en évidence l'aspect de quête de royauté de ces récits : choisi par une dame incarnant la Souveraineté et par là jouissant d'une légitimité indiscutable, le héros, par son incomplétude, montre son incapacité à régner. Il doit, par une série d'épreuves allant crescendo, non pas acquérir des qualités royales censées lui faire défaut, mais bel et bien prendre conscience qu'il dispose naturellement de ces qualités (sans quoi il n'aurait jamais été choisi par la Dame de ses pensées) et qu'il est né pour en user ; bref, il doit prendre conscience de sa destinée royale. Ce n'est pas un autre argument qui motive les actions du prince Rama dans le *Ramayana* védique.

Partons à présent de l'hypothèse selon laquelle Chrétien, fier de sa *bele conjointure*, a décidé de l'appliquer aussi à son *Perceval*, faisant accéder le héros à la royauté à la fin du roman ou, à tout le moins, à la seigneurie, à l'instar d'Erec ou d'Yvain, ce qui n'est pas inenvisageable. Il est vrai que le *Perceval* de Chrétien est écrit dans un style sensiblement différent

(2) Cette division du monde en quatre royaumes s'articulant autour de l'*axis mundi* que représente le royaume universel trouve un reflet presque intact dans la division de l'Irlande en cinq Coicead, ou provinces, royaumes périphériques (Ulster, Leinster, Munster et Connaught), situés autour du royaume central de Meath.

(3) *in* Whitley Stokes, *The Rennes Dindsenchas*, 1st supplement, *Revue celtique* XVI, 1895 ; repris par Georges Dumézil, *Mythe et épopée*, II.

(4) Une solution de la crise de succession par la fille se retrouve, là encore presque intacte, dans un autre récit du *Mahabharata* mettant en scène le roi Yayati : tombé en disgrâce, mais cette fois par la faute du dieu Indra, Yayati est sauvé indirectement grâce à sa fille, la princesse Madhavi, qui eut jadis quatre fils de quatre pères différents. Ce sont ces quatre enfants, devenus rois, qui par leurs offrandes contribueront à la rédemption du vieux roi.

(5) Ce principe de transmission indirecte d'un droit patrimonial subsistera dans le Droit médiéval, sous le nom du *Pont et de la Planche*. La femme, même si elle ne bénéficie pas directement de l'héritage, peut le transmettre à ses enfants afin qu'ils en jouissent pleinement. C'est ce principe qu'invoqueront les juristes du roi d'Angleterre Edouard III, petit-fils de Philippe le Bel par sa mère Isabelle de France, afin de faire reconnaître ses droits sur la Couronne de France.

(6) *Les étapes et les épreuves de l'initiation d'Erec à la chevalerie et à la royauté : étude des structures symboliques des romans de Chrétien de Troyes et de Hartmann von Aue*, in *Études indo-européennes*, numéros 8 et 10, mars/octobre 1984.

de ses premières œuvres et que le chevalier courtois a fait place dans le *Conte du Graal* à un héros davantage mystique. Toutefois, il existe bien des correspondances structurelles avec les romans précédents de Chrétien. Ainsi, les trois premières phases d'*Erec* et d'*Yvain* – Faute initiale, conquête du symbole de la Quête, déchéance du héros – se retrouvent dans *Perceval*.

Dans le *Conte du Graal*, de faute, il n'y en a pas une, mais deux : tout d'abord, la blessure que reçoit le père de Perceval "par mi les anches", c'est-à-dire à l'aine, qui lui fait perdre tous ses biens et le plonge dans la misère tout en l'empêchant d'assurer une descendance ; en second lieu, l'affront fait à la reine Guenièvre alors que Perceval, armé de ses seuls trois javelots gallois, vient d'arriver à la cour d'Arthur : un inconnu, le Chevalier vermeil, a renversé une coupe emplie de vin sur la reine. Cet affront est directement à l'origine du mécontentement des chevaliers et de leur départ précipité de la Table ronde. Perceval devient donc de ce fait l'acteur privilégié d'une double réparation : d'un côté, il doit restaurer l'unité compromise du royaume de Bretagne en tuant le Chevalier vermeil et en récupérant la coupe qui a été volée ; de l'autre, il doit réparer les conséquences de la blessure de son père, c'est-à-dire reprendre la filiation normale interrompue par l'invalidité de son père et la mort de ses frères.

En ce qui concerne la deuxième phase du récit, l'union avec la femme aimée se solde, dans *Yvain* comme dans *Erec*, par un échec amenant à la déchéance du héros. L'élu se montre indigne de l'amour de sa dame, il en oublie sa condition, tiraillé comme Erec entre ses devoirs d'époux et ses aspirations de chevalier, ou sombrant purement et simplement dans la folie comme Yvain. Perceval, lui aussi, trouvera l'amour sur son chemin dans la personne de Blanchefleur ; lui aussi, du reste, l'abandonnera, elle et les siens, afin de s'enquérir – un peu tard – de sa mère ; lui aussi, à cause de son erreur, errera durant cinq années. Pourtant, ce n'est pas l'oubli du serment fait à Blanchefleur qui lui sera reproché par la Hideuse Demoiselle, mais son échec au Château du Graal. Assis aux côtés du Riche Pêcheur, ou *Roi Méhaigné* (i.e. le roi blessé, à l'aine tout comme son père), son oncle, et voyant passer devant lui le Graal porté par une jeune fille, Perceval, respectueux quoique fort mal à propos des enseignements de sa mère, ne pose aucune question. Plusieurs chances lui sont laissées, mais il ne desserre pas les dents. Le lendemain, il rencontre dans la forêt une jeune femme tenant sur ses genoux le corps décapité de son fiancé. Elle se révèle comme une cousine de Perceval, sœur du Riche Pêcheur, et lui fait le reproche de ne pas avoir posé de question. C'est l'incurie de Perceval au Château du Graal qui sera la cause de la malédiction qui pèse sur le héros, et non l'abandon de Blanchefleur. Dans ces conditions, le Graal du Perceval est le symétrique de l'épouse dans *Yvain* ou *Erec* et symbolise la Souveraineté. Selon les termes de la Hideuse Demoiselle qui profère la malédiction contre le jeune homme, parler en présence du Graal aurait amené la guérison du Riche Pêcheur et la restauration du Royaume. Il est aisé en conséquence de deviner le contenu de la coupe ; le vin renversé sur la reine Guenièvre nous donne du reste un indice, et le rapprochement de cette image avec celle de la femme souillée de son propre sang dans la symbolique indo-européenne, ainsi qu'avec la vision du chevalier de trois gouttes de sang sur la neige lui rappelant Blanchefleur, nous en apporte la confirmation : le Graal contient la garantie de la continuité du lignage du Roi du Graal dont Perceval, par sa mère, fait partie, c'est-à-dire son sang.

Car il y a un gros problème dans la famille de Perceval, famille dont il est possible de reconstituer la généalogie en fonction des indices semés par Chrétien dans son roman. Pour commencer, et pour asseoir les prétentions de Perceval à la royauté sur des bases solides, le poète prend soin de préciser que le jeune homme appartient à un lignage "sans égal sur les îles de la mer". Par la suite, nous apprenons que, outre le père et les deux frères de Perceval qui ont tous péri, la parentèle de sa mère se compose d'un frère ermite que Perceval sera amené à rencontrer, et d'un autre qui n'est autre que le Roi du Graal ; ce dernier a deux enfants, le Roi Pêcheur que Perceval rencontre dans le Château du Graal et sa sœur, la demoiselle au fiancé décapité. Avec tout ce lignage, on pourrait penser que la famille de Perceval se trouve à l'abri de toute rupture de continuité dynastique. Malheureusement, pour une raison ou pour une autre, personne n'est en mesure d'assurer une descendance : le père de Perceval a été blessé à l'aine et ses frères sont morts sans postérité ; l'ermite, par sa fonction, ne peut avoir d'enfant ; quant au Roi du Graal il a eu au moins un fils et une fille, mais le Roi Pêcheur a reçu la même blessure invalidante que le père du Gallois et sa sœur a perdu son fiancé, ce qui lui interdit la possibilité de concevoir.

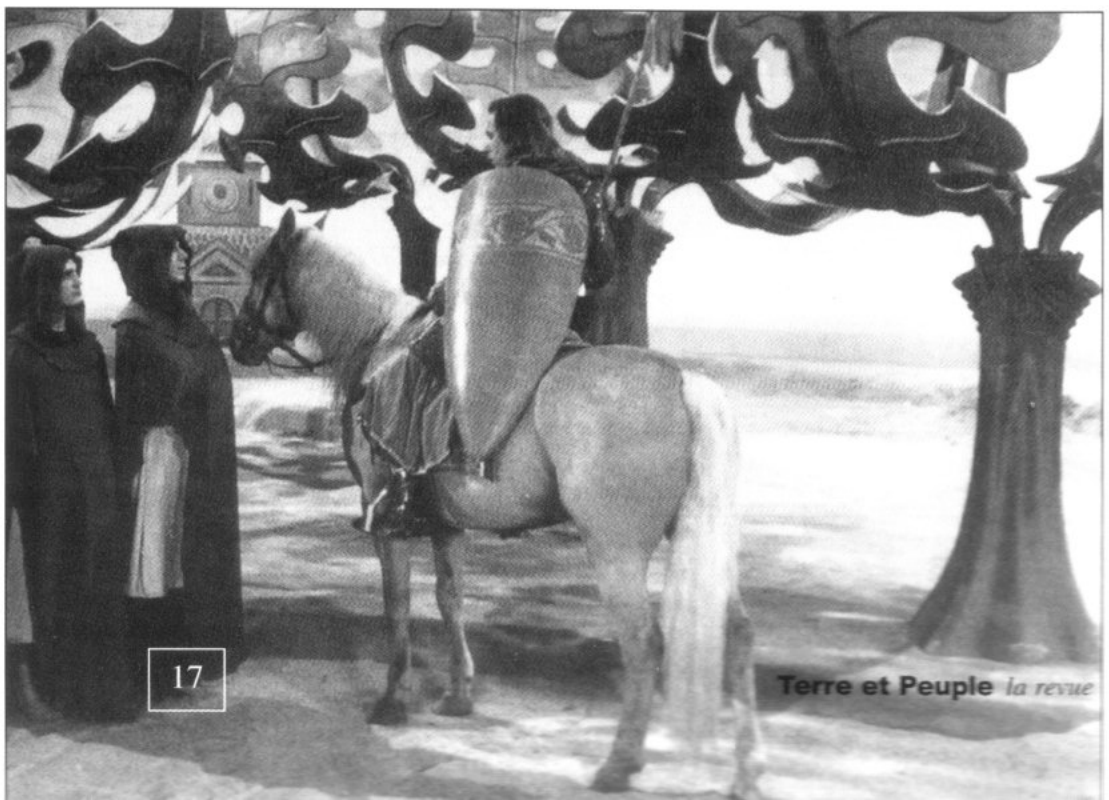
Il apparaît donc clairement que Perceval est le seul membre de la lignée apte à recueillir la couronne. Il n'est certes pas marié, mais le cœur de Blanchefleur lui appartient : c'est ce que nous rappellent les trois gouttes de sang sur la neige. Il n'est pas héritier direct de la couronne, puisqu'il n'est pas descendant direct du dernier roi, le Roi Pêcheur. Si nous comparons la généalogie de Perceval aux généalogies, que nous avons déjà mentionnées, de Yayati en Inde et d'Eochaid Feidlech en Irlande, nous constatons que la problématique de la dévolution royale est très exactement la même : un père, détenteur de la dignité royale, qui ne peut transmettre la couronne selon les voies habituelles de succession, et qui les transmet au petit-fils au travers de sa fille. À charge pour lui, en épousant Blanchefleur, d'assurer une transmission ininterrompue de la charge royale à sa descendance.

EUDES HARTEMANN

Perceval rencontre un groupe de chevaliers. Coffre en ivoire (1325) (DR).

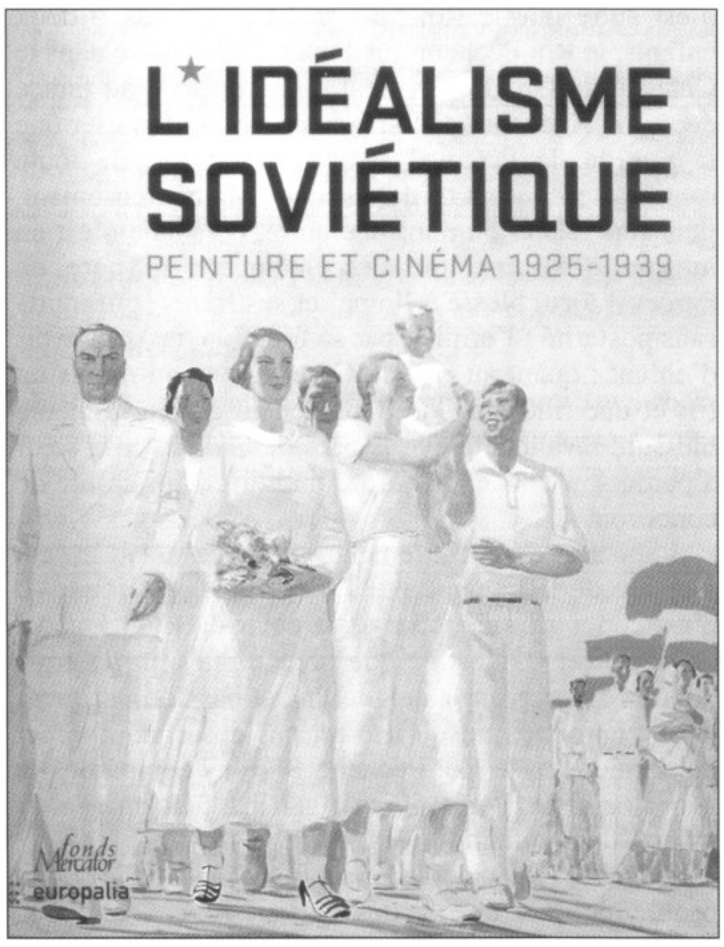
Walter Crane, "*Sir Geraint et dame Enid dans la ville romaine désertée*", illustration pour *Les Chevaliers du roi Arthur* (1911)(DR).

Perceval le Gallois d'Eric Rommer (1978) (DR).



ART RUSSE ET RÉALISME SOCIALISTE

L'art russe est un héritage global et il serait stupide d'en exclure la période dite du "réalisme socialiste". Au nom de quoi ? Parce que le communisme n'est plus à la mode dans les salons parisiens ? Parce que cet art ne serait pas digne d'intérêt ? Ceux qui portent cette dernière critique se pâment devant les déjections baptisées art contemporain... Et considèrent probablement l'art du réalisme socialiste comme populiste (l'horreur, quoi).

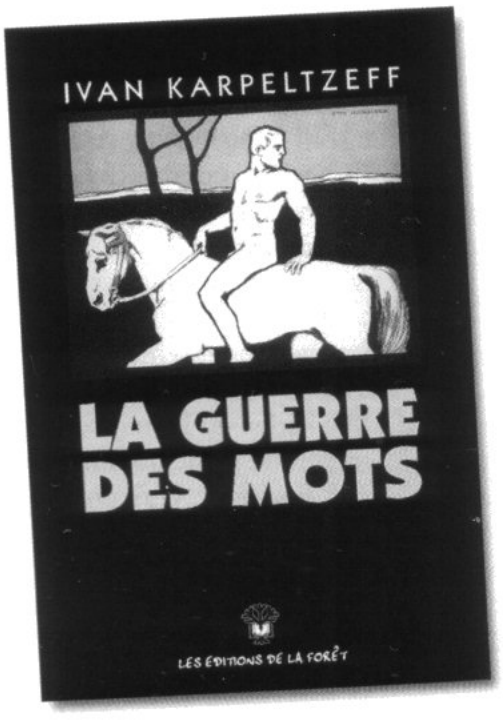


Comme toujours, rien ne vaut, pour se faire une opinion convenable, que de se confronter directement avec les œuvres. C'est l'occasion, précieuse, qui est fournie par l'exposition organisée au Musée de l'Art wallon, à Liège (jusqu'au 5 février 2006). Intitulée malicieusement *"L'idéalisme soviétique. Peinture et cinéma (1925-1939)"*, elle démontre en quoi il y a eu en URSS, pendant cette période, une volonté de création originale qui avait pour but d'exalter, au-delà du contexte idéologique, un peuple, un grand peuple, le peuple russe. Et son énergie vitale, sa grande santé, ses capacités d'enthousiasme. Les esprits chagrins diront bien sûr qu'il y a là une récupération, par le régime soviétique, des qualités d'un peuple qui méritait mieux. Mais laissons dire les esprits chagrins, puisque le peuple russe est toujours là, malgré la parenthèse soviétique.

Un peuple représenté, par la peinture et le cinéma, dans sa vie quotidienne mais avec, en arrière-plan, *"une vision d'une réalité rêvée, héroïque et idéalisée"*. Ce qui est en jeu, c'est un imaginaire qui est mobilisé pour dynamiser les énergies collectives. A cet égard, osons une comparaison sulfureuse : le réalisme socialiste soviétique rappelle sans conteste l'art fasciste et l'art national-socialiste. L'explication est simple : ils ont tous les trois voulu s'enraciner dans la communauté populaire.

LA GUERRE DES MOTS

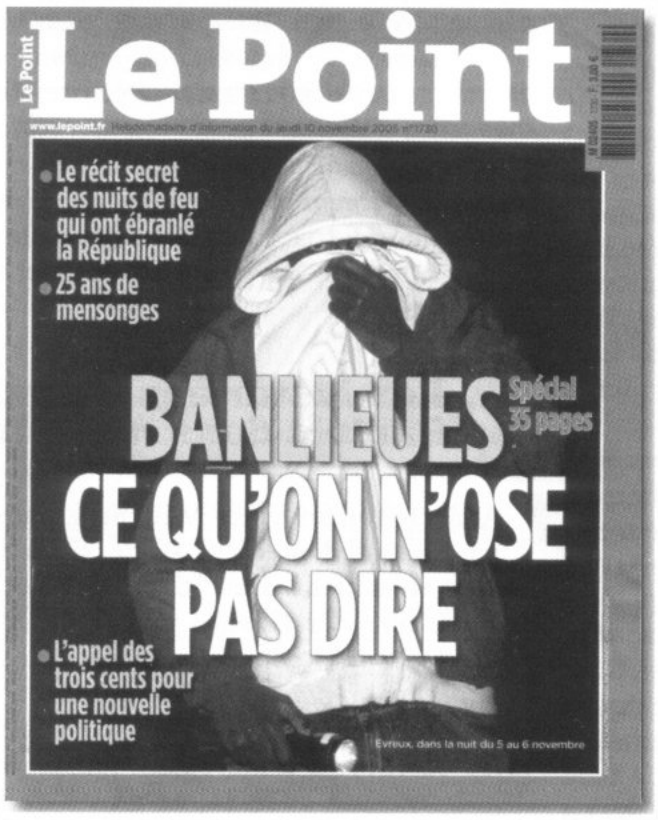
Les mots sont des armes, décisives dans la guerre culturelle menée par ceux qui veulent détruire notre civilisation. Il faut connaître ces armes, pour pouvoir les retourner contre l'agresseur. C'est à cet exercice qu'Ivan Karpeltzeff convie ses lecteurs.



Commandes :
(22 euros + 3 euros de port)
Les Editions de la Forêt
87, montée des Grapilleurs
69380 Saint-Jean-des-Vignes.

NOUS LES GAULOIS ET LA GUERRE ETHNIQUE

Les émeutiers originaires d'Afrique du Nord et d'Afrique noire qui ont incendié et pillé, pendant un mois, plusieurs centaines de quartiers, dans les principales villes de France, ont l'habitude de désigner ces Européens qu'ils haïssent – nous – par le terme de "Gaulois". Ils y mettent beaucoup de mépris mais, en même temps – hommage du vice à la vertu – ils reconnaissent ainsi et même proclament quel fossé ethnique existe entre eux et nous (nous qui, à la différence d'eux, pouvons parler de "nos ancêtres les Gaulois"). Un fossé qui, quoiqu'en disent (et pensent ?) certains "intellectuels" autoproclamés, ne peut être comblé, nié ou gommé car il est dû à une différence bioculturelle liée aux origines des uns et des autres.



Quand la presse française découvre la lune… (DR).

Cette différence, nous la revendiquons. Eh bien oui, nous sommes, nous voulons être des Gaulois. D'abord parce que le terme de "Français" n'a plus aucun sens pour nous, depuis qu'il désigne des gens avec lesquels nous n'avons rien en commun, même – et surtout – si nous avons en poche la même carte d'identité qu'eux. Ce document plastifié ne représente plus pour nous, désormais, qu'une fiction. En revanche nous nous sentons, nous nous savons Gaulois parce que le sang qui coule dans nos veines était déjà celui des Arvernes, des Eduens, des Bituriges, des Allobroges, des Séquanes, des Vénètes, des Volques, des Nerviens, de tous ces peuples celtes installés de l'Atlantique à la mer Noire et qui, avec leurs cousins germains, grecs, romains et slaves ont fait l'Europe.

Nous avons donc organisé ce dossier en deux volets :

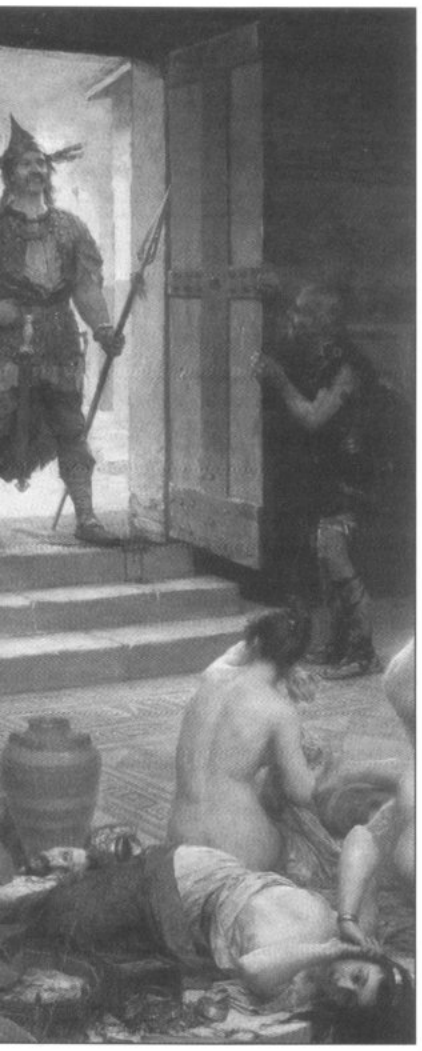
1) Pourquoi nous revendiquons notre filiation gauloise et quelle force a un tel marqueur identitaire qui vient du fond de la protohistoire (pages 20 à 24)

2) Pourquoi il y a là le moyen de définir à quel camp nous appartenons dans cette guerre ethnique qui a commencé, dont nous analysons les manifestations (pages 25 à 38) et qui va prendre des proportions que le plupart de nos contemporains n'imaginent pas encore.

PIERRE VIAL

■ Des ancêtres dont il faudrait avoir honte ?, *par Pierre Vial*
■ Un passé présent, *par Pierre Vial*
■ Avis de tempête. Les vraies causes des émeutes ethniques, *par Guillaume Faye*
■ La libération de la parole, *par Pierre Vial*
■ Les Blacks en première ligne, *par F. F.*
■ L'armée française ? Condoléances…, *par F. F.*
■ Faut-il brûler Napoléon, *par F. F.*
■ Salauds de colonialistes, *par Pierre Vial*
■ Al-Quaïda ou l'islamisme dans le texte, *par Eric Louvier*
■ Démocratie, le cheval de Troie, *par Bernard Ducausse*

DES ANCETRES DONT IL FAUDRAIT AVOIR HONTE ?



Le Barbare..... (DR)

"Les mœurs des Gaulois au temps de César étaient la barbarie même... Il faut, comme le dit M. de Voltaire, détourner les yeux de ces temps horribles qui font la honte de la nature...". Comme on le voit, les beaux esprits des Lumières, Diderot en tête, ne faisaient pas dans la dentelle car ces appréciations peu flatteuses [1] sont tirées de leur *Encyclopédie*, concoctée en principe par les meilleures têtes de l'époque et qui prétendait contenir tout le savoir qu'un honnête homme du XVIIIe siècle se devait d'emmagasiner.

De la caricature à l'histoire

Le préjugé tenant les Gaulois pour des barbares était à vrai dire ancien et les mettait dans le même lot que les Francs et autres Germains mal dégrossis car, même s'il a existé un courant celtophile dans la France du XVIe siècle (avec, entre autres, l'humaniste Pasquier), déjà, pour la plupart des érudits de la Renaissance, il n'était de civilisation concevable que gréco-romaine. Méchante contrepartie de la redécouverte enthousiaste de l'Antiquité classique : tout ce qui avait échappé à son contrôle ne méritait aucun détour – et le Moyen Age, jugé obscurantiste et "gothique" (le terme, se voulant péjoratif, est forgé par les humanistes italiens du XVIe siècle) – était lui aussi traité avec mépris, quasiment comme un interminable trou noir entre la lumineuse Antiquité et sa redécouverte et renaissance dans l'Italie des Médicis [2].

Du XVIe siècle, le snobisme des admirateurs inconditionnels de l'Antiquité classique s'est transmis aux XVIIe et XVIIIe siècles, en particulier à travers le système d'enseignement des Humanités mis au point et véhiculé par les Jésuites (Robespierre fut, comme bien d'autres figures connues, un ancien élève des Bons Pères...). Louis XIV cultive la dimension solaire de son personnage et, logiquement, place Apollon au centre de cette grandiose mise en scène qu'est Versailles. Quant aux révolutionnaires, qui ont mis en branle en 1789 un système anthropophage dont beaucoup d'entre eux furent victimes, ils ne jurent que par les Grands Ancêtres romains, usent et abusent de références latines, les députés se rêvant réincarnations des Gracques et de Brutus, drapés de toges... ces toges que David, après avoir été le chantre de la Terreur, dessine pour le funambulesque Directoire... en leur donnant un caractère chamarré qu'auraient peu apprécié les vieux Romains. Quant au consulat et à l'Empire, il se nourrit de références fort explicites (titres de consuls, assemblée du Sénat, aigles des nouvelles légions de la Grande Armée). David – encore lui – reconverti dans le culte de Bonaparte commente ainsi à ses élèves le portrait de son nouveau protecteur : "C'est pur, c'est grand, c'est beau comme l'antique !".

Vercingétorix et Jeanne d'Arc, bronze d'Emile Chatrousse (1872) (DR).

Mais, bien heureusement, arrive le romantisme qui s'enthousiasme pour un héritage celtique certes parfois installé dans un décor quelque peu théâtral mais auquel est accordé la place qui lui revient dans l'imaginaire européen. Ainsi Chateaubriand, qui illustre si bien le cas de ces "grands chrétiens" fascinés par la tradition païenne, introduit dans son œuvre, avec la Velléda des *Martyrs*, ces figures druidiques que nous trouvons aujourd'hui aussi désuètes que fabriquées mais qui, en leur temps, ont contribué à ce qu'un nouveau regard se porte sur nos origines et notre identité. Chateaubriand se sent d'ailleurs charnellement concerné par cette question, lui qui note dans *Les Mémoires d'outre-tombe* : *"Les Gaulois et moi nous sommes cousins et sortis de la Gaule"*. Béatrice Didier remarque que, chez Chateaubriand, *"toute l'enfance bretonne plonge profondément dans les sources de la Gaule, merveilleusement préservées en Bretagne"*. On comprend, du coup, que *"le mythe du Gaulois chez Chateaubriand (...) circule d'un bout à l'autre de l'œuvre"* [3].

Les historiens installent les Gaulois dans notre mémoire

Après le roman ou les Mémoires, place à l'Histoire – une Histoire dont le XIXe siècle, si décrié, a coulé les solides fondations. Dès 1828, Amédée Thierry offre une *Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine* (on aime bien, à l'époque les titres à rallonge...). L'ouvrage connaît dix rééditions jusqu'en 1877. C'est dire qu'il fut apprécié. Sans être dénué de talent littéraire, ce gros livre se caractérise d'abord par la rigueur de la méthode historique. Sensible aux réalités géographiques (avec une intelligence que nous pourrions qualifier aujourd'hui de géopolitique), Amédée Thierry exploite systématiquement les sources antiques, sans négliger une dimension légendaire qui lui semble, à juste titre, s'avérer souvent éclairante si elle est interprétée intelligemment. Il fait appel aussi, largement, à la linguistique pour tirer parti des étymologies celtiques.

Amédée Thierry met en valeur, à travers la description des événements de l'histoire gauloise, un certain type humain, caractérisant cet ensemble qu'il appelle lui-même "le peuple gaulois". Claudine Lacoste interprète ainsi la démarche de l'auteur : *"Ce qui l'intéresse, ce n'est pas l'événement historique en lui-même, mais le fait que l'événement historique trouve son explication logique dans la différence des races (...) La notion de race structure donc toute l'œuvre (...) Amédée Thierry, à travers les différences dues à la chronologie, à la géographie, ou aux circonstances, pense avoir dégagé les constantes d'une race gauloise, identique à elle-même dans le temps et dans l'espace"*.

Le type gaulois décrit par cet auteur – qui tomberait aujourd'hui sous le coup des lois politiquement correctes – est *"robuste et de haute stature, au teint blanc, aux yeux bleus, à l'abondante chevelure blonde ou châtain, peinte en un rouge ardent (...) Peu bavard dans les circonstances ordinaires de l'existence, le Gaulois est remarquablement doué pour la grande éloquence. Souvent accusé d'un penchant marqué à l'ivrognerie, il est de fait qu'il aime la bonne chère"*.

Amédée Thierry manifeste à l'égard des Gaulois, constate Claudine Lacoste, *"la sympathie d'un homme passionnément à la recherche de ses propres racines"*. Et en effet, dans l'introduction de son ouvrage, présentant la démarche de l'auteur qu'il est, Amédée Thierry, en parlant de lui à la troisième personne, confesse que *"c'est avec un soin religieux qu'il a recueilli ces vieilles reliques dispersées, qu'il a été puiser, dans les annales de vingt peuples, les titres d'une famille qui est la nôtre"*. Il est fier de se dire Gaulois car *"hardi, bruyant, impétueux, né surtout pour les entreprises du champ de bataille, ce peuple possédait pourtant un esprit ingénieux et actif, propre à tout comprendre et à tout faire"*.

De l'étude des Gaulois, Amédée Thierry dégage une philosophie de l'Histoire qui lui vaudrait aujourd'hui d'être voué aux gémonies. Il constate en effet, sans trembler : *"Si véritablement, malgré toutes les diversités de temps, de lieux, de mélanges, les caractères physiques des races persévèrent et se conservent plus ou moins purs, suivant des lois que les sciences naturelles peuvent déterminer ; si pareillement les caractères moraux des races, résistant aux plus violentes révolutions sociales, se laissent bien modifier, mais jamais effacer ni par la puissance des institutions, ni par le développement progressif de l'intelligence ; si en un mot il existe une individualité permanente dans les grandes masses de l'espèce humaine, on conçoit quel rôle elle doit jouer dans les événements de ce monde, quelle base nouvelle et solide son étude vient fournir aux travaux de l'archéologie, quelle immense carrière elle ouvre à la philosophie de l'histoire"*[4].

La race gauloise

Le grand Michelet est dans le même état d'esprit puisque le dernier chapitre du premier livre de sa monumentale *Histoire de France* est "une synthèse centrée sur la notion de race" (Christian Croisille)[5]. Michelet, on le sait, a adopté une démarche historique novatrice, voire révolutionnaire, puisque le héros de son *Histoire de France* n'est plus tel ou tel grand personnage mais bien le peuple de France en tant que tel. Un peuple dont les ancêtres s'appellent les Gaulois, et qu'il faut d'autant plus revendiquer qu'ils constituent "la plus sympathique et la plus perfectible des races humaines". Certes, Michelet sait bien que les Celtes étaient installés, à travers l'Europe protohistorique, sur des territoires qui débordaient de beaucoup les limites de la Gaule. Mais "la race celtique", comme dit Michelet, a trouvé une terre d'élection en Gaule car c'est là que *"ce qu'elle pouvait avoir d'original et de spécifique s'est trouvé maintenu dans sa pureté originelle, contrairement à ce qui s'est passé en Italie et en Espagne, où l'élément celtique importé fut de bonne heure (...) altéré par le mélange des indigènes"* (Michelet pense sans doute aux Ibères et aux Ligures).

Il est évidemment, d'un point de vue historique, abusif de faire de la Gaule un territoire purement celtique, mais c'est le témoignage, chez Michelet, d'une volonté doctrinale : il faut installer dans la mémoire collective, sans ambiguïté ni hésitation, les Gaulois comme nos vrais et seuls ancêtres. Car, relisant le premier chapitre de l'*Histoire de France*, Christian Croisille y trouve *"davantage qu'une sympathie spontanée de l'historien pour ses ancêtres les Gaulois"*[6].

Sur la romanisation de la Gaule, Michelet propose une vision nuancée car, selon lui, cette romanisation s'est accompagnée d'une profonde influence gauloise, tant dans la vie culturelle que politique (on pourrait ajouter économique) du monde romain, les Gaulois donnant même à Rome, outre leur technologie dans nombre de domaines, de grands empereurs. Autrement dit la Gaule a autant apporté à Rome que Rome a apporté à la Gaule. Ce qui explique que, selon Michelet, "l'élément celtique" ait traversé le temps et constitué un héritage toujours vivant "dans l'action comme dans la pensée". Michelet a donc joué un rôle déterminant dans l'affirmation de notre identité gauloise car, remarque Christian Croisille, *"la publication du premier volume de l'*Histoire de France *de Michelet coïncide avec l'implantation définitive en France de l'expression « nos ancêtres les Gaulois »"*.

Par son mécénat en faveur des recherches archéologiques effectuées sur les sites emblématiques d'Alésia et de Gergovie, Napoléon III œuvre en ce sens. Puis prennent le relais les instituteurs de la IIIe République, les fameux "hussards noirs de la République", qui font écrire à leurs élèves, sur les cahiers et les tableaux noirs, "Nos ancêtres les Gaulois". Les manuels scolaires et les livres de prix contribuent, avec force gravures évocatrices et édifiantes, à installer dans la mémoire des jeunes élèves l'image d'un Vercingétorix conduisant la résistance gauloise face à l'envahisseur. Entre 1870 et 1914, il s'agit de préparer la revanche, qui effacera l'humiliation de 1870, en forgeant des cœurs de jeunes patriotes. A cette œuvre de réarmement moral contribuent des artistes, comme le sculpteur Chatrousse qui, comme l'a signalé Anne Pingeot[7], présente au Salon de 1872 une œuvre où Vercingétorix et Jeanne d'Arc, côte à côte, se tiennent par la main (ce plâtre peint bronzé est aujourd'hui au Musée Bargoin à Clermont-Ferrand).

Dans le domaine des études savantes, l'historien Camille Jullian, professeur au Collège de France à partir de 1905 (chaire des Antiquités Nationales), fait date avec son *Vercingétorix*, publié en 1900 (suivi d'une monumentale *Histoire de la Gaule* en huit volumes, publiés de 1908 à 1926).

Quand arrive la période 1940-1945, Vercingétorix est mobilisé aussi bien du côté pétainiste que du côté gaulliste. Dès 1938, Charles De Gaulle avait interprété ainsi, dans *La France et son armée*, le sacrifice et la reddition à César de Vercingétorix : *"Peut-être voulait-il que cet hommage désespéré rendu à la discipline servît à sa race d'immortelle leçon"*. C'est, quant à nous, une leçon que nous voulons retenir en invoquant "Nos ancêtres les Gaulois" : pour la prochaine guerre, la guerre ethnique, les Gaulois devront serrer les rangs.

PIERRE VIAL

(1) Citées par Philippe Conrad, "Comment les Gaulois devinrent-ils nos ancêtres ?", *Nouvelle Revue d'Histoire* n°21 novembre-décembre 2005.

(2) Sur l'image noire du Moyen Age voir Jacques Heers, *Le Moyen Age, une imposture*, Perrin, 1992.

(3) *Nos ancêtres les Gaulois*, Actes du colloque international de Clermont-Ferrand, Faculté des Lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand, 1982.

(4) Ibid.

(5) Ibid.

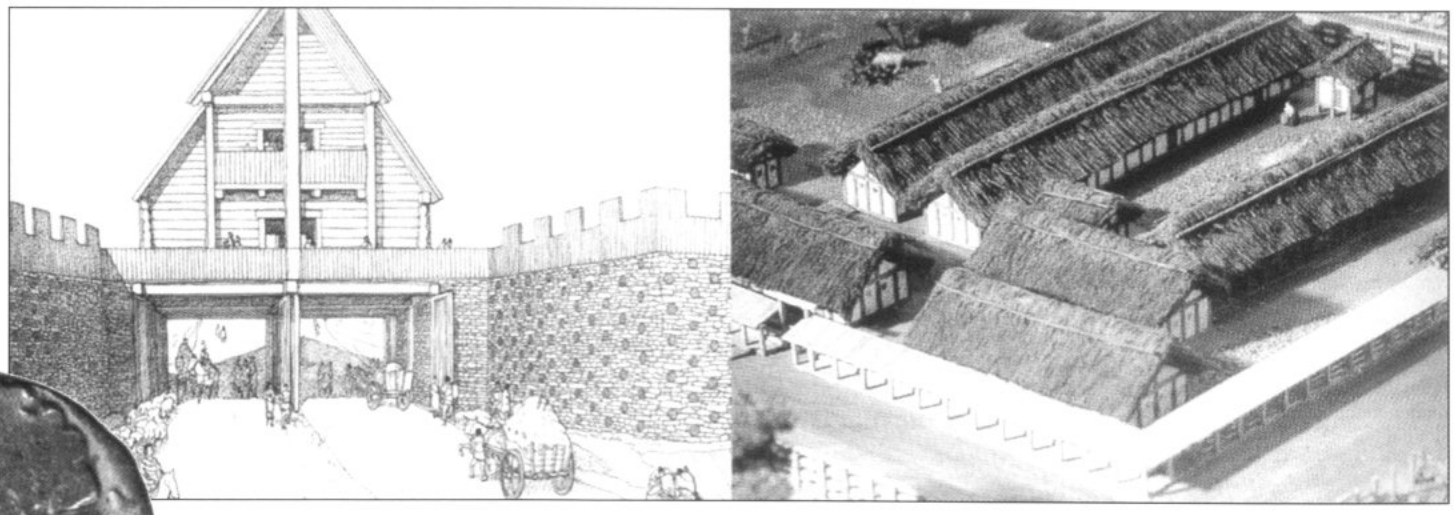
(6) Ibid.

(7) Ibid. Historienne, Anne Pingeot est connue aussi à un autre titre

Statue de Vercingétorix d'Aimé Millet édifiée sur le site d'Alésia en 1865 (DR).

UN PASSÉ PRÉSENT

Nos ancêtres les Gaulois sont présents dans le sang qui coule dans nos veines. Ils sont aussi, tout près de nous, sous la terre. C'est ce que révèle toujours mieux, jour après jour, l'archéologie. Celle-ci met à mal les vieux clichés - qui ont la vie dure, pour diverses raisons, pas toujours innocentes. Cliché, par exemple, que ces Gaulois aux allures d'hommes préhistoriques présentés comme habitant - les pauvres - de rudimentaires huttes en bois perdues au fond de sombres et redoutables forêts. Normal, quand on n'est pas civilisé...



Reconstitutios des constructions de Bibracte (DR).

Statère des Arvennes à l'effigie de Vercingétorix (DR).

Villes gauloises

Aujourd'hui, il faut réviser de fond en comble ces élucubrations. A vrai dire, ce révisionnisme doit beaucoup à François Mitterrand, qui a eu l'intelligence de promouvoir le site de Bibracte. Cet oppidum installé sur le mont Beuvray, à la jonction du Morvan et de la Bourgogne, a été déclaré "site national", ainsi que le rappelle la plaque que fit apposer François Mitterrand. Celui-ci avait d'ailleurs été tellement séduit par ce site hautement symbolique qu'il avait manifesté le souhait d'y être enterré (ce qui aurait été une belle façon de lancer un pont de mémoire entre la Gaule de Vercingétorix et la France des XXe et XXIe siècles...).

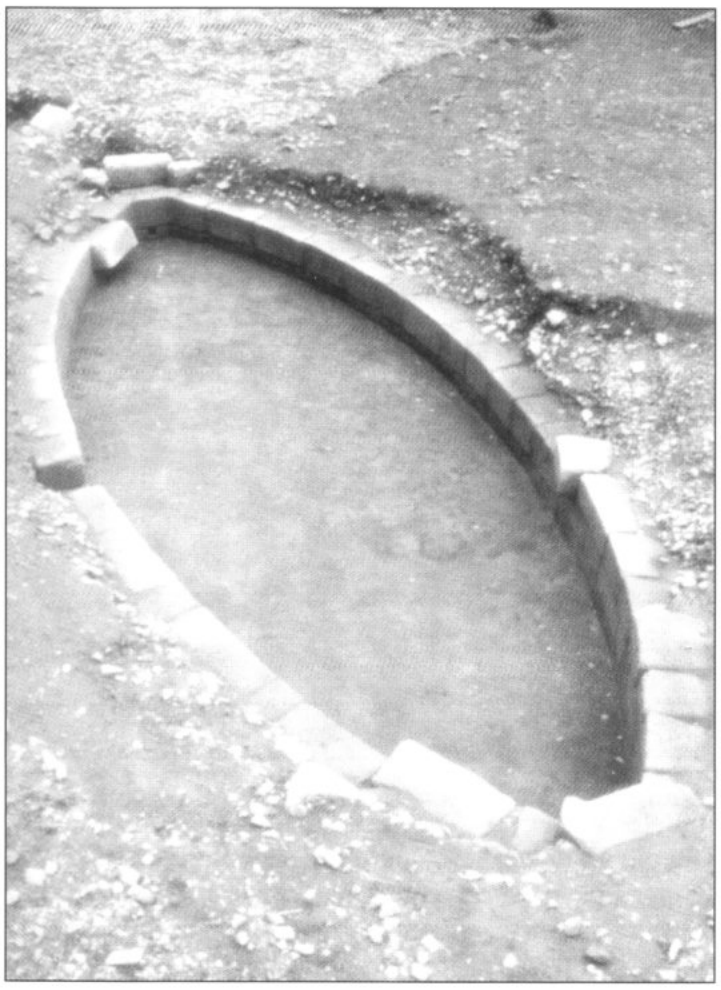
Les moyens importants mis à la disposition des archéologues ont permis, depuis vingt ans, à des chercheurs venus d'une dizaine de pays d'Europe de collaborer efficacement, tandis qu'un Centre européen de recherche et un Musée ont collationné, étudié et présenté au grand public la vie de ce vaste lieu de rassemblement qu'était Bibracte au temps de l'indépendance gauloise. Rappelons que Vercingétorix groupa autour de lui, à Bibracte, les délégués des peuples de la Gaule pour les appeler, en 52 avant l'ère chrétienne, au grand sursaut de résistance contre l'envahisseur romain.

Les fouilles de Bibracte ont révélé un urbanisme de grande ampleur, avec de vastes bâtiments édifiés en pierre. Mais, disaient certains esprits chagrins, n'y avait-il pas là une exception, due à ces Eduens (ancêtres des Bourguignons) qui étaient, en Gaule, le peuple le plus frotté de civilisation romaine par ses contacts anciens avec les futurs occupants ? Il n'en est rien. Le démontrent les travaux conduits par Matthieu Poux, conservateur au Musée de la civilisation gallo-romaine de Lyon, qui s'active, avec ses coéquipiers, depuis 2001, sur trois chantiers voisins, situés au cœur du territoire arverne (c'est-à-dire, pour nous, auvergnat).

Il s'agit de trois oppida : Corent, Gondole et Gergovie, situés à quelques kilomètres au sud de Clermont-Ferrand. Ces trois sites s'inscrivent dans un triangle s'étendant sur 2000 hectares. Le site de Gergovie, lieu d'une grande victoire gauloise contre les Romains, a livré des vestiges de la bataille grâce aux fouilles de Vincent Guichard, en 19991. Le site de Gondole, dans la plaine, est au bord de l'Allier. Des fouilles de sauvetage y ont mis au jour des sépultures où des guerriers étaient enterrés avec leurs chevaux (une tradition bien établie chez les peuples indo-européens). En 2004 ont été mis au jour des ateliers de potiers et de forgerons, témoignant d'une intense activité artisanale. Le troisième site, Corent, repéré par des photographies aériennes, s'est révélé riche d'une quantité exceptionnelle de vestiges, s'étendant sur 70 hectares.

Au centre du site, un sanctuaire, où se côtoient ossements humains, fragments d'armes, fibules (environ 200), perles de verre, 800 monnaies, bijoux de bronze et d'or... et des milliers de tessons de vaisselle, attestant la tenue de nombreux banquets rituels. En élargissant la fouille autour du sanctuaire, l'équipe d'archéologues conduite par Matthieu Poux a mis au jour un quartier d'habitation . Deux demeures ont livré des crânes humains et des boucliers, initialement accrochés aux murs, en tant que trophées. On sait en effet que les chefs de guerre gaulois aimaient décorer leur cadre de vie des têtes coupées de leurs vaillants adversaires mais il se peut que les occupants de ces maisons, situées à proximité du sanctuaire, aient été des aristocrates jouant le rôle de druides, une fonction à vrai dire encore mal connue – même si on sait qu'elle englobait la garde des connaissances et leur enseignement – et qui a suscité les travaux de Françoise Le Roux et Christian J. Guyonvac'h (*Les druides*, Ouest-France, 2001) et Jean-Louis Brunaux (*Les druides*, Seuil, à paraître en 2006).

La proximité des trois sites arvernes amène Matthieu Poux à formuler la thèse de l'existence d'une ville



Ci-contre : Bibracte : bassin en coque de navire, réalisé en granite rose, dont l'axe transversal correspond avec le lever du soleil au solstice d'hiver et avec le coucher du soleil au solstice d'été (au solstice d'hiver, le soleil se lève et se couche dans l'alignement des deux points les plus élevés du Mont Beuvray). Ce bassin serait l'omphalos (le "nombril") de Bibracte. (DR).

multipolaire, comme on en trouvait dans la Grèce archaïque, chaque pôle remplissant une des trois fonctions traditionnelles chez les Indo-Européens : politico-religieuse à Corent, militaire à Gergovie, économique à Gondole. Certains archéologues mettent en avant une autre interprétation (à notre avis moins convaincante, car peu étayée sur les matériaux archéologiques) : les trois sites se seraient relayés, entre 120 et 50 avant l'ère chrétienne, pour jouer le rôle de centre de ralliement des Arvernes.

En tout état de cause, les apports de l'archéologie éclairent d'un jour nouveau la réalité gauloise. Ce nouvel éclairage doit beaucoup au travail de certains chercheurs, qui ont su donner à l'étude de la culture et de la civilisation celtiques la place qui doit lui revenir. Or cela n'a pas toujours été le cas…

Richesses de la culture gauloise

Le lecteur non-spécialiste en prend conscience en compulsant le remarquable dossier que publie dans son n°21 (novembre-décembre 2005) *La Nouvelle Revue d'Histoire* [1]. Dans un entretien tonique, Christian Goudineau, professeur au Collège de France, explique pourquoi il a tenu à rendre à la chaire qu'il occupe l'intitulé qui était le sien quand Camille Jullian l'a créée en 1905 : Antiquités Nationales. Ce geste de fidélité est une façon de rendre hommage au pionnier que fut Camille Jullian en matière d'études celtiques. C'est d'autant plus significatif que Christian Goudineau ne se destinait pas initialement à l'étude de nos racines gauloises. Ce Normalien agrégé de lettres classiques, passé par l'Ecole française de Rome, s'est initié à l'archéologie en Italie. Il dit lui-même, avec un brin de malice : *"Je suis pour ainsi dire tombé dedans et je n'en suis jamais ressorti"*. Petit clin d'œil à la potion magique d'Astérix car, comme chacun sait, le chaudron du druide Panoramix ressemble comme un frère jumeau au chaudron où Dagda, le "dieu bon, sage et droit", le dieu suprême de la mythologie celtique, conserve la boisson d'immortalité (pensons au calice, chaudron christianisé contenant la nouvelle boisson d'immortalité, le sang du Christ).

Fouillant en Provence, où il était directeur des Antiquités historiques, des sites gallo-romains, Christian Goudineau a travaillé ensuite, toujours dans le Midi, sur un oppidum. Cela l'amenait, comme il le dit lui-même, "à remonter dans le temps". Cette remontée lui ayant fait rencontrer les Gaulois, il leur a consacré la suite de sa carrière. Il y avait quelque mérite à faire ce choix, dans les années quatre-vingt, car l'archéologie gauloise souffrait encore d'un retard fâcheux, par rapport aux travaux effectués depuis longtemps dans d'autres pays européens. Mais Gondineau avait conscience de marcher dans les traces de son modèle, Camille Jullian, qui s'était heurté, au début du XXe siècle, à bien des préjugés : *"Il a réagi contre toute l'université française qui à l'époque ne s'occupait absolument pas de ce qu'on a appelé les « antiquités nationales ». Les fouilles, à cette époque, c'était l'Egypte, c'était la Grèce, c'était Rome, c'était à la rigueur même l'Afrique, mais la France était à peine digne d'un petit instituteur ou de quelques notables, médecins et autres, qui allaient s'occuper le dimanche. Jullian a réagi contre cet état d'esprit"*.

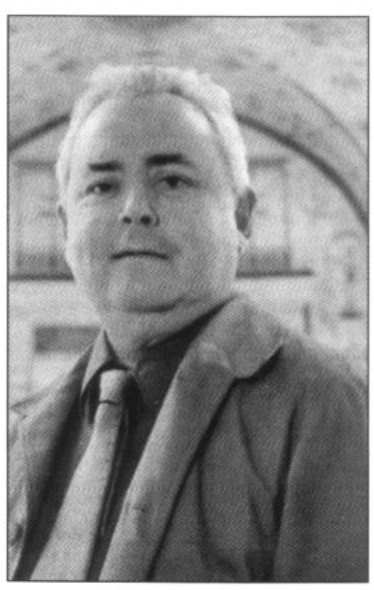
Salutaire réaction, qui a suscité des vocations comme celle de Christian Goudineau. D'autant que celui-ci a eu conscience d'une mission de salut public à remplir car, lorsqu'il s'est tourné vers l'archéologie gauloise, *"on était en train de défoncer à coups de pelles mécaniques tout notre sol. Chaque jour, des centaines de mètres*

(1) Nous conseillons vivement la lecture de cette revue qui a su, par sa qualité, se tailler une belle place dans le monde pourtant fourni des revues historiques à grande diffusion.

(2) Tout bon Gaulois doit avoir dans sa bibliothèque *Les Celtes. Histoire et Dictionnaire* (Robert Laffont-Bouquins, 2000).

(3) *NRH*, n° 21.

Chef gaulois à la Roche-Salvée, au mont Beuvray. Peinture de J. Didier (DR).



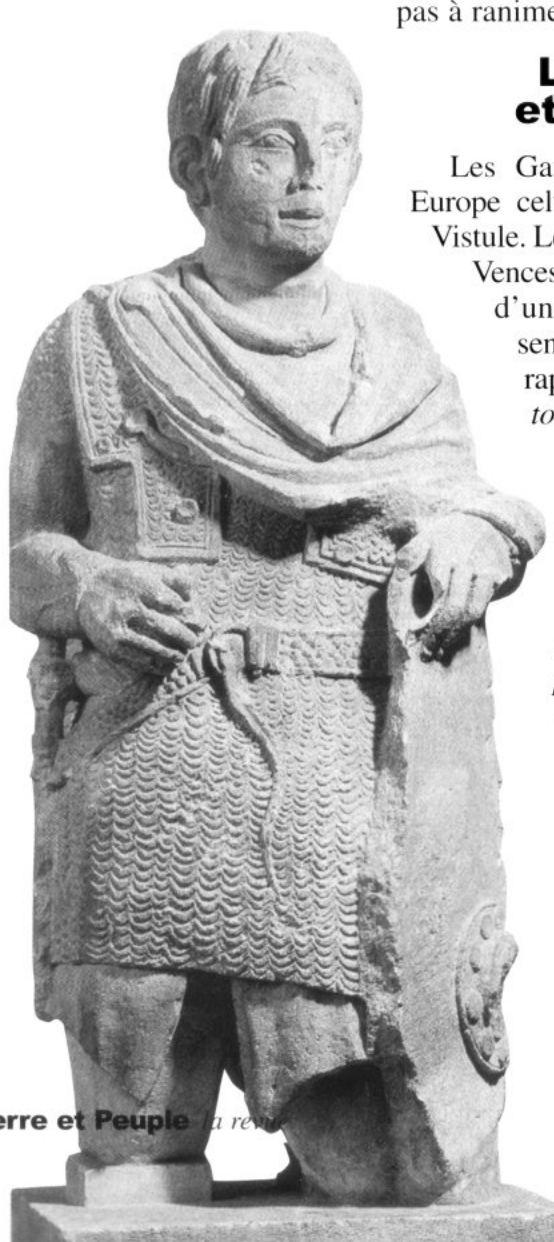
Christian Goudineau, professeur au Collège de France et spécialiste des Gaulois (DR).

cubes chargés d'histoire disparaissaient. Je me suis battu (avec d'autres) pour qu'une véritable archéologie de sauvetage, préventive, comme on dit, puisse se mettre en place". En développant, entre autres, les techniques de datation et d'étude du paléo-environnement (qui permettent d'identifier la nature du biotope d'un site à un moment donné), l'archéologie – confrontée, bien sûr, avec les sources écrites – a permis d'établir un tableau désormais fiable de notre passé gaulois. *"Tout ce que l'archéologie a découvert depuis trente ans"*, remarque avec satisfaction Goudineau, *"montre la fausseté du cliché du XIXe siècle : les Gaulois ne sont pas des « sauvages » que Rome est venue conquérir pour les civiliser"*.

Ce constat est partagé par Jean-Louis Bruneaux, spécialiste de l'anthropologie celtique et de la religion gauloise, qui a dirigé, au titre du CNRS, de nombreuses fouilles dans le Nord de la France. Il fait remarquer quel haut degré de civilisation apparaît dans les somptueuses sépultures sous tumuli (tertres funéraires), souvent associées à des sites fortifiés, de la période hallstatienne (VIIIe-Ve siècles avant l'ère chrétienne). Un riche mobilier (char d'apparat, vaisselle et bijoux) était disposé, dans une chambre funéraire aux parois de bois recouvertes de luxueux tissus, autour du défunt – ou de la défunte, comme dans la célèbre tombe de la princesse de Vix, en Bourgogne, qui illustre la place éminente de certaines femmes chez nos ancêtres.

Les Gaulois, très proches des Germains (en latin *Germanus* ne signifie-t-il pas "de même race"), ont fait beaucoup parler d'eux, faisant trembler Rome (prise en -390) avant de s'établir en Italie du nord. Certains sont allés jusqu'en Grèce, puis en Asie Mineure. Il est vrai que la guerre – et son substitut, la chasse – était pour les Gaulois un plaisir sans pareil. Les femmes gauloises, libres et fières, faisant face à toutes les tâches, en dignes Européennes, lorsque leur homme était au combat (elles n'hésitaient d'ailleurs pas à ranimer son courage s'il venait à faiblir…).

Statue de guerrier gaulois (DR).



Le monde celtique et sa vision de la vie

Les Gaulois s'inscrivent bien sûr dans une Europe celtique qui s'étend de l'Atlantique à la Vistule. Le grand spécialiste du monde celte qu'est Venceslas Kruta [2], né d'un père tchèque et d'une mère française, est naturellement sensible à cette dimension continentale. Il rappelle : *"S'il existe un peuple commun à toute l'Europe, c'est bien le peuple celte"*.

Kruta a beaucoup travaillé sur l'art celtique, qui est d'une forte originalité. Il explique : *"A travers l'art, on parvient à découvrir et à comprendre la pensée de peuples qui n'enregistraient pas et ne transmettaient pas leurs connaissances par écrit. On a beaucoup dit que les Celtes n'écrivaient pas. C'est faux. Mais ils n'écrivaient rien qui fût relatif à la religion et au domaine du sacré. Or, tout ce que l'on appelle aujourd'hui la science, la connaissance et la conception du monde appartenait au domaine du sacré"* [3].

Au cours de sa longue carrière d'archéologue (il est depuis 1972 directeur d'études de protohistoire de l'Europe à l'Ecole pratique des hautes études de Paris), Venceslas Kruta a pu mesurer le très haut niveau technique des artisans celtes travaillant le bois, le fer, le bronze, les tissus. Il constate : *"Pour le travail du fer, on a retrouvé des objets qui, aujourd'hui encore, nous étonnent par leur perfection. On ne sait pas comment ils ont pu être élaborés. Les forgerons celtes avaient une maîtrise exceptionnelle du métal"*.

L'art celte est nimbé de spiritualité : *"Ce qui était important à leurs yeux, c'était de représenter des choses qui sont au-delà de la réalité sensible. Par exemple, leur idée de la représentation des dieux est celle d'une force qui peut prendre une forme humaine, animale ou végétale et dont on peut exprimer l'essence par des symboles"*.

Le respect, religieux, des forces naturelles est lié à *"la conscience que l'univers est un passage continu d'une forme de vie à une autre"*. Du coup, la mort est perçue comme le passage vers une autre vie. Ce qui explique l'importance donnée au chêne et au gui, lequel *"se comporte vis à vis du corps, qui le porte, c'est à dire l'arbre, comme l'âme immortelle vis à vis du corps humain"*. Puisqu'il y a un retour cyclique de la vie, qui s'exprime par la course annuelle du soleil, *"il y a, dans le couple du gui et du chêne, le signe d'une alliance qui reflète cette éternité de la vie"*.

Kruta estime que *"les ombres mouvantes de la forêt et ses mystères"* ont marqué le psychisme des Celtes, hommes de la forêt qui ont transmis au Moyen Age – et au-delà – une civilisation du bois qui marque encore notre mental et nous fait, pour les meilleurs d'entre nous, fuir le monde du béton, des "cités" et de leur faune de "jeunes" pour retrouver la liberté et la grande santé du monde des arbres. Les Celtes nous ont laissé une leçon de vie. Basée sur le sens du merveilleux, dit Venceslas Kruta, mais aussi sur la bonne habitude *"de ne pas croire que tout est clos, tranché et définitif"*.

Décidément, plus on s'attarde dans la fréquentation de nos ancêtres gaulois plus on est décidé à revendiquer haut et fort cet héritage qui fonde notre identité.

PIERRE VIAL

AVIS DE TEMPÊTE
LES VRAIES CAUSES DES ÉMEUTES ETHNIQUES

Guillaume Faye résume ici l'analyse qu'il a présentée des émeutes d'octobre-novembre au cours d'une conférence tenue dans le cadre de la bannière *T&P* d'Ile-de-France. Pour lui, la cause n'est ni économique ni sociale, mais politique , idéologique et ethnique. Il estime que nous assistons aux prémisses de la "guerre civile ethnique" qu'il avait prévue dans plusieurs de ses livres.

Tout commence par une substitution de vocabulaire, un mensonge sémantique. On nomme "crise des banlieues" des émeutes ethniques. Nous avons assisté à une rupture historique lourde : pour la première fois dans sa longue histoire, la France connaît, à l'intérieur de ses frontières, un affrontement ethnique – et non plus social ou de "lutte de classes" – provoqué par des jeunes populations d'origine extra-européennes. Elles sont massivement installées et en croissance très rapide. L'objectif n'est plus de s'"intégrer" mais d'occuper et de conquérir.

Ce phénomène majeur, tonitruant, effrayant, déclenche chez les élites politiques, culturelles et médiatiques (qui en sont d'ailleurs partiellement à l'origine) une réaction de refoulement et d'évitement. Elles sont en état de sidération, comme un alcoolique atteint d'une cirrhose avancée qui attribuerait ses douleurs inquiétantes à une crise de foie ou à une indigestion mais qui continuerait de boire. On se rassure comme on peut.

Les dites élites eurent des émeutes deux types d'explications : sociologiques et économiques. Ce serait le "racisme et l'exclusion" qui les expliqueraient, ainsi que la précarité économique et le chômage des populations concernées (provoqués bien entendu par l'"ultra-libéralisme", alors que nous vivons dans une économie lourdement socialisée) ; bref, les "jeunes" allogènes révoltés seraient les nouveaux pauvres, assimilables au prolétariat exploité du XIXe siècle. Cette explication en forme d'image d'Épinal relève d'une puissante rémanence de la mentalité marxiste, partagée par toute la génération soixante-huitarde qui est aux affaires, de J-L. Borloo à José Bové.

Mais ce réductionnisme sociologique et économique ne tient pas debout. Tout d'abord, l'arsenal répressif "antiraciste" et les dispositions institutionnelles dites anti-discriminatoires protègent les populations allogènes et leur accordent dans tous les domaines des privilèges exorbitants. Voici longtemps que la "discrimination positive" est à l'œuvre en matière d'emplois réservés (quotas ethniques), d'accès aux soins, au logement social, aux prestations sociales, etc. Les vrais pauvres, les "exclus" se recrutent majoritairement parmi les Français de souche. Les "cités défavorisées" bénéficient depuis plus de dix ans de transferts financiers colossaux de l'État, des départements, des régions [1]. Le revenu réel de ces jeunes populations allogènes (Français de papier ou pas) et leur niveau de vie objectif démentent absolument qu'elles soient "pauvres" pour un statisticien sérieux, même sans tenir compte de l'économie parallèle et criminelle qui complète les revenus des multiples allocations sociales. Il ne s'agit pas de populations pauvres et exploitées, mais allocataires et parasitaires.

La République de l'utopie (l'intégration) est mal en point(DR).

Oui, mais alors d'où vient leur révolte, pourquoi ces émeutes ? Elles proviennent de facteurs psychologiques et ethniques, totalement occultés par l'idéologie dominante par un processus classique d'oubli volontaire.

On remarque tout d'abord un racisme anti-Blancs et anti-Français largement répandu surtout chez les plus jeunes générations. Il est constamment entretenu, notamment par le Rap, dont les auteurs ne sont jamais inquiétés et qui appelle ouvertement à la guerre civile ethnique depuis plus de dix ans. A force de souffler sur la braise, le feu s'est allumé.

Ce racisme anti-Blancs est légitimé comme étant un juste retour de bâton contre le "colonialisme" en

(1) Clichy-sous-Bois, la commune d'où sont parties les émeutes, absorbe à elle seule la moitié des subventions de la "politique de la Ville". L'investissement en équipements publics y est le double de Neuilly-sur-Seine, une des communes les plus riches de France. Il est vrai que le vandalisme alimente la pompe à subventions.

Dessin de Chard (DR).

Afrique, l'ingratitude envers ceux qui ont "donné leur sang" pour la France ou bien furent "sauvagement exploités" comme travailleurs immigrés.

À cette mythologie, largement encouragée par les médias et la repentance officielle, s'ajoute le fait que ces populations sont en échec scolaire et professionnel en dépit des énormes aides qui leur sont servies (une des causes de l'endettement public abyssal), ce qui provoque un obsédant complexe d'infériorité et un ressentiment haineux (*"J'ai la Haine"*, slogan bien connu) envers une société "blanche" supposée raciste mais pourtant d'une générosité culpabilisée. Ce complexe d'infériorité est d'autant plus fort que l'islam, qui fédère la majorité de ces jeunes populations, les entretient dans un sentiment factice de supériorité. Pour moi, cet échec scolaire et professionnel généralisé ne peut trouver aucune solution car il est consubstantiel à ces populations : le phénomène n'est pas "culturel", mais anthropologique [2].

Enfin, bien plus encore que chez leurs congénères restés dans leur pays d'origine, la propagande du djihad islamique pour la conquête de l'Europe est très présente dans l'esprit des émeutiers même chez les plus jeunes, n'en déplaise aux intellectuels de cour [3] ; à preuve, les cris *"Allah O-Akhbar"* constamment entendus au cours des affrontements. Est-ce un hasard ?

Les explications des brillants "philosophes" ou sociologues selon lesquelles les émeutes seraient "ludiques" ou bien le fruit du désespoir, du déracinement, de la "rupture du lien social" ou de la "Forme capital" sont de pures et simples âneries [4].

D'après moi, ces émeutes ont revêtu les significations suivantes :

1) Tout d'abord, elles ont franchi le seuil de la "pré-guerre civile". Pour la première fois, des bâtiments publics, des écoles, des entreprises, des églises (tiens, tiens…), des habitations occupées par des autochtones, et non plus seulement des voitures, ont été incendiés. On est sorti du stade de la criminalité pour entrer dans le champ du politique. Le choc des civilisations au sein même du territoire français. Contrairement à ce que prétend, reprenant la vulgate, le "philosophe" Robert Redeker [5], (*"L'absence de sens et le nihilisme caractérisent ces violences, nul discours ne les porte"*), ces émeutes avaient un sens et un objectif.

2) Elles étaient organisées et non pas spontanées, comme l'ont remarqué les RG. Les mineurs étaient engagés comme commandos de première ligne (à cause de leur immunité pénale relative) dans des actions violentes destinées à effrayer les autochtones, à tester les capacités de réaction de l'État français en vue de la prochaine offensive et d'obtenir de ce dernier une reculade stratégique et de nouvelles aides financières. Tout cela a été obtenu [6] et, de ce point de vue, les organisateurs des émeutes ont remporté une victoire.

3) Voilà qui ressemble fort à la très efficace stratégie islamique de conquête, comme l'estime l'islamologue et arabisant René Marchand [7]. Ces événements, loin d'être une simple crise d'urticaire "sociétale" ont une dimension géostatégique et géo-ethnique et sont un épisode du choc planétaire des civilisations.

4) La France est une zone de test ; mais la contagion s'étendra à l'Europe de l'Ouest, tôt ou tard, puisque le déversoir de l'immigration (à 90% musulmane) reste partout sans vannes. Nul doute qu'en France les émeutes vont recommencer et s'amplifier, puisque les "troupes" sont en augmentation constante du fait de l'accentuation des flux migratoires incontrôlés (300.000 entrées par an, par regroupement familial, faux réfugiés, clandestins et 5% seulement de travailleurs).

Dessin de Chard (DR).

(2) Les migrants ibériques, italiens, polonais en France, de 1920 à 1960 ne posaient aucun problème d'intégration ou de réussite scolaire et sociale et n'étaient nullement "aidés". De même aujourd'hui, les immigrés chinois, pourtant non- francophones (à la différence des Africains) sont socialement performants. Il doit bien y avoir une raison endogène à ce mystère.

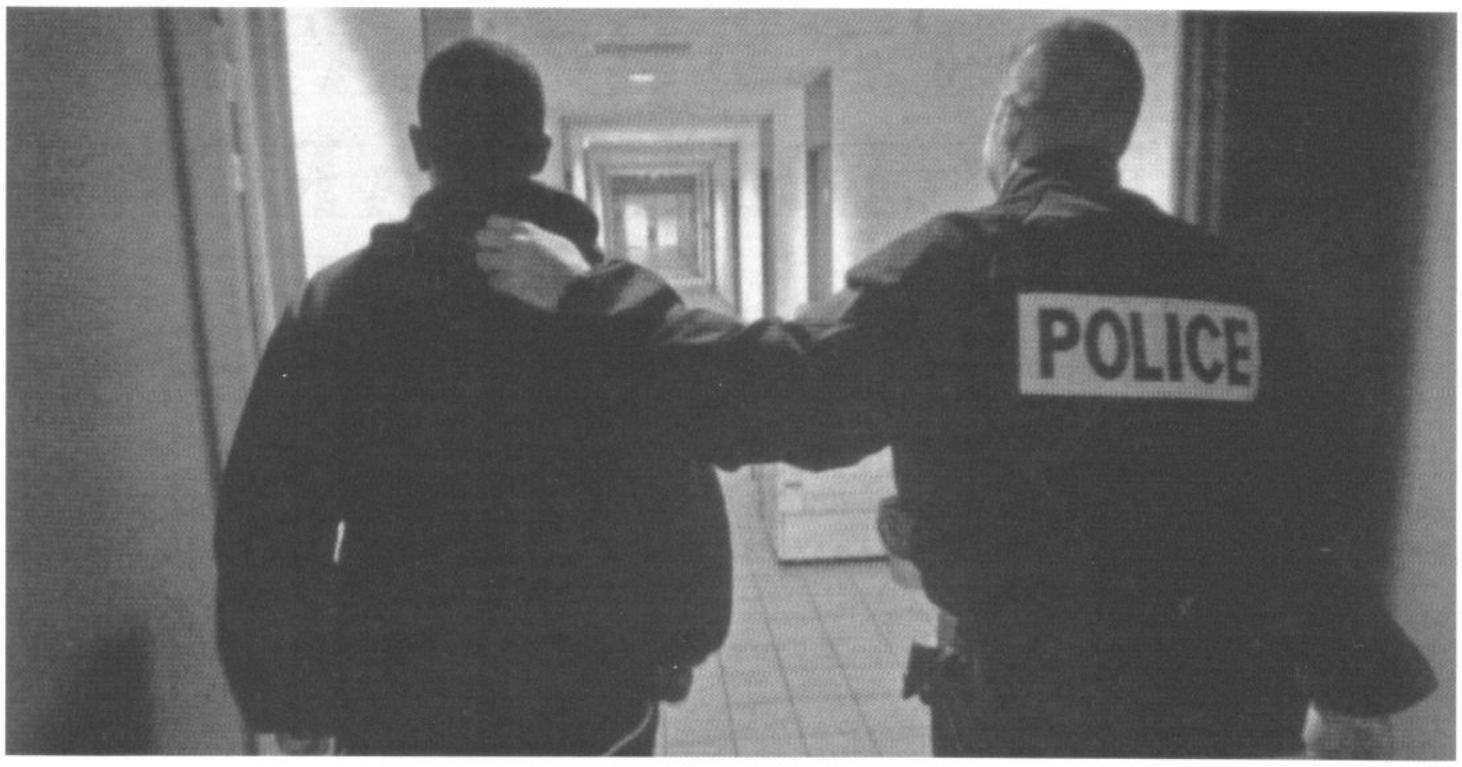
(3) Dans les prisons, fréquentées assidûment par les "grands frères" (euphémisme pour caïds), l'endoctrinement islamiste fait partie du paysage. La criminalité y est justifiée comme forme du djihad.

(4) Contrairement aux croyances, les "jeunes" des cités ne sont nullement désocialisés et déracinés. Ils vivent dans un milieu très communautaire aux repères forts. Loin d'être "exploités" par le capitalisme, ils sont au contraire entretenus par un système de type socialiste.

(5) *Le Figaro*, 25/11/2005

(6) Près de 200 millions d'euros de nouvelles aides (qui ne serviront à rien) et l'accroissement du favoritisme scolaire, professionnel et immobilier pour lesdites populations. Tout cela assorti de mesures purement symbolique pour limiter l'immigration clandestine.

(7) Auteur de *La France en danger d'islam* (L'Âge d'Homme). (NDLR : Un ouvrage de référence, à lire absolument).



Un "jeune" vient d'être intercepté porteur de sept cocktails Molotov (DR).

5) Le passage à la guerre civile ethnique franche se fera inéluctablement dans les dix ans. Militairement, ni la police, ni la gendarmerie ni l'armée (au sein de laquelle les nouveaux recrutements comprennent au minimum 20% d'allochtones musulmans) ne peuvent affronter une situation insurrectionnelle multipolaire (par exemple vingt villes qui s'embrasent en même temps) en restant dans une logique de "maintien de l'ordre", c'est-à-dire sans usage des armes à feu. Il va y avoir du sport…

Quels scénarios pour le futur proche ? J'avais déjà prévu ces émeutes en 1999 dans mon essai sur *La Colonisation de l'Europe*. Allons-y pour de nouvelles prophéties.

En premier lieu, il se peut qu'il y ait des réactions brutales de la part des populations autochtones, enfin exaspérées et sorties de leur torpeur, surtout si les violences se conjuguent avec une paupérisation. Les caddies, les comptes bancaires et les ventres vides deviendront probablement des cas de figure fréquents dans les classes moyennes au cours des prochaines années. L'histoire est ouverte et là , l'impensable peut devenir pensable. Les paradigmes de la "démocratie républicaine" volant en éclat, on pourrait assister à une véritable guerre de libération. Fantastique retournement dialectique : les ex-colonisateurs se libérant des ex-colonisés devenus colonisateurs… C'est l'hypothèse de la Reconquista.

Il se peut aussi que, succombant à cette "mort tiède" évoquée par Konrad Lorenz, les Européens, démographiquement submergés cèdent et s'effondrent progressivement sur leur propre sol, réfugiés dans des zones de plus en plus restreintes de la 'peau de léopard", avec des gouvernements allant de reculade en reculade. Demain, des républiques islamiques en Europe de l'Ouest ? Des provinces entières totalement tiers-mondisées ? Une telle hypothèse cauchemardesque n'est nullement à exclure.

N'ayons aucun doute : il existe certainement dans les *think tanks* de Washington des gens qui se frottent les mains de ces émeutes et qui comprennent parfaitement qu'elles participent de la millénaire stratégie géopolitique de l'islam de conquérir l'Europe. Des pays européens minés par une guerre civile endémique et les coups de boutoirs de l'islam, quelle aubaine ! Le concurrent économique et commercial vacille, les élites européennes s'expatrient outre-Atlantique (d'ailleurs, ça commence) et les pays de l'UE, France en tête, ressemblent de plus en plus au Kosovo ou à la Macédoine.

Pourquoi alors, la situation devenant ingérable, Washington ne proposerait-il pas ses "bon offices" pour pacifier et organiser une "nouvelle France", comme dans l'ex-Yougoslavie ?

Qui vivra verra. Quoi qu'il en soit, loin des vaticinations sur la fin de l'histoire, nous entrons dans une période révolutionnaire de l'histoire de la France et de l'Europe. Du jamais vu. Certains, comme Jean Raspail, disent : "les carottes sont cuites". D'autres, politiciens et intellocrates – traîtres ou aveuglés – disent : "circulez, il n'y a rien à voir", et la cohorte des optimistes, sincères ou feints, le plus bel exemple étant Jack Lang, ânonne que tout se terminera bien dans une France multiculturelle et métissée. Il y a une troisième position qui consiste à dire qu'une guerre commence et qu'on ne sait pas encore qui en sera le vainqueur. Quel qu'il soit, le vaincu sera fort à plaindre.

GUILLAUME FAYE

Dessin de Chard (DR).

LA LIBÉRATION DE LA PAROLE

Les bobos du *Nouvel Obs* partent en croisade contre les "néoréacs". Bon courage (DR).

Les émeutes (Villepin parle de "troubles sociaux"…) qui ont enflammé 300 communes depuis octobre dernier ont coûté 200 millions d'euros selon les sociétés d'assurances. Les chiffres fournis par le ministère de l'Intérieur, donc certainement minimisés, donnent 10 000 véhicules incendiés, 233 bâtiments publics dégradés, 255 établissements scolaires, de nombreux gymnases, 51 postes (une centaine de véhicules incendiés), 140 bus et métros caillassés (certains détruits), une centaine d'entreprises touchées (20 000 mètres carrés détruits rien que pour deux entreprises d'Aulnay-sous-Bois). Ce bilan consternant a au moins un mérite : il a conduit beaucoup de gens à jeter à bas les tabous qui, dans le domaine du vocabulaire[1], interdisaient d'appeler les choses par leur nom dès qu'on abordait les questions raciales.

Même les journaux les plus conformistes (ce sont, en général, ceux qui claironnent leur anticonformisme…) reconnaissent désormais qu'il y a un face à face, sur le territoire français, entre les Africains et les Blancs. Ces derniers sont souvent désignés par le terme "Gaulois", moins connoté idéologiquement que "Blancs" (n'oublions pas que les races sont censées ne pas exister…). Ainsi, faux-cul comme on sait l'être chez Jean-François Kahn, *Marianne* (19 novembre) s'interroge candidement : *"Pourquoi les « Gaulois » fuient-ils la Seine-Saint-Denis ?"*. C'est, bien sûr, une bonne question. La réponse – que ne donne pas *Marianne* – est simple : parce que les "Gaulois" en ont marre d'être sous la menace permanente des émeutiers d'origine africaine (que Sarkozy a raison – une fois n'est pas coutume – d'appeler "la racaille"… ce qui a soulevé bien sûr d'indignation les belles âmes). *Le Point*, lui, titre (10 novembre) : *"Aulnay-sous-Bois : la grande peur des Gaulois"*.

A Lyon, en plein centre ville, le 12 novembre, les émeutiers défiaient les policiers en leur lançant "On nique la France". Un de leurs groupes de rap préférés ne chante-t-il pas "Moi, je pisse sur Napoléon et le général de Gaulle".

Longtemps on a voulu nier l'évidence : la haine anti-Gaulois, anti-Européens, anti-Blancs. Le Britannique Trevor Phillips, Noir des Antilles et président de la Commission pour l'égalité raciale au Royaume-Uni diagnostique un mal bien français, le refus des réalités : "La France, dit-il, nie la réalité ethnique" (*Libération*, 12 novembre).

C'est aujourd'hui moins vrai, car certains se lâchent. Et non des moindres. Ainsi Franz-Olivier Gisbert, directeur du *Point*, qui a fait sa couverture du 10 novembre sur "Banlieues : ce qu'on n'ose pas dire", explique ce choix : *"Nous avons pris le parti d'insister sur tout ce qu'on n'ose pas dire. A savoir que nous avons vécu, ces jours-ci, des émeutes raciales « à la française ». Que ce sont surtout des jeunes issus de l'immigration africaine, souvent majoritaires dans les quartiers les plus sensibles (…) qui ont mené la danse, pendant les nuits de feu (…) Pardon d'appeler un chat un chat"*. Claude Imbert apporte sa touche : *"Ce drame révèle comme jamais le vice qui, depuis des décennies, ruine notre vie publique : celui d'enfouir toutes les vérités qui fâchent sous l'angélisme ou la jérémiade"*.

Daniel Bensaïd a beau se lamenter sur "l'inexorable ethnicisation du mouvement social" (*Fragments mécréants*, Lignes), beaucoup découvrent aujourd'hui que le facteur ethnique est au cœur, inévitablement, des soubresauts de cette société multiethnique qu'on a voulu nous imposer.

Cette évidence, Alain Finkielkraut l'a assénée sans ménagement depuis quelques semaines. Le scandale. Car il n'y va pas avec le dos de la cuillère, l'ex-intellectuel à la mode – et qui ne l'est plus, mais alors plus du tout, chez les copains du *Monde*, du *Nouvel Obs* et autres tartuffes[2]. Il a osé en effet dire l'indicible. Ses déclarations au quotidien israélien *Haaretz* (choisir un tel vecteur n'est pas neutre), qui ont beaucoup circulé, méritent d'être rappelées car elles feront date : *"On voudrait réduire les émeutes des banlieues à leur dimension sociale, y voir une révolte de jeunes contre la discrimination et le chômage. Le problème est que la plupart sont noirs ou arabes, avec une identité musulmane (…) Il est clair que nous avons affaire à une révolte à caractère ethnico-religieux"*. Et plus loin : *"On nous dit que l'équipe de France est admirée parce qu'elle est black-blanc-beur. En fait, aujourd'hui, elle est black-black-black, ce qui fait ricaner toute l'Europe (…) On a peur du langage de vérité (…) On préfère dire « jeunes » que « noirs » ou « arabes »"*.

Ces Arabes et Noirs seraient victimes de racisme. En fait, constate Finkielkraut, les Français découvrent "combien ceux-ci les haïssent". Trois jours plus tôt, il avait tenu des propos très proches au *Figaro* (15 novembre). Sommé de s'expliquer dans *Le Monde* (27 novembre), il déclare : *"J'assume"*. Et ajoute : *"Nous devons admettre qu'un certain nombre de gens vivant en France détestent ce pays"*. Et précise, au sujet du métissage, "notre ultime utopie" : *"On pensait que la réponse au racisme, c'est une société multiraciale. Or une société multiraciale peut être aussi une société multiraciste"*. A croire que Finkielkraut lit *Terre& Peuple*, car cette formulation nous l'utilisons depuis des années…

Finkielkraut aura donc largement contribué à une libération de la parole sur le problème ethnique. Cela lui vaut, bien sûr, d'être excommunié par la secte antiraciste. Ainsi, si l'on en croit la Guyanaise Christiane Taubira, pétroleuse de choc, il est saisi par "de vieux démons" (traduction : le juif Finkielkraut est nazi). Pour Daniel Lindenberg, il contribue à "créer les communautés" et le communautarisme. Comme si on l'avait attendu ! Et il est promu par les bobos du *Nouvel Obs* (1er décembre) chef de file des "néoréacs". Diable. Avec certainement un peu d'étonnement et de consternation, Finkielkraut découvre ce qu'il en coûte, aujourd'hui, en France, de dire la vérité.

PIERRE VIAL

(1) Ivan Karpeltzeff, *La guerre des mots*, Les Editions de la Forêt, 2005.

(2) Jean-Marie Colombani, vertueux directeur du *Monde* comme chacun sait, analysant la cause des émeutes urbaines, estime que "c'est de fraternité qu'il s'agit" (29 novembre). C'est beau comme du Jack Lang. Lequel, lui aussi, a tout compris : "La vague de violences dans les banlieues est « le signe » que le modèle français d'intégration est un succès". Ah bon.

Les Blacks en première ligne

Marianne, qui affecte de jouer, avec une hypocrisie bien rodée, le jeu de la transparence, nous fait son numéro habituel de non-conformisme bidon avec sa couverture du 19 novembre : *"Après l'embrasement des cités… Posons les questions. Osons les réponses"*. Parmi les "courageuses" questions, celle-ci : *"Les jeunes Noirs ont-ils été à l'avant-garde de l'émeute ?"*. Il suffisait, en octobre et novembre, de regarder la télé pour avoir, sur l'écran, la réponse… Malgré la rituelle cagoule de survêtement (genre très mode et très cher), destinée à camoufler les visages, on identifiait facilement l'origine des émeutiers. Un must dans le style faux-cul, vu sur TF1 : un émeutier est complaisamment interviewé, pour qu'il puisse expliquer qu'il est bien sûr totalement innocent ; son visage est caché, avec la technique habituelle de brouillage d'image, car il faut, évidemment, dissimuler son origine… Mais, manque de chance, on voit ses mains. Celles d'un Black. Sans commentaire.

Marianne avoue : *"Tous les témoignages concordent. De jeunes Noirs des cités, du moins ceux qui sont d'origine africaine* (sic !)*, ont été en pointe dans les émeutes et, parfois, y ont même participé majoritairement"*. Le "parfois", savoureusement faux-cul, est là pour atténuer une réalité par trop déplaisante, dans son évidence.

Mais, s'interroge gravement *Marianne*, pourquoi cela ? Pourquoi les Blacks en première ligne ? Réponses ubuesques : parce qu'ils sont nombreux dans les cités… Parce qu'ils sont victimes de tous les fléaux sociaux accumulés sur leur tête… Et, surtout : parce que règne chez eux *"le sentiment très fort d'être des victimes d'un système esclavagiste et colonialiste dont on se refuse à reconnaître les crimes"*. Façon, pour *Marianne*, de souffler aux émeutiers le discours basique qu'ils doivent ânonner devant les micros des radios et télés qui leur sont obligeamment tendus (alors qu'il n'est pas question un seul instant de donner la parole aux victimes des émeutiers… car, après tout, ce ne sont que des Blancs, donc des gens peu intéressants et d'ailleurs quelque part responsables de ce qui leur arrive). Et discours repris ces dernières semaines par ceux qui, après la première vague constituée des émeutiers et destinée à ouvrir la voie, bétonnent maintenant sur le thème "nous voulons notre place, toute notre place – et les avantages qui vont avec – dans une République multiraciale". Deux Blacks annoncent clairement la couleur (pardon !), en claironnant dans la tribune que leur offre généreusement *Le Monde* (10 décembre) sur quatre colonnes : *"La République blanche, c'est fini"*. Message limpide. Ces deux humanistes s'appellent Fodé Sylla, ancien président de SOS-Racisme, ancien député euro-communiste (la police s'est intéressée à lui pour détention de drogue) et Francis Terquem, du MRAP (courroie de transmission du PC). Ils ont créé, avec quelques complices choisis (l'UDF Patrick Lozès, originaire du Bénin et "idiot utile", comme disent les communistes, Stéphane Ponain, ancien porte-parole des Verts et qui se verrait bien candidat à la présidentielle, le chanteur Manu Dibango et le footballeur Basile Boli), le CRAN (Conseil Représentatif des Organisations Noires). Le CRAN s'inspire ouvertement du vocabulaire et des techniques de lobbying utilisés par la communauté juive – l'association Amitié judéo-noire est d'ailleurs partie prenante dans la naissance du CRAN. Ce qui explique que les Blacks qui suivent Dieudonné ne soient pas dans le coup…

L'objectif annoncé de ces braves gens est d'affirmer *"la communauté de vécu entre les Noirs de France, qu'ils soient antillais ou d'origine africaine, jeunes chômeurs des cités, fonctionnaires ou cadres supérieurs"*. Petit rappel historique : les Antillais sont autant "d'origine africaine" que des Ivoiriens, des Maliens ou des Sénégalais… Derrière le jargon à la mode, on appréciera la revendication communautariste… étant bien entendu que le seul bon communautarisme est black puisque les démocrates Fodé Sylla et Terquem dénoncent, dans leur *pensum*, *"la suprématie du communautarisme blanc"*.

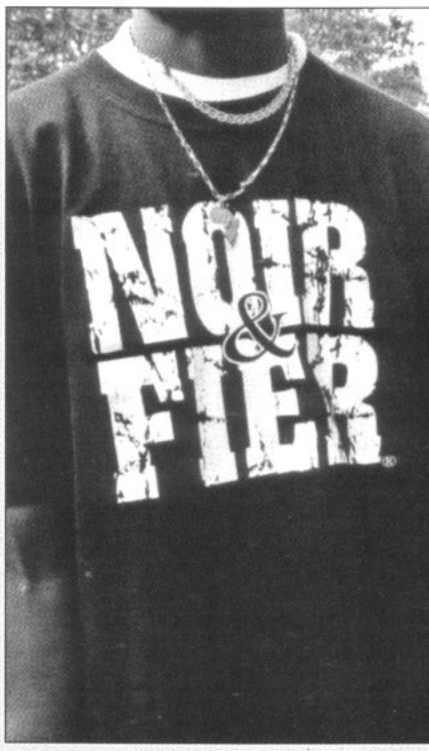
Un point mérite d'être souligné : ces deux Blacks roulent aussi, à leur façon, pour l'islam. Ils s'étranglent en effet d'indignation parce que la République ne s'islamise pas assez vite : *"La République se prive de la capacité à accepter et, plus encore, à susciter l'apport d'une extranéité d'origine théologique distincte* (sic)*, contrairement aux immigrations précédentes qui avaient le bon goût d'être d'origine catholique"*. Ils oublient de dire : et d'origine européenne… Traduction en clair du message : il n'est de bonne République qu'avec des mosquées et des fatmas voilées partout. Apprécions comme il convient, au passage, *"l'apport d'une extranéité d'origine théologique distincte"*. Il est bien connu que pour faire intello, il faut utiliser un style aussi prétentieux qu'abscons…

Les deux compères, pour faire bonne mesure, ajoutent une note de chantage : *"Il ne nous sera pas possible de vivre en harmonie avec dix millions de personnes sans que notre culture commune s'imprègne de la leur"*. Donc : Français blancs, si vous ne voulez pas une "culture" multiraciale, dix millions de musulmans (l'aveu !) vont s'occuper de vous pour vous faire une vie sans "harmonie" – autrement dit vous feront la guerre. Ceux qui, comme nous, n'ont pas et ne veulent pas avoir une "culture commune" avec les fous d'Allah ou les chantres de la négritude vont devoir défendre leur droit à la différence… quelles que soient les circonstances.

Cerise sur le gâteau. Sylla et Terquem ont bien compris comment faire avancer leur affaire et déclarent benoîtement : *"Tout en maugréant que cela ne vînt pas de notre camp, nous avons été sensibles aux propos de Nicolas Sarkozy sur la discrimination positive"*. Petite précision : face à notre camp, celui des identitaires européens, il n'y a qu'un autre camp, celui des apôtres et agents d'une France multiraciale, où se retrouvent côte à côte les Fodé Sylla, les Terquem, les Sarkozy et Chirac – pour une fois d'accord, quand c'est pour le pire. Avec sa discrimination positive et son droit de vote aux étrangers, Sarkozy est aujourd'hui le principal agent de l'africanisation de notre territoire.

Le nombre des Blacks, en France, a considérablement augmenté en quelques années – les rues et métros de Paris et des grandes villes en sont l'illustration (d'où, d'ailleurs, une rivalité avec les Maghrébins). Leur attitude provocatrice en dit long sur les sentiments qu'ils portent aux Blancs et désormais ils utilisent leur négritude comme un facteur de ralliement. Lors du lancement du CRAN, le 26 novembre, à l'Assemblée nationale (vous avez compris le message ?), *"les orateurs ont défendu leur droit à se déterminer par la couleur de la peau"* (*Le Monde*, 10 décembre). Mais ils n'en sont pas à une contradiction près. L'un de leurs inspirateurs, Pap Ndiaye (né d'un Sénégalais et d'une Française et donc, comme tous les métis, mal dans sa peau car écartelé entre deux appartenances), affirme : *"Noir, c'est un fait social (…) Les races ont été inventées pour légitimer l'ordre esclavagiste"*. Le colonialisme est bien commode : il permet de justifier la haine du Blanc. Une haine que *Le Monde*, qui aime les euphémismes bien hypocrites, appelle la "colère noire" (à laquelle il a consacré, le 10 décembre, trois pleines pages bien entendu très complices). Et si, un jour, se produisait une colère blanche ?

F.F.



Des gens qui assument et même revendiquent leur identité (DR).

L'ARMÉE FRANÇAISE ? CONDOLÉANCES...

Paniqués par le climat de terreur qui submergeait leur ville, des maires – y compris des maires socialistes – en sont venus à demander l'intervention de l'armée. Les pauvres. Personne ne leur a donc dit qu'il n'y a plus d'armée française ?

Sa mort a été programmée, il est vrai, depuis longtemps. Par la coalition des pacifistes bêlants et de ceux qui, pour des raisons idéologiques, avaient tout intérêt à ce que disparaisse ce qui avait été pendant des siècles le bras armé de la France. Un bras devenu bien gênant pour les apôtres du déracinement, qui ont mis au point depuis belle lurette la mort programmée d'un pays qui s'est appelé la France – et qui, aujourd'hui, lui aussi, n'existe plus.

Décomposée et démoralisée par la défaite de 1940, due à l'incurie des politiciens, l'armée française a été écartelée entre 1940 et 1945, les meilleurs des siens se retrouvant dispersés dans les rangs de trois camps antagonistes : ceux qui ont essayé, jusqu'en 1942, de faire survivre un semblant d'armée au service d'un vénérable Maréchal de France (l'homme de Verdun, pour les anciens de 14-18) ; ceux qui ont choisi de servir soit contre le communisme sur le front de l'Est, soit sous les uniformes anglo-russo-américains. Les fidèles de Vichy ont été laminés par les excommunications lancées après 1945 par les gaullistes. Les hommes ayant servi sous l'uniforme feldgrau ont été voués au peloton d'exécution ou au bagne (environ 4 000, les plus jeunes, furent enfermés au Struthof – mais Chirac n'est pas au courant...). Ceux qui avaient choisi le camp gaulliste – parmi lesquels quelques idéalistes – ont été submergés, après 1945, sous le nombre des résistants de la onzième heure, officiers autoproclamés qui avaient gagné leurs galons en tondant des femmes dans la rue ou en prêtant la main aux exactions, vols, viols, assassinats des FTP (ces derniers sachant, eux, très bien ce qu'ils voulaient : éliminer physiquement l'aristocratie guerrière des officiers de tradition, capables d'encadrer des forces anticommunistes face à un PC voulant conquérir le pouvoir).

Dans une société où règnent les tricheurs et les lâches, où peut être la place du guerrier, trahi par ceux qui sont censés incarner l'autorité et qui sont les premiers à tout accepter, tout subir ? Il reste aux hommes d'armes la fraternité entre combattants et, un jour, l'espoir de servir leur peuple entré en résistance et en reconquête (DR).

Et puis il y a eu l'Indochine et l'Algérie, où beaucoup des meilleurs sont tombés (voir les livres et les films d'un Schoendorfer et d'un Lartéguy), frappés dans le dos par les complices "français" des viets et des fellouzes (n'est-ce pas, Vidal-Naquet ?).

Les survivants, écoeurés par les trahisons et lâchages successifs d'une métropole qui ne voulait surtout plus se battre, vilipendés pour avoir voulu garder l'honneur au mépris des ordres officiels, ont choisi la vie de demi-soldes, entretenant devant quelques photos jaunies le souvenir des camarades morts pour rien. Ceux qui sont restés, pour la gamelle, avaient une mentalité de fonctionnaires ou même de larbins (les mêmes peuplent aujourd'hui l'entourage de madame la ministre Alliot-Marie...).

Aujourd'hui l'armée française n'existe plus que sur le papier. Par décision officielle, 20 à 30 % des effectifs – y compris dans les régiments soi-disant d'élite – sont désormais composés de gens originaires d'Afrique du nord ou d'Afrique noire, qui retourneront leurs armes – on leur aura appris à s'en servir – contre leurs officiers européens à la minute où on leur donnera l'ordre de les utiliser contre leurs congénères, leurs "frères" des banlieues.

Quant aux officiers, sous-officiers et soldats qui – en nombre fort limité – voulaient encore faire convenablement leur métier, l'affaire Poncet leur a appris qu'ils n'avaient plus leur place dans notre belle République car l'acte de guerre qu'est l'élimination d'un nuisible, assassin et violeur à répétition, est paraît-il inadmissible. Désavoués, trahis par les autorités officielles – ministre et président de la République en tête – ils savent maintenant ce qu'il en coûte de vouloir combattre et éliminer l'ennemi. Désormais, les cadres et combattants engagés en Côte d'Ivoire – et sur d'éventuels autres terrains d'opération – ne feront plus que le strict minimum, car ils n'ont pas envie d'être offerts en pâture aux charognards par les journalistes et juges du beau pays de France. S'ils croisent l'ennemi, ils feront comme les policiers voulant "éviter les problèmes" dans les banlieues : ils regarderont de l'autre côté...

Pour ceux qui veulent croire encore, malgré tout, en quelque chose, il ne reste qu'une issue : servir, le moment venu, avec leurs capacités, leur capital de dévouement et un sens de l'honneur bien compris, les forces de résistance et de reconquête qui se manifesteront tôt ou tard, regroupant les Européens qui refusent l'humiliation, la soumission et l'égorgement.

F.F.

FAUT-IL BRÛLER NAPOLÉON ?

La réponse, affirmative, est évidente pour Claude Ribb, Guadeloupéen mais malin (cela peut exister). Cet histrion a en effet compris que, dans le climat d'hallucination et de démence collectives ambiant, il était payant, pour faire parler de soi, d'aller toujours plus loin dans la provocation et la surenchère victimaire (dans le style "les victimes qui méritent le plus de compassion ne sont pas celles qu'on croit"...).

L'anniversaire d'Austerlitz a été pollué par des provocateurs, devant lesquels ont cédé les plus hautes autorités de l'Etat. Désormais nous ferons en sorte que cet anniversaire soit dignement fêté. Nous sommes les gardiens de la mémoire de notre peuple (DR).

L'Aigle avance et trace à jamais une étincelante longue marche. *La campagne de France*, Meissonnier (DR).

Ce personnage a donc entrepris de publier un acte d'accusation, intitulé *Le crime de Napoléon*, dans lequel il entreprend, dans un style haineux, d'expliquer qu'Hitler était le fils naturel de Napoléon, celui-ci ayant – mais bon sang, bien sûr – "génocidé" les esclaves antillais, en inventant pour eux les camps de concentration et les chambres à gaz...

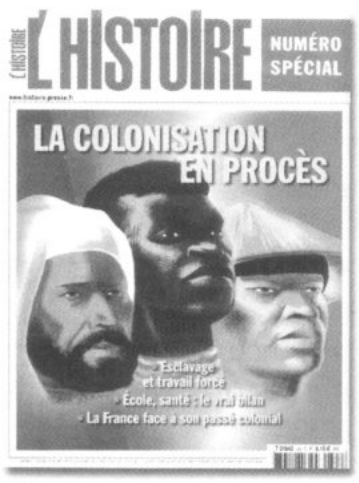
Le 3 décembre, cent cinquante zigotos (qui ont eu droit tout de même à trois colonnes et deux photos-couleur dans *Le Monde* !) ont brandi devant le tombeau de l'Empereur, aux Invalides, une banderole qui portait "Napoléon = négrier = criminel". Ce délire, repris et asséné par des journalistes complaisants, a tellement fait peur à Chirac, Villepin, Michèle Alliot-Marie que ces trois minables ont choisi d'appliquer la formule "Courage ! Fuyons !" en étant ostensiblement absents des cérémonies commémorant le 200e anniversaire d'Austerlitz (2 décembre 1805), dont la plus symbolique était celle organisée par les Saint-Cyriens place de la Concorde (chaque année, pour eux, le 2 décembre est une date sacrée – entre Cyrards on parle du 2S). Pourquoi cette absence ? Fabien Roland-Lévy donne la clé, dans *Le Point* (1er décembre), en s'interrogeant gravement : *"Quelle serait la réaction des cités ?* (sic) *Celle des traminots marseillais ?* (resic). *Aujourd'hui, l'ambiance n'est pas napoléonienne"*.

C'est le moins qu'on puisse dire. Devant cent cinquante braillards, Napoléon aurait fait donner la troupe et le problème était réglé en quelques minutes. Giscard d'Estaing, regrettant la "non-commémoration" d'Austerlitz, a estimé que c'était dû *"à des attaques antifrançaises lassantes par leur répétition"*. Quant à Sarkozy, que nous n'aimons pas, il a eu cependant le bon goût de dénoncer *"une tendance irrépressible à la repentance systématique"* en posant une bonne question : *"Finira-t-on, un jour, par s'excuser d'être français"*. Notons que, pendant que Chirac et Villepin se dégonflaient lamentablement devant quelques excités, près de 4 000 volontaires venus de 23 pays reconstituaient, à Austerlitz, la grande bataille. Salut à la mémoire.

Le pauvre Max Gallo, auteur d'un livre stimulant sur Napoléon, est convoqué devant un tribunal sur plainte d'une bande de fous furieux, "militants de la cause noire". Pourquoi ? Parce qu'il a osé dire, au cours d'un débat télévisé, qu'accuser Napoléon de crime contre l'humanité était une absurdité. L'historien Pierre Nora a les mots justes pour définir ces pitreries : *"Avec cette commémoration, ou plutôt cette non-commémoration d'Austerlitz, on touche le fond. Le fond de la honte et le fond du ridicule (...) Pendant que vous y êtes, sortez donc Napoléon des Invalides pour le rendre aux Corses et mettez-y à la place la tombe de l'Esclave inconnu"*.

F.F.

En fond : Reconstitution de la bataille d'Austerlitz (DR).



L'anticolonialisme : un produit qui se vend bien… (DR).

SALAUDS DE COLONIALISTES

Les émeutes qui annoncent et préparent la guerre raciale ? Elles sont dues, nous explique gravement un provocateur nommé Philippe Bernard, à "la provocation coloniale". Car la "rage" des émeutiers est "civique". En effet les "descendants de fellaghas" *(sic)* et "les enfants de l'immigration subsaharienne" ont "la rage" car *"l'histoire mal digérée de l'esclavage et du colonialisme vient compléter la guerre d'Algérie comme justification à la haine des Blancs"* (*Le Monde*, 19 novembre).

Prenant prétexte de l'article 4 de la loi du 23 février 2005 votée par l'Assemblée nationale (mentionnant "le rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord"), le tam-tam de l'Anti-France est entré en action. Occasion inespérée, pour le ban et l'arrière-ban d'une gauche fatiguée, de relancer la vieille rengaine de l'anticolonialisme, pour remobiliser de maigres troupes qui ont le moral en berne ces temps-ci (le jour du vote, les députés socialistes étaient absents ou dormaient… les quelques éveillés ayant voté la loi scélérate !).

Objectif annoncé : imposer l'abrogation de cette loi inique. Le concert des lamentations est, comme d'habitude, bien orchestré. *Le Monde*, catastrophé, annonce sur quatre colonnes (1er décembre) : *"L'Algérie outrée par le vote sur la colonisation"*. Diantre ! Les Blacks en rajoutent une couche : tout leur immense malheur, passé, présent et à venir, vient de la présence en Afrique de ces salauds de colonialistes blancs (ces martyrs oublient un détail : ils peuvent s'exprimer aujourd'hui… parce que les méchants médecins blancs ont sauvé la peau de leurs aïeux, décimés par les épidémies).

Il faut donc exiger l'autocritique, la repentance, l'humiliation, la prosternation de la France. Le vieux fond doloriste et masochiste hérité du christianisme est à l'œuvre : que c'est bon de s'humilier, disent les dames d'œuvre ménopausées, les curés à la sexualité incertaine, les instituteurs nostalgiques de l'affaire Dreyfus et les bourgeois qui veulent s'acheter, mais pas trop cher quand même, une conscience.

Chirac, toujours à l'affût d'une vilenie, pour qui baisser son pantalon est devenu un réflexe conditionné, désavoue donc publiquement la majorité parlementaire qui le soutient et, pour faire bonne mesure, préconise que, chaque année, un jour de repentance commémore ce crime de la France que fut l'esclavage – ce qui fait bien rigoler les Anglais, qui trouvent que les mangeurs de grenouilles sont décidément impayables. Chirac reprend ainsi à son compte et donne une légitimité officielle au délire du "Collectif des Antillais, Guyanais et Réunionnais".

Quant à Sarkozy, courageux mais pas téméraire, il a annulé un voyage aux Antilles pour éviter de se faire bousculer. Soit dit en passant, il serait grand temps de se débarrasser du fardeau antillais, réservoir d'immigration et gouffre financier dont la suppression fournirait l'argent nécessaire à combler le trou de la Sécurité sociale… Donnons donc l'indépendance aux Antillais : ils seront certainement heureux de ne plus porter la honte d'être Français et pourront se consacrer tout à loisir, avec leur ardeur bien connue au travail, à la culture de leurs bananes.

En attendant, un malheureux historien, Olivier Pétré-Grenouilleau, auteur d'un solide ouvrage sur les traites négrières [1], est traîné devant les tribunaux par un conglomérat de Blacks pour avoir osé déclarer que la traite négrière ne pouvait être comparée à un génocide.

Ce que Chirac et consorts ne comprennent pas – ou plutôt ne veulent pas comprendre – c'est que l'aveu de leur faiblesse, de leur lâcheté est un grand encouragement pour ces Africains qui haïssent la France et qui, comme tous leurs congénères, méprisent les faibles et ne respectent que la force. En quoi ils ont parfaitement raison.

La colonisation, comme toute question d'histoire, mérite un examen scientifique, c'est à dire honnête. Non les lamentations, malédictions, excommunications que nous servent les jeteurs de sorts et les pleureuses professionnelles.

P.V.

(1) Voir, sur le même sujet, Jacques Heers, *Les négriers en terres d'islam. La première traite des Noirs VIIe-XVIe siècle*, Perrin, 2003, qui décrit sans concession comment, sur une période de plus de mille ans, les Arabes ont exploité sans retenue le commerce des esclaves noirs.

(DR).

AL-QUAIDA OU L'ISLAMISME DANS LE TEXTE

Gilles Kepel est un auteur connu, un commentateur agréé et un connaisseur de l'islamisme et de l'islam, une distinction qu'il trouve pertinente. Il présente ici, en collaboration avec quatre autres spécialistes, un recueil des textes fondateurs de la mouvance islamiste Al-Quaïda. Au menu : Abdallah Azzam, Ayman Al Zawahiri, Abou Moussab al-Zarqawi, et surtout, bien sûr, Oussama Ben Laden lui-même. Il s'agit de textes doctrinaux et stratégiques authentifiés, de déclarations audio et vidéos, d'écrits publiés sous forme de feuilletons dans des journaux panarabes.

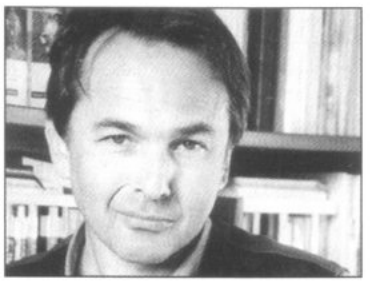
Disons le tout net ces textes ont quelque chose de saisissant. Ils révèlent une haine prodigieuse, un ressentiment inextinguible, une capacité infinie à inventer et invoquer des prétextes pour se déclarer en conflit et entrer en guerre. La *"rabia musulmana"* dont parlait Bernard Lewis est ici étalée, déclinée, éructée. Elle provient et se nourrit du contraste entre une prétention à la domination totale, particulièrement militaire, et une situation peu brillante sur ce plan, résultat d'échecs historiques et de défaites vieilles de plusieurs siècles et jamais digérées.

Mais s'il est une chose que l'on ne peut dénier à ces gens (les islamistes), c'est qu'ils sont des militants et des combattants. Je n'irai pas jusqu'à dire respectables, car on ne respecte que ce avec quoi l'on partage un socle ethnique et de valeurs, distinction qu'opéraient Aristote et Platon à propos des guerres entre Grecs d'une part et Grecs et barbares d'autre part, et dans cette affaire il n'y a rien de cela, sur aucun plan. Mais le sens du sacrifice et la combativité sont là, il faut le reconnaître. Georges Bush fut donc mal inspiré, c'est à vrai dire son habitude, lorsqu'il traita les terroristes du 11 septembre de "*cowards*". Nous reviendrons sur ce point ultérieurement.

Des quatre auteurs et acteurs présentés ici ceux dont la dimension intellectuelle et politique est la plus sophistiquée – tout étant relatif – sont Ayman Al Zawahiri et Abdallah Azzam. Ben Laden procède à des comparaisons "historiques", et profère des menaces, Zarqawi est quant à lui un activiste dont la production écrite porte surtout sur des questions de stratégie et de tactique, particulièrement en Irak.

Le thème le plus souvent traité par ces quatre responsables islamistes est celui du *jihâd*. Le terme, le concept reviennent sans cesse, comme une invocation, comme un impératif catégorique. Et il ne saurait y avoir de doutes sur la nature de ce *jihâd* : il ne s'agit de rien d'autre que de la guerre, partout et tout le temps, contre tout le monde, contre tous ceux qui sont des "mécréants", des impies. C'est-à-dire d'une part les régimes arabes "apostats" des différents pays musulmans, coupables de ne pas appliquer la *charia*, et de ne pas laisser ces braves gens accéder au pouvoir, ce qui arriverait dans un bon nombre de pays arabes s'il y avait des élections libres. D'autre part l'Occident en, général, "coupable" d'exister, et accessoirement de soutenir ces régimes dictatoriaux arabes corrompus, ce qui est d'ailleurs tout à fait exact.

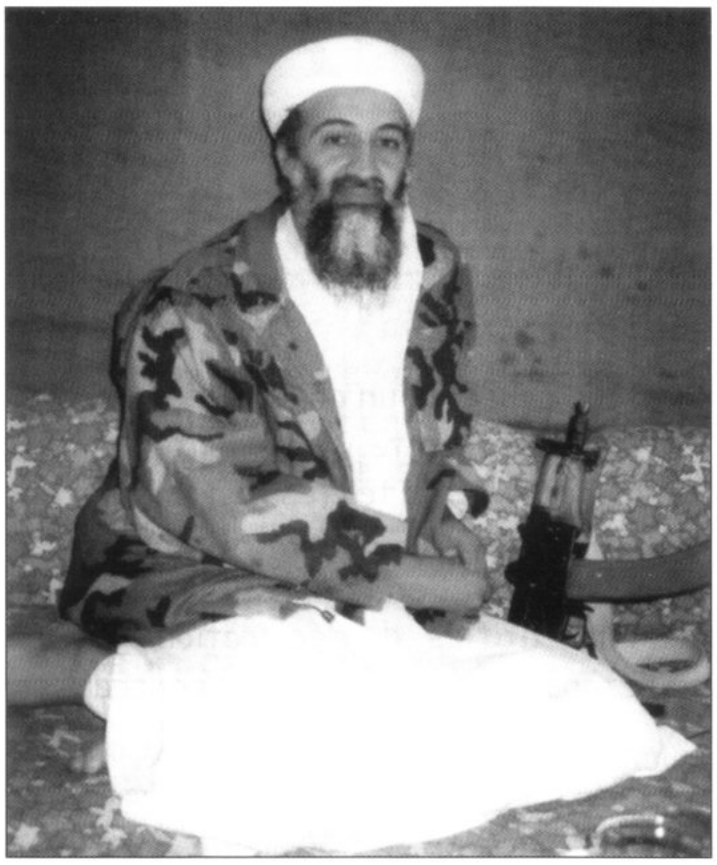
La haine donc, comme fil conducteur de cette littérature d'apocalypse, entrelardée continuellement de manière répétitive de formules comme *"gloire à Allah, Seigneur des mondes"*, *"qu'il soit loué et exalté"*, *"que la prière et le salut soient sur lui"*, etc., haine qui exulte comme dans ce texte de Ben Laden après les attentats de New York : "(...) *Donc grâce aux avions de l'ennemi ils* [les moudjahiddines] *menèrent une opération hardie et belle, sans précèdent dans l'histoire de l'humanité* (...) *il mirent le nez de l'Amérique dans la poussière et plongèrent dans la boue son arrogance.* (...) *le mythe de la sécurité nationale américaine s'est effondré ! Le mythe de la CIA s'est écroulé, grâces en soient rendues à Dieu ! La conséquence la plus positive la plus importante des attaques de New York et Washington a été de montrer la réalité du combat entre les croisés et les musulmans, de révéler l'ampleur de la rancœur que nous portent les croisés* (...) *la fraternité entre musulmans s'est renforcée, ce qui est un pas de géant vers l'unification de musulmans sous le slogan de l'unicité de Dieu, afin d'établir le califat bien guidé, s'il plaît à Dieu ; enfin tout le monde a pu constater que l'Amérique, cette force oppressive, peut être frappée, humiliée, abaissée , avilie.* (...)" On croirait voir les cavaliers d'Allah traînant dans la poussière au bout d'une corde derrière leurs chevaux, en une course folle, le cadavre ou le corps agonisant et torturé de quelque ennemi vaincu. "Malheur aux vaincus", certes, et ce cri résonne depuis la nuit des temps et en tous lieux, mais s'il existe un ennemi en face duquel la défaite n'est pas permise (elle ne l'est jamais me direz-vous) c'est bien celui là, car il ne laissera aucune chance au perdant, il sera sans pitié. Les vidéos des égorgements et des décapitations diffusées sur Internet, et qui sont un des visages offert au monde de l'islamisme, *"fonctionnent surtout sur le registre de l'émotion et mobilisent peu l'argumentation"* écrit savoureusement Gilles Kepel. Elles disent pourtant quelque chose de l'islamisme et peut-être de l'islam en général, par exemple que le musulman est avant tout un sacrificateur. Aux peuples, européens en particulier, de savoir s'ils veulent bien



Gilles Kepel (DR).

Al-Quaida dans le texte, présenté par Gilles Kepel. PUF.

Pour ceux qui l'oublierait, la tenue de Ben Laden et de ses disciples rappelle qu'ils font la guerre (DR).



être les moutons offerts au couteau, ou s'ils acceptent, pour survivre, de laisser le loup qui sommeille en eux se réveiller… En attendant examinons quelques unes des notions développées et des caractéristiques de ceux qui les développent.

Le Jihâd :

Que le *Jihâd* soit avant tout l'action guerrière on peut en voir la preuve dans cette phrase de Abdallah Azzam (p 175) : *"Le mot Jihad signifie uniquement le combat armé, comme l'a dit Ibn Rouchd* (Averroès), *ce sur quoi s'accordent les quatre imams."* Or chez Azzam le *jihâd* est mondial, le champ du conflit est planétaire. Le conflit d'Afghanistan fut une répétition générale, un banc d'essai pour les moudjahiddines. Là s'entraînèrent ceux qu'on allait appeler les "arabes afghans", les "meilleurs dans l'avant-garde du jihâd", et ce conflit fut rude. Azzam préfère d'ailleurs la notion de "base solide" [*al-qâ'ida al-sulba*] à celle d'avant-garde [*al-talî'a*], et de là viendra le nom de la nébuleuse actuelle. Si Abdallah Azzam est le théoricien du *Jihâd* territorial, Ben Laden lui se fait éthologue et ne dédaigne pas les comparaisons animales pour appeler les musulmans à défendre leur honneur, le territoire et l'héritage de l'islam car si cette culture trouve absolument naturel et normal de s'installer chez les autres elle n'accepte pas le moindre empiétement sur ce qu'elle estime être son aire de souveraineté, c'est-à-dire toute zone qui a appartenu, fut-ce une journée, à l'islam. C'est ainsi que l'on apprend que "Al Andalous" ne désigne pas la seule Andalousie, mais la totalité de l'Espagne, revendiquée par tous les islamistes, Ben Laden en tête. Il y a chez ces gens-là un mécanisme bien connu en psychiatrie qui s'appelle le mécanisme de projection : il consiste à prêter ses propres intentions à autrui pour s'en dédouaner, et à s'en servir comme prétexte pour attaquer. Tous les Etats ont plus ou moins utilisé cette méthode, mais c'est dans l'islam une permanence, une seconde nature dans ses rapports avec l'extérieur. Nécessité sans cesse rappelée de défendre le territoire de l'*oumma* – même une poule défend son poulailler déclare Ben Laden – de chasser les "impurs", et de préparer la conquête du monde et particulièrement de l'Europe.

Des combattants :

Abdallah Azzam le répète, lui qui fut et qui reste après sa mort – il a été assassiné en 1989- la référence pour les "Arabes afghans", le meurtre et le combat (les deux mots ont la même racine en arabe) [*al-quatl wa al-qîtâl*] sont des nécessités et des devoirs pour le musulman. ("Mœurs et jurisprudence du jihâd") Dans ce chapitre sont évoqués le meurtre des prisonniers, des moines, des femmes, des enfants et des vieillards ou la grâce éventuelle qui peut leur être, momentanément, accordée. Bizarrement, l'ennemi doit être averti du *jihâd* pour qu'il ait le temps de se repentir, de se convertir ou de se soumettre. C'est le sens des avertissements au peuple américain ou des messages du GIA à Chirac, le sommant de se convertir à l'islam.

Des Arabes :

Il faut noter une chose tout à fait intéressante : dans les discours de Ben Laden comme dans ceux de Zawahiri et d'Azzam revient à plusieurs reprises la référence au passé antéislamique, et aux valeurs des Arabes d'avant Mahomet. L'identité arabe n'est donc pas ou peu altérée par l'islam, ce qui n'est pas étonnant puisque ce sont les Arabes qui ont créé l'islam et non l'inverse. A propos de la guerre d'Afghanistan Ben Laden parle des "Lions arabes de l'islam" qui se sont battus aux cotés de leurs frères, mais sans précisions sur la nationalité ou l'ethnie de ces frères, qui sont les Afghans. Tout se passe comme si au sein de l'islam, qui dit vouloir ignorer les différences de race, d'origine nationale et ethniques, l'identité arabe était au sommet , comme si , et c'est Gilles Kepel qui le dit, elle venait redoubler l'identité musulmane. On peut en conclure que l'islamisation représente, pour ceux qui ne sont pas arabes, une ***arabisation***. Ce n'est certes pas étonnant mais cela mérite d'être noté.

La mort :

La littérature jihadiste exalte la mort. C'est un des grands arguments des milieux panislamistes pour dire que la victoire leur appartient, de jure et bientôt de facto. *"Nous aimons la mort au moins autant que vous aimez la vie"* disent-ils, ajoutant que le décalage entre les musulmans jihâdistes et les non musulmans, particulièrement les Occidentaux, est flagrant. Ils oublient que ceux-ci n'ont pas toujours été ainsi, que l'Europe sort de deux siècles de guerres, les deux dernières d'une intensité inconnue du monde musulman. Mais il est exact que les moudjahiddines n'accordent strictement aucune valeur à leur vie et nous partageons entièrement cette estimation. L'attrait pour le martyr prend de telles proportions chez certains, que des commentateurs, note Gilles Kepel, ont pu parler d'un véritable "culte de la mort". Une mentalité assez particulière est ici à l'œuvre. Arrêtons-nous quelques instants pour la disséquer. Au lendemain du 11 septembre 2001 nombreux sont ceux qui se sont extasiés devant le courage des pirates qui étaient allés à la mort sans hésitation. C'est incontestable, mais comme nous l'avons déjà dit ce courage procède largement d'une estimation très basse, par les intéressés eux-mêmes, de la valeur de leur existence et du sentiment qu'ils ne pourront rien faire de leur vie. Certaines études psychologiques récentes, avec mises en situation de joueurs aux profils différents, montrent que certains sujets préfèrent tout perdre en entraînant les autres, plutôt que de ne pas gagner en se maintenant. Il y aurait là comme un renversement de la

dialectique du maître et de l'esclave de Hegel, dont on rappellera succinctement un des aspects : les hommes sont en lutte pour la reconnaissance et celui qui va accepter de risquer sa vie pour atteindre cette reconnaissance et préférer la mort à la possibilité de n'être pas reconnu sera le maître. Celui qui, au contraire, aura peur et préférera vivre soumis que mourir, sera l'esclave du premier. Bien sûr la suite du raisonnement de Hegel porte sur le travail et son rôle qui permettra à l'esclave de devenir à son tour le maître. Le rapport actuel entre l'islam et l'Occident pourrait être lu comme une inversion de cette séquence, l'esclave risquant sa vie pour devenir le maître, le maître étant pusillanime quant à l'exposition au risque. Les méthodes de guerre américaines semblent conforter cette analyse et sont très méprisées par les jihâdistes : elles reposent sur l'emploi massif, comme toujours, du bombardement, des drones et de tout ce qui peut faciliter l'action à distance, et par une utilisation démesurée des munitions, plus qu'abondantes. Un écho récemment repris par la presse faisait état de l'emploi par chaque soldat américain d'une moyenne de 300 000 cartouches pour abattre un "insurgé"». Au point que l'industrie américaine n'est plus en mesure de suivre la consommation et qu'il leur a fallu acheter des munitions aux Israéliens. S'il convient de ne pas trop grossir ce type de différences – après tout les Américains font la guerre de manière rationnelle, ou veulent la faire de cette manière, et cherchent à économiser les vies de leurs soldats, l'opinion américaine étant comme chacun sait très sensible aux pertes, il faut reconnaître qu'il y a une part de vérité dans ce contraste. Encore une fois la civilisation européenne n'a pas toujours été ainsi et si elle se retrouve elle-même un jour, certains pourraient en faire la dure expérience.

La Guerre, le Jihâd et le rapport au temps

Il ressort de ces différences d'une part que la guerre dans le cadre du jihâd n'est pas menée de la même façon qu'elle ne l'est par les occidentaux, d'autre part que le rapport au temps est d'une autre nature que celui que les Européens et les Occidentaux en général entretiennent avec leur Histoire. Cela est particulièrement vrai chez les islamistes qui pratiquent un retour aux fondements de l'islam, (ce serait de toutes façons, selon certains auteurs comme René Marchand, la caractéristique même de l'islam), une régression à l'infini.

Pour les musulmans les faits et gestes du prophète sont d'une actualité incontestable, et tout se passe comme si nous étions au XIIe siècle. Les textes sont bien sûr datés en fonction du premier jour de l'Hégire Nous sommes, Américains et Européens confondus, les "Croisés". Il faut, si cela est possible, prendre la mesure de ce décalage. Il implique une politique différente, une "gestion" des rancunes historiques et des contentieux que les ressortissants de notre culture ne comprennent pas. Les textes de Ben Laden comme de Zawahiri et Azzam abondent en références médiévales, à l'histoire des califes arabes, ou aux gestes des compagnons du prophète *"source inépuisable d'un mythe fondateur à vocation édifiante qui établit la règle pour jauger les évènements contemporains et déterminer les principes de l'action politique"* (Gilles Kepel). Cette religion, qui est en fait plutôt un ensemble identitaire trans-national (René Marchand), ne saurait concevoir la cohabitation avec d'autres entités, si ce n'est de façon transitoire, le temps d'avancer ses pions. C'était comme cela au temps du prophète, c'est comme cela maintenant. Il n'est pas une seconde question de réciprocité dans la pratique des religions et par exemple les deux cent mille Philippins chrétiens qui ramassent les déchets des émirs en Arabie saoudite ne peuvent pratiquer leur culte, pas même dans des caves et des garages. Par contre Zawahiri s'indigne de la loi sur le voile en France, qui démontre selon lui la malveillance "des croisés" et qui place la France, malgré sa prise de position contre la guerre en Irak, dans le camp des "méchants". Zarqawi, lui, rêve de l'invasion de l'Europe et déclare que sans les chiites ("cette épine dans le pied de l'oumma") et la dynastie séfévide, les musulmans seraient en Europe en train de psalmodier le saint coran, "comme le font les Berbères algériens". L'islam, regrette-t-il, allait se répandre aux quatre coins de l'Europe "à l'ombre des épées de l'honneur". Ces conflits, internes à l'islam, le firent, explique Zarqawi, échouer dans ce qui aurait dû être, sinon une promenade de santé, du moins une victoire acquise, après la chute de Vienne : la conquête totale de l'Europe.

Le paradis est à l'ombre des épées

Certains souriront en lisant les propos de Zarqawi. Ils auront tort. Ce que les épées n'ont pas pu faire, l'immigration invasive, couplée à une natalité forte et à un usage déterminé de la force le moment venu le fera, et il faut comprendre que cette mouvance ne pense qu'à une chose : conquérir l'Europe, et en premier lieu la France, constamment stigmatisée par le GIA par exemple (Hizb Franca : le parti de la France, dont l'influence est toujours dénoncée par les islamistes en Algérie).

Il est donc question dans ce livre avant tout de combat, car le musulman ne gagne son paradis comme le rappelle le célèbre *hadith*, qu'à "l'ombre des épées". Abdallah Azzam, le penseur du jihâd territorial, le dit clairement : lorsque tout semble aller bien, le devoir du musulman est d'attaquer le territoire de l'infidèle jusqu'à ce qu'il se soumette, se convertisse ou paie la capitation (statut de *dhimmi*), c'est le *jihâd* offensif. Lorsque les territoires musulmans sont "occupés" par les "infidèles" (comme l'Espagne !) tous les musulmans se doivent de participer au *jihâd* pour les reconquérir, c'est le *jihâd* défensif. Ainsi, et à ce moment Azzam trouve des accents lyriques et presque poétiques, le *jihâd* est éternel, il ne cesse jamais.

Si l'islamisme représente plus qu'une perversion et une aberration de l'islam "orthodoxe", "religion de paix et d'amour", s'il est, au-delà de formes plus accentuées et de pratiques plus franches, l'expression d'une essence de cet ensemble civilisation-culture-ethnie-religion qu'est l'islam, alors les différentes politiques menées par les pays européens sont profondément inadéquates. L'incompréhension est double : à la fois de la nature d'ensemble "civilisation-culture-religion", et quant aux motivation profondes des acteurs. Le Tiers-monde, sous la bannière de l'islam, veut régler ses comptes ethniques avec l'Europe et les héritiers de la civilisation européenne dans le monde. Que l'on regarde la face lippue de bédouin lubrique de Ben Laden et on comprendra que sous les prétextes religieux se cache une haine ethnique. Et le puits du ressentiment est sans fond.

Quant aux USA, non seulement ils ne mènent pas véritablement leur guerre contre le terrorisme, comme l'intérêt du peuple américain le commanderait, mais ils continuent de jouer avec l'islam, et à

(DR).

l'instrumentaliser en vue d'affaiblir l'Europe, à utiliser comme prétexte le terrorisme pour mener leur guerre en Irak, guerre qui obéit bien entendu à d'autres motivations. Certains aux USA font le froid calcul de la disparition de l'Europe, d'autres semblent s'en inquiéter car il ne s'agirait que d'une politique à courte vue. Un article paru en juillet 2005 dans l'*Air Force magazine*, la revue officieuse de l'US Air Force, s'ouvrait sur ce titre : *"A Crescent over Europe ? Un croissant sur l'Europe ?"* et s'alarmait de l'islamisation de notre continent.

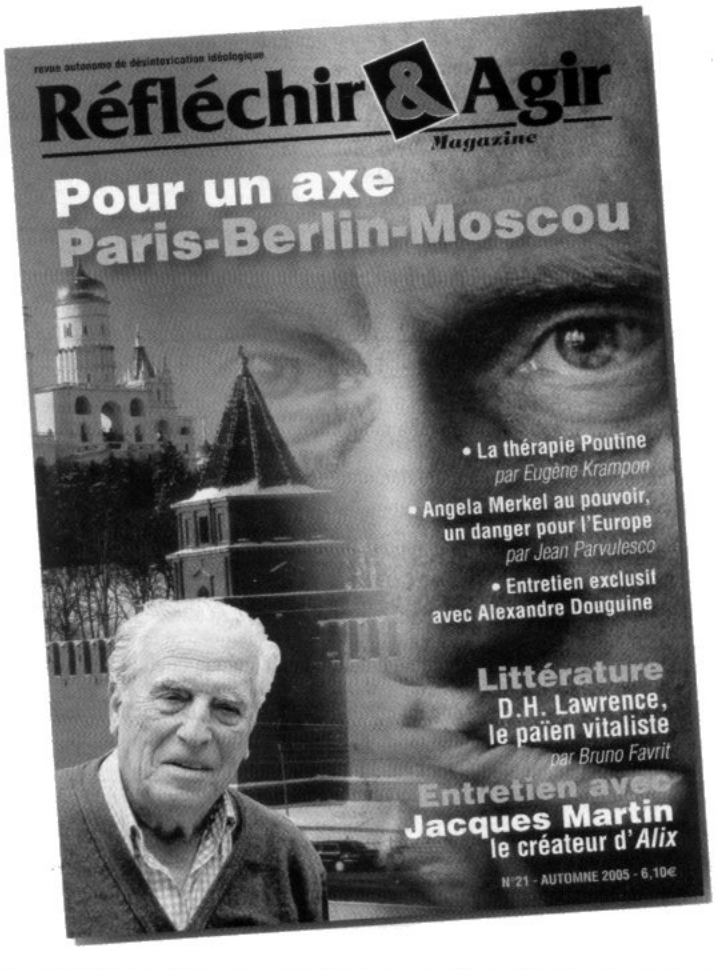
Bernard Lewis, un des meilleurs spécialistes mondiaux de l'islam, a tout bonnement dit, lui, que l'Europe ne serait plus vers le dernier tiers du XXIe siècle qu'un appendice de l'*oumma* musulmane. Dans un entretien au quotidien allemand *Die Welt* il déclarait : *"L'Europe fera partie intégrante de l'Arabie occidentale et du Maghreb, comme le prouvent l'immigration et la démographie. Les Européens se marient tard et ils ont peu, voire pas d'enfants. En revanche, il existe une forte immigration : les Turcs en Allemagne, les Arabes en France et les Pakistanais en Grande-Bretagne. Ceux-ci se marient tôt et ont beaucoup d'enfants. D'après les tendances actuelles, à la fin du XXIe siècle, au plus tard, l'Europe aura dans ses populations une majorité musulmane"*.

Les USA sont menacés par le méga terrorisme, mais leur islamisation n'est pas une menace à moyen terme, même si leur nature de puissance aux racines européennes va être mise en cause de plus en plus sévèrement. L'Europe elle, est menacée tout à la fois par le méga-terrorisme et par l'islamisation. Sur place, nombreux et différents sont ceux qui accompagnent le mouvement, qui au nom du réalisme font de la France une "puissance (!) musulmane" et de l'Europe un continent et une civilisation à composante arabo-musulmane. La plupart ne connaissent rien à l'islam.

Quant à ceux qui se gargarisent de la lutte "contre la réification des rapports sociaux", "la marchandisation du monde" et "l'uniformisation du monde par le turbo-capitalisme et la mondialisation" qu'ils prennent note de ce que l'islam est le plus fantastique uniformisateur de l'Histoire, une véritable *machine à métisser*, un rouleau compresseur qui agglomère et mélange tout ce sur quoi il passe, dans le cadre de la domination arabo-musulmane. Il réalise finalement encore plus efficacement ce que ni le communisme, ni le capitalisme – bien que celui-ci soit bien près d'y parvenir – n'ont mené à bout : l'arasement de ce qui existait avant leur arrivée, le brassage des populations, la destruction des identités. Comment peut on alors le regarder comme un allié dans la lutte et le refus du monde dont semble accoucher la globalisation ? Il n'en est, en vérité, que l'auxiliaire le plus féroce. Mais cette férocité est telle qu'elle pourrait bien finir par réveiller la bête, assoupie en Europe depuis quelques décennies. Si cela arrivait nous ne nous en plaindrions pas.

ERIC LOUVIER

Réfléchir & Agir



Découvrez une revue libre et sans états d'âme !

Réfléchir & Agir *est une revue couleur de 70 pages qui parait trois fois l'an. Retrouvez un dossier copieux, des entretiens avec des invités célèbres (Jacques Martin, Michel Mohrt, Jean Raspail, Vladimir Volkoff, Brigitte Lahaie, Konk, A.D.G.) et de copieuses pages culturelles (cinéma, musique, littérature, voyages...).*

Vous êtes blancs, inquiets de disparaître avec notre civilisation... N'attendez plus pour lire Réfléchir & Agir !

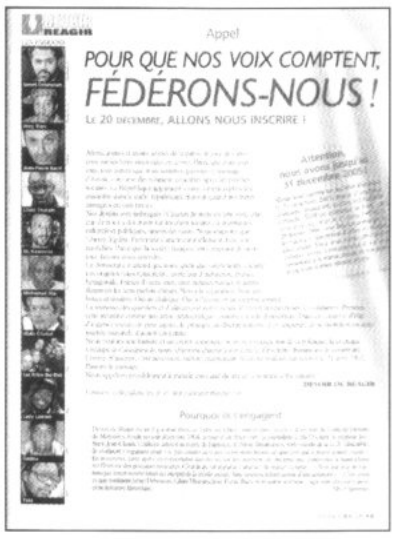
Commandez le dernier n°21 au prix franco de 8 euros (chèque à l'ordre du CREA) au

CREA - BP 80432 - 31004 Toulouse Cedex 6

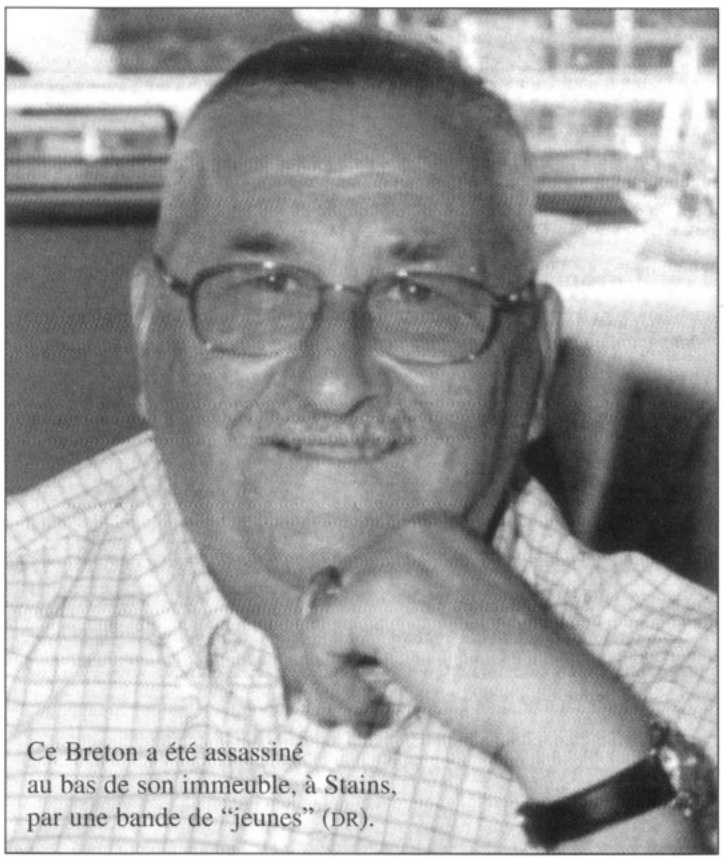
http://www.reflechiretagir.com

DÉMOCRATIE : LE CHEVAL DE TROIE

Sarkozy veut offrir le droit de vote aux "étrangers" (c'est à dire aux Africains, qu'ils soient Maghrébins ou Blacks). Mais, déjà, un très grand nombre d'Africains, "Français" de papiers, ont, de ce fait, le droit de vote.



Ils sont pas beaux, les apôtres de la démocratie ? (DR).



Ce Breton a été assassiné au bas de son immeuble, à Stains, par une bande de "jeunes" (DR).

C'est une arme, pour subvertir la société, insuffisamment utilisée au goût d'agitateurs qui s'appellent Joey Starr (l'humaniste bien connu pour défigurer les femmes à coups de poing), Lilian Thuran (un philosophe spécialiste du ballon de foot), Mathieu Kassovitz (l'homme de *La haine*), Jamel Debbouze (on ne présente plus), qui ont constitué avec quelques complices du même acabit un "Collectif" baptisé Devoirs de mémoires *(sic)* appelant les Africains à s'inscrire sur les listes électorales. Motif ? *"Soyons représentés ensemble dans le cadre républicain. Surtout quand nos frères immigrés en sont privés"*. Traduction décodée : prenons le pouvoir par la voie électorale puisque ces Gaulois que nous voulons soumettre nous apportent sur un plateau l'outil si commode pour les amener à la soumission – au nom de leurs principes ridicules.

Un qui a parfaitement compris comment exploiter la jobardise des Européens, c'est le nabot Jamel Debbouze, devant lequel se pâment les mediats. *"Aîné d'une famille franco-marocaine qui compte six enfants"*, nous rappelle, ravi, *Le Monde* (13 décembre), invité d'honneur sur TF1 le dimanche 11

■ POUR UNE ETHNOGÉOPOLITIQUE

Terroriser la population gauloise pour l'inciter à la soumission, humilier les autorités officielles censées représenter cette population et exercer sur elles un chantage pour démontrer où est la force : tel est le but de la guerre ethnique – Africains contre Européens – déclenchée par les émeutiers. C'est l'illustration du paramètre déterminant que représente désormais, sur le plan géopolitique, le facteur ethnique.

C'est pourquoi je propose d'intégrer sans tarder, comme domaine de réflexion destiné à l'analyse des phénomènes contemporains, une discipline scientifique que j'appellerai l'ethnogéopolitique. Celle-ci a pour but de prendre en compte les données concernant l'origine des populations, et donc leur vision du monde et leurs mentalités qui en découlent, et donc leurs attitudes devant les grands choix culturels et civilisationnels, et donc leur positionnement à l'échelle des grands conflits continentaux et planétaires. Les divers communautarismes illustrent le poids décisif de l'identité ethnique, dans la définition des appartenances et les solidarités qu'elles impliquent.

Refuser d'intégrer le facteur ethnique dans l'évaluation des situations et des options à mettre en œuvre, c'est se condamner à ne rien comprendre aux réalités du XXIe siècle et, du coup, s'exposer aux pires mécomptes en n'ayant pas la grille de lecture indispensable. J'en suis persuadé : aucun responsable politique, culturel, religieux, économique, social, militaire ne peut aujourd'hui faire l'économie de l'ethnogéopolitique. C'est, en tout cas, pour nous, un élément central et incontournable dans la définition de notre corpus doctrinal, de notre projet civilisationnel et de notre programme d'action.

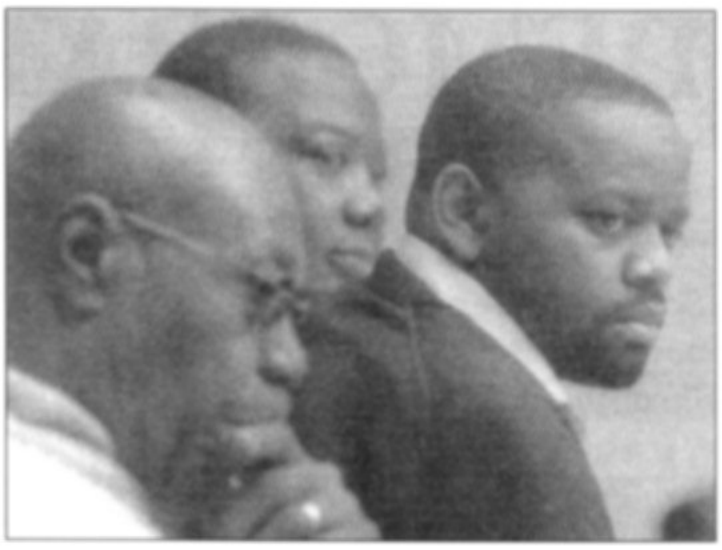
PIERRE VIAL

Ci-contre : Les intellectuels du CRAN (DR).

décembre dans l'émission *Sept à Huit* (heure de pleine écoute) puis au journal de 20h de la bécasse Claire Chazal, le 18 décembre, il a délivré en ces occasions quelques messages philosophiques. Au sujet des émeutes d'octobre-novembre : *"On n'était pas surpris. C'était surprenant de voir qu'il y avait autant de gens qui étaient surpris"*. Et il précise que cela fait vingt ans qu'il s'attend à cela. Pavé dans la mare par rapport à ceux qui nous jurent leurs grands dieux que ces fâcheux événements étaient autant imprévus qu'imprévisibles – et, bien sûr, tout à fait improvisés… Ce bon Jamel ajoute : *"J'étais presque content qu'il se passe quelque chose"*. Le "presque", c'est pour faire modéré.

Mais voici le plus important : *"Si j'ai un message à adresser à ces gamins, c'est d'aller voter, parce que ce sera beaucoup plus puissant que d'aller brûler n'importe quelle Fiat Panda"* (notez bien : la Fiat Panda, c'est la voiture des petits Blancs, Jamel, lui, a autre chose…). Traduction : soyez donc intelligents, mes frères. Soyez comme moi, je nique ces cons de Blancs qui me déroulent le tapis rouge. Vous aussi, mes frères, vous allez les niquer en utilisant contre eux l'arme qu'ils vous tendent avec de grands sourires attendris : le bulletin de vote.

Il a raison, Jamel. C'est arithmétique : compte tenu du nombre d'Africains, "Français" de fraîche date et futurs "Français" (ceux qui arrivent de "là-bas", ceux qui sont ou vont être dans le ventre de mères prolifiques, ceux que la République va légaliser et reconnaître comme siens), qui peuplent tant de quartiers et de villes, nombre de localités seront occupées, dans les prochaines années, par une majorité de populations d'origine africaine. Qui, par



leur vote, en particulier aux élections municipales, vont pouvoir prendre le contrôle de pans entiers du territoire "français". En toute légalité. Au nom de la démocratie. En faisant un grand bras d'honneur.

Les Européens qui ne l'ont pas encore compris comprendront alors vite ce que cela signifie et qu'il leur est impossible de vivre normalement dans de telles conditions. Ils iront s'installer ailleurs (ce mouvement migratoire a d'ailleurs largement commencé… pour le vérifier, il suffit de regarder de près la carte des résultats électoraux dans certaines villes). On va donc vers un territoire "français" devenu un patchwork ethnique, un territoire mité, un territoire "en peau de panthère" pour reprendre l'expression de l'ethnologue René Marchand. Toutes les conditions seront alors réunies pour le grande explosion. Les Européens ont intérêt à s'y préparer.

BERNARD DUCAUSSE

■ LES HISTORIENS MONTENT AU CRÉNEAU

Le "Collectif des Antillais-Guyanais-Réunionnais", entre autres pitreries, dénonce la gloire attachée à Napoléon comme une "falsification de l'histoire".

C'est contre ce genre de simplisme manipulateur que s'insurgent solennellement, dans un texte rendu public le 12 décembre, dix-neuf historiens de grand renom. Demandant l'abrogation de dispositions législatives qu'ils estiment "indignes d'un régime démocratique", ils citent, certes, la loi du 23 février 2005 sur le rôle positif de la colonisation, mais aussi les lois du 13 juillet 1990 (la trop célèbre loi Gayssot) et la loi du 21 mai 2001 (reconnaissance de l'esclavage et de la traite des Noirs comme crimes contre l'humanité). Pourquoi les supprimer ? Parce qu'elles *"ont restreint la liberté de l'historien, lui ont dit, sous peine de sanctions, ce qu'il doit chercher et ce qu'il doit trouver, lui ont prescrit des méthodes et posé des limites"*.

Ont signé ce texte Jean-Pierre Azéma, Elisabeth Badinter, Jean-Jacques Becker, Françoise Chandernagor, Alain Decaux, Marc Ferro, Jacques Julliard, Jean Leclant, Pierre Milza, Pierre Nora, Mona Ozouf, Jean-Claude Perrot, Antoine Prost, René Rémond, Maurice Vaïsse, Jean-Pierre Vernant, Paul Veyne, Pierre Vidal-Naquet et Michel Winock.

Vingt-cinq intellectuels de gauche, dont Edgar Morin, Max Gallo, Paul Thibaud, ont approuvé la démarche des historiens au nom de "la liberté de débattre" et en accusant : *"Le pouvoir ne saurait régler (…) les perpétuels réaménagements de la conscience collective"*. On ne saurait mieux dire.

À PROPOS DU NOUVEL ANTIMAÇONNISME

Entretien avec Jean-Gilles Malliarakis [1]

Terre&Peuple : Vous êtes l'éditeur de* Socialisme maçonnique[2] *livre qui sera suivi du* Mondialisme maçonnique. *N'avez-vous pas le sentiment de resservir une vieillerie catholique ?

Jean-Gilles Malliarakis : Tout d'abord, certes, ce livre est d'origine catholique puisqu'il est issu de la documentation rassemblée, dans l'entre-deux-guerres par la Fédération nationale catholique du général de Castelnau. Mais on peut aussi dire que le véritable auteur, c'est tout simplement le Grand Orient de France puisque les 4/5 des citations proviennent directement des convents de cette obédience, à laquelle on voit que, sur la plupart des thèmes, la Grande Loge, traditionnellement réputée plus "bourgeoise", se rallie sans difficultés. Par ailleurs, tout travail historique est susceptible d'être appelé vieillerie.

T&P : Mais l'antimaçonnique, tout de même, cela nous ramène 100 ans en arrière…

J-G. Malliarakis : 100 ans. Peut-être 200 ans. Peut-être 300 ans, puisque la maçonnerie anglaise a été organisée à Londres au début du XVIIIe siècle, etc. Il y a 100 ans, en effet, en 1905, dans la France du radicalisme triomphant on votait, douloureusement, la loi de séparation de l'Église et de l'État. Confidentiellement, ne le répétez pas : la franc-maçonnerie n'y est pas étrangère. Mais à l'époque la presse de droite ne faisait pas semblant de l'ignorer. Pourquoi faut-il que le caractère très clairement maçonnique d'autres "grandes lois", postérieures, décisives pour notre société, soit passé sous silence alors que sur tous les sites internet et dans toutes ses publications le Grand Orient s'en glorifie lui-même ?

T&P : Vous leur faites quand même la part belle. En fait les francs-maçons cherchent à détruire l'influence politique de l'Église catholique : c'est une querelle d'intégristes.

J-G. Malliarakis : Eh bien justement, voilà une idée qui, elle-même, est périmée depuis plus de 20 ans. Aujourd'hui, ce ne sont plus spécialement les catholiques qui se préoccupent de l'influence des Loges. Vous trouveriez difficilement de la part de l'épiscopat français, par exemple, des déclarations lisibles mettant en garde contre la politique du Grand Orient dont on retrouve aussi bien l'influence déterminante au parti socialiste mais aussi chez les chiraquiens.

À l'étranger, et d'abord en Angleterre, c'est, par ailleurs, plutôt la gauche et ce sont l'ensemble des confessions chrétiennes qui s'en prennent à la maçonnerie britannique, d'ailleurs beaucoup plus à droite que son homologue française avec laquelle elle n'entretient aucune relation. Le nouvel antimaçonnisme britannique a une Histoire très intéressante, mais ce n'est pas notre sujet.

T&P : Oui mais votre livre s'ouvre sur une citation du pape Léon XIII.

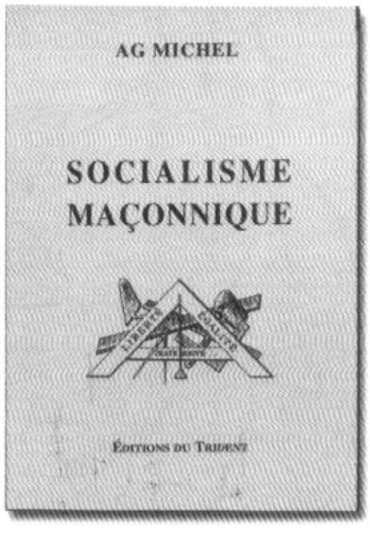
J-G. Malliarakis : Rendons à César, ce qui est à César, voulez-vous. Le documentaliste à l'origine de ce livre est mystérieux, mais comme il a publié à partir des années 1920 jusqu'aux années 1940, je n'y suis pour rien. C'est un ecclésiastique et il signait A.G. Michel. Je n'ai trouvé aucune indication biographique et je suis tenté de penser qu'il s'agit d'un pseudonyme, peut-être d'un jésuite, qui aurait été un collaborateur du P. du Passage, alors directeur des *Études*, la grande revue jésuite, et qui a publié contre les loges maçonniques, dans le même fond éditorial.

En tout cas, jésuite ou pas, il a fait un travail de bénédictin sur la base d'une documentation très précise. Comme il écrit dans un milieu catholique, il fait ce que font tous les auteurs catholiques à l'époque : il se réfère à l'autorité du Pape. Le Vatican, depuis 1738, fulmine contre la franc-maçonnerie et décrète l'excommunication de ses adeptes. L'auteur le rappelle ; il le fait au début du livre, sur deux pages. Il aurait été intellectuellement malhonnête de les censurer. Mais contrairement à ses confrères, il passe très vite à un autre registre. Léon XIII parle d'une "secte ténébreuse". À la lecture du livre on se rend compte, si sectaire soit-il, que le Grand Orient est beaucoup plus qu'une "secte". D'autre part, on sort, dans ce livre du registre du "complot", en tout cas, d'un complot vraiment "ténébreux".

T&P : Vous voulez dire qu'il s'agirait d'un "complot à ciel ouvert" ?

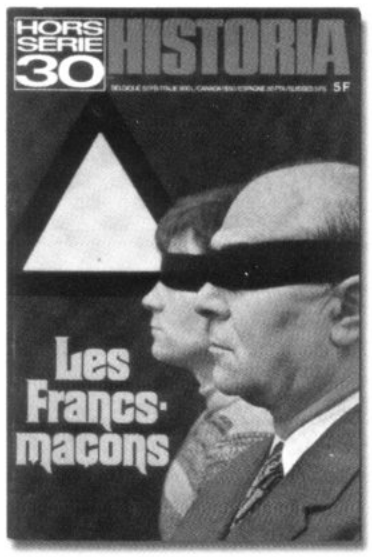
J-G. Malliarakis : L'expression est un peu inappropriée. Aujourd'hui encore les secteurs où la maçonnerie exerce son verrouillage de la manière la plus dure et la plus intransigeante, par exemple les médiats, sont également ceux où les appartenances maçonniques sont les plus opaques. L'un des chapitres essentiels du livre est d'ailleurs consacré à la fonction, essentielle, de ce secret comme moyen d'une dictature.

Mais ce qui n'est pas secret, ou ce qui cesse de l'être quand on a lu *Socialisme maçonnique* et quand on



(1) Jean-Gilles Malliarakis dirige les Éditions du Trident. Correspondance : 39, rue du Cherche-Midi - 75006 Paris. Tel. 06 72 87 31 59

(2) Le livre *Socialisme maçonnique*, 304 pages, 25 euros franco de port.



La Franc-Maçonnerie est un sujet qui fait encore beaucoup fantasmer et, donc, qui fait vendre. Ce qu'ont bien compris certaines revues de vulgarisation historique visant le grand public (DR).

aura entre les mains le *Mondialisme maçonnique* qui lui fait suite ce sont les objectifs politiques du Grand Orient en politique intérieure comme en politique extérieure. Alors oui on peut parler de ciel ouvert. Et, pour l'idée que nous nous faisons de la civilisation européenne, le ciel est à l'orage…

T&P : Vous dites : le Grand Orient, vous ne dites pas "les francs-maçons". Devons-nous avoir nos bons francs-macs ?

JGM - Il faut bien évidemment distinguer entre les adeptes, les affiliés, les "initiés" *(tu parles !)* pris individuellement, qui obéissent à des motivations d'ordres très divers, et la puissance de l'organisation elle-même, en général. On peut même dire que cela n'a rien à voir. En gros, un franc-maçon se veut un homme libre, détaché de tout cléricalisme, de tout préjugé. Mais l'action politique de l'ensemble maçonnique tend exactement au contraire des buts affichés et des aspirations légitimes de ceux qui y sont entrés de manière sincère. Au nom de "l'amitié" ("les copains d'abord") on peut faire avaler bien des couleuvres. L'expérience du mouvement communiste le démontre.

Quant à distinguer entre les obédiences, certes, on peut s'y exercer. Attention toutefois à ne pas surestimer le fossé dès lors que pour de sordides raisons pratiques, "l'aile marchande" du Grand Orient, d'idéologie socialo-trotskiste, impose régulièrement, à la plupart des obédiences françaises, des déclarations communes cousues de fil rouge. On y condamne toujours les méchants fascistes, racistes, réactionnaires d'extrême droite mais silence radio sur les crimes du communisme. Ou quand ceux-ci sont tellement énormes qu'on ne peut plus les ignorer, le mot "communisme" disparaît comme on peut le voir dans le cas des "Khmers rouges", etc. Bref, pour reprendre l'expression de Jacques Perret, "la conscience universelle est toujours hémiplégique".

Bien entendu, une minorité de francs-maçons français a toujours été lucide et réticente vis-à-vis de ce dispositif. Un Jean Baylot écrivit un livre remarquable à ce sujet *La Voie substituée* édité confidentiellement en Belgique en 1968. Mais on ne peut pas dire que le grand public ait été largement alerté, ni qu'une conjuration des maçons de droite ait donné un grand éclat à son analyse historique, laquelle confirme étrangement les intuitions et révélations des auteurs anti-maçonniques d'autrefois. Dès lors que penser de leur assourdissant silence ?

T&P : *Reprenez-vous à votre compte les accusations des pourfendeurs du complot maçonnique ?*

J-G. Malliarakis : Franchement la question ne me semble pas se poser de la sorte. Depuis la révolution française les adversaires de la maçonnerie l'ont certes accusée d'être, en grande partie, à l'origine de ce terrible bouleversement de notre société, et de nos identités. Mais le Grand Orient reprend cette affirmation à son compte, en exagérant même son rôle. Pour ne donner qu'un exemple, il prétend que liberté, égalité, fraternité serait "la" devise maçonnique avant d'être celle des révolutionnaires français. En fait, au XVIIIe siècle, la devise des francs-maçons est celle qu'Alexandre Dumas attribuera aux Trois Mousquetaires : "Un pour tous, tous pour un". Ce n'est donc pas calomnier la franc-maçonnerie que de voir sa patte omniprésente dans ce que Taine appelle "la conquête jacobine".

Le second objet de conflit, avec le Vatican, on l'a un peu oublié, c'est l'unité italienne impliquant la liquidation de l'État pontifical et de la monarchie bourbonienne à Naples et en Sicile, pour le plus grand profit, d'ailleurs, des gens de la Camorra et de la Mafia. Tout cela est merveilleusement dit dans le *Guépard*, admirablement mis à l'écran par Visconti. Aujourd'hui M. Bossi le clame sur un ton un peu moins élégant.

T&P : Mais alors en quoi les idées maçonniques des années 1930 sont-elles menaçantes, pour notre pays, à notre époque.

J-G. Malliarakis : Écoutez, ce n'est pas l'anti-maçonnisme qui est vétuste : la vieillerie, c'est le programme socialo-maçonnique. Il nous paraît, sortant de l'œuf, pondu, mais déjà pourri par 70 ans de couveuse, par les convents qui, par exemple, s'acharnent sur le dogme de l'étatisation de l'école, entré dans les esprits par matraquage de l'idée, et par la tétanisation et la diabolisation de ses adversaires et, depuis 1959, – date du décret Boulloche et de la loi Debré, – par la satellisation de sa périphérie, l'école privée catholique étant devenue un relais du système monopoliste étatique. De même le fameux plan Langevin-Wallon daté faussement de la "résistance" et de 1944 apparaît pour ce qu'il est : c'est même la conclusion du livre *Socialisme maçonnique*. L'école n'est pas conçue pour les besoins des élèves, des enfants et des familles mais en vue seulement de leur encadrement afin de perpétuer le régime. N'est-ce pas affreusement actuel ?

T&P : Dernière question : vous sentez-vous visé par l'accusation de conspirationnisme ?

J-G. Malliarakis : Honnêtement, quant à moi, je ne me sens pas du tout "complotiste". Mais, au fond… est-ce grave Docteur ? Kissinger aimait à dire que "même les paranoïaques ont des ennemis".

LES MILLE ET UNE NUITS DE JOSEPH MANKIEWICZ

Que manque-t-il aujourd'hui si cruellement au paysage cinématographique ? Des conteurs et des stylistes ! Mankiewicz était l'un et l'autre. Moteur !

Flashback

Faisons un instant machine arrière, par l'un des procédés préférés de notre auteur. Joseph Mankiewicz est né en Pennsylvanie en 1909, cadet d'une famille juive de trois enfants. Il entre justement à Hollywood grâce à son frère aîné, Herman, scénariste à La Mecque du cinéma. Triste destin que celui d'Herman qui finira dans l'oubli et l'alcool alors qu'il signa l'un des meilleurs scénarios de l'histoire du cinéma avec *Citizen Kane*. En 1929, Joseph Mankiewicz débute tout d'abord en rédigeant des intertitres puis devient scénariste à la MGM où il travaille avec Van Dyke ou King Vidor. Il songe alors à réaliser ses propres films mais le célèbre Louis B. Mayer lui conseille plutôt de suivre son exemple en devenant producteur. De 1935 à 1942, Mankiewicz va ainsi produire dix-neuf films à la MGM (dont l'excellent *Furie* de Fritz Lang et plusieurs films du talentueux Frank Borzage). Passé à la 20th Century Fox, il signe enfin son premier film grâce à Lubitsch. Ce dernier, malade, lui confie en effet la réalisation du *Château du dragon* en 1946.

Futile ambition

Mankiewicz obtiendra deux années de suite (en 1950 et en 1951) le double oscar du scénario et de la mise en scène. Tout d'abord avec *Chaînes conjugales*. Puis avec *Eve*. Pourtant, Mankiewicz ne prisera guère la compagnie de ses pairs. Et son féroce regard dans *Eve* montre toutes *"les futilités"* du *"désert culturel"* hollywoodien (je cite ici les propres termes de Mankiewicz). *Eve* est justement un chef d'œuvre de narration, avec un final épatant. Cette histoire de Rastignac en jupons est aussi un duel (une figure que l'on retrouve très souvent dans l'œuvre de Mankiewicz), opposant une *"étonnante Bette Davis, vieillie, hargneuse, fardée comme Jézabel, virile et désenchantée avec cette Anne Baxter, candide et faussement éblouie, faussement émerveillée et tremblante jusqu'à la limite de l'innocence, faussement douce, faussement virginale et désarmée."* (Maurice Bardèche dans la suite de son *Histoire du Cinéma*, écrite avec son talentueux beau-frère assassiné, Robert Brasillach).

Moins réussie était l'histoire de *La Comtesse aux pieds nus*. Ce sous-*Citizen Kane* sentimental est une déception aux couleurs guimauves. Décidément, Mankiewicz aurait dû mieux écouter son narrateur (Humphrey Bogart) qui dit dés l'amorce du film : *"La vie se comporte trop souvent comme si elle avait vu trop de mauvais films et qu'elle voulût les imiter."* Et réciproquement !

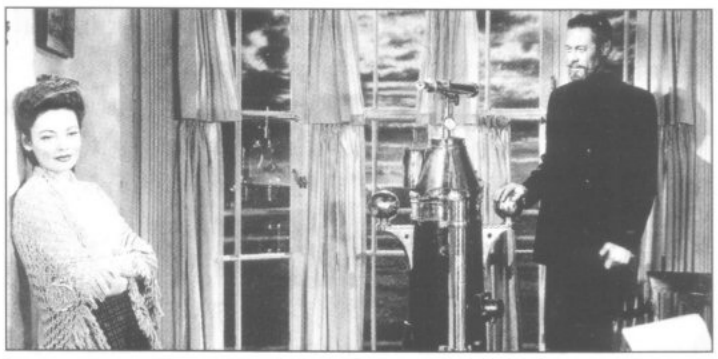
Eve (DR).

Destins en toge

Mankiewicz aura aussi laissé son nom dans l'histoire du peplum. Tout d'abord avec l'épique, à tous égards, *Cléopâtre*. Ce film est un des plus chers de l'histoire du cinéma. Débuté par Rouben Mamoulian, la Fox appelle Mankiewicz à la rescousse. Il faut dire que tout avait mal commencé : on avait, entre autres bonnes idées, voulu reconstituer Alexandrie à Londres, au milieu de son légendaire… brouillard ! Pour ce faire, Mankiewicz renonça à un autre alléchant projet alexandrien, celui de l'adaptation du chef d'œuvre de Lawrence Durrell, *Le Quatuor d'Alexandrie*. Il se jette ainsi dans un maelström d'emmerdements (ce film faillit le dissuader de continuer son œuvre), dont le plus célèbre restera la fragilité d'Elizabeth Taylor, alors en pleine idylle amoureuse et orageuse avec Richard Burton (le Marc-Antoine du film). Assailli par les paparazzi (déjà friands de pipoleries !), Mankiewicz ne manqua pas d'humour en répliquant : *"En réalité, c'est Richard Burton et moi qui sommes amants. Elizabeth Taylor n'est là que pour donner le change !"*

Malgré quelques accents shakespeariens et de superbes images (l'arrivée de Cléopâtre à Rome, la bataille d'Actium, pourtant reconstituée avec seulement trois navires !), le film est trop long et parfois plat, un livre d'images un peu creux. Mais

L'Affaire Cicéron (DR).



De gauche à droite : *Cléopâtre*, *Le Limier* et *L'Aventure de Madame Muir* (DR).

reste ce fantastique personnage qui ne pouvait qu'émouvoir un Benoist-Méchin, prince des biographes. Après ce flamboyant *Cléopâtre*, Mankiewicz change totalement de ton, avec *Jules César*, peplum théâtral et quasi-dreyerien (par sa sobriété), fidèle au texte de Shakespeare. C'est un bon film où le discours de Marc-Antoine (ici joué par Marlon Brando) illustre merveilleusement l'éloquence chère à Cicéron (une vertu que l'on chercherait vainement chez nos politiciens actuels…) et l'éternelle versatilité des foules.

Lutte des classes

Dès son gothique premier opus, *Le Château du dragon*, Mankiewicz marquait sa dilection et son intérêt pour un thème que l'on retrouvera tout au long de sa carrière : la lutte des classes ou plutôt l'existence et les rapports de deux mondes si étrangers l'un à l'autre. Mankiewicz n'est pas un militant et encore moins un marxiste. Mais il aime se plonger dans ces deux univers et illustrer leurs duels.

Dans *Le Château du dragon*, l'élégant et inquiétant Vincent Price fait une belle composition jeckyllienne et forme un couple étonnant avec la belle et poppy Giene Tierney (copyright Etienne Daho !). Autre rapport de lutte des classes : *L'Affaire Cicéron*. Au-delà de cette savoureuse et passionnante histoire vraie (la trahison d'un valet de l'ambassadeur britannique à Ankara au profit des gentils nazis), ce diamant noir, caustique, cynique et plein de rebondissements est à la fois l'un des meilleurs films d'espionnage mais aussi un duel madré entre l'ancien valet (James Mason, plus que parfait dans son rôle de *butler* plus perfide qu'Albion elle-même !) et la comtesse aux pieds nus (puisque désargentée !) jouée par Danielle Darrieux. Le duel et la satire sociale culmineront dans le chef d'œuvre de l'auteur, *Le Limier*. Ce fantastique jeu de dupes oppose un aristocratique auteur de policiers (Lawrence Olivier) et un coiffeur rital parvenu (Michael Caine). Une interprétation remarquable, des rebondissements incessants qui donneraient le tournis à Alexandre Dumas lui-même, font de ce cynique divertissement un jeu de miroir et un duel diabolique qui sont une métaphore de l'âme humaine : un puits sans fond.

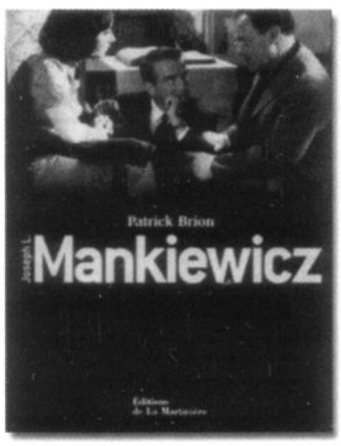
Ce goût des rapports sociaux et de la satire sociale apparaissait déjà dans *Un mariage à Boston*, l'un des premiers films de l'auteur où il n'atteignait pas, hélas, la drôlerie d'un Capra ou l'humour plus grinçant d'un Wilder. Mais également dans *Chaînes conjugales*, l'un de ses meilleurs films. C'est l'histoire de trois amies qui sont averties par une lettre de la narratrice (habile trouvaille) que celle-ci est partie avec le mari de l'une d'elles. Commence alors une enquête pleine de suspense pour savoir laquelle des trois a été flouée. L'occasion de nous livrer, dans ce film très habilement découpé, une fine peinture psychologique, non dénuée d'humour (comme toujours chez l'auteur), de trois couples mariés différents mais aussi de l'Amérique d'alors, de la bourgeoisie et d'une petite ville que nous qualifierions chez nous de provinciale.

Dernière rêverie avant de se quitter

Oui, finissons par la délicieuse promenade poétique et romantique de *L'Aventure de Madame Muir*. Une belle histoire de fantôme, où la décidément toujours ravissante Gene Tierney tombe amoureuse d'un fantôme de marin pittoresque et bourru (joué à la perfection par Rex Harrison). Un film d'une grande poésie, digne du coupe Prévert-Carné.

Mankiewicz s'interrogeait souvent : *"Parfois, je me demande si je suis un honorable vétéran du cinéma, ou simplement la plus vieille pute sur le terrain."* Nous avons, je l'espère, répondu à sa question !

PIERRE GILLIETH



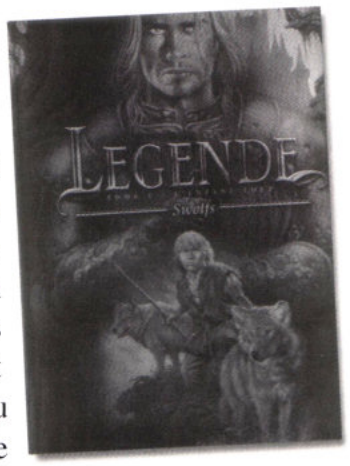
Patrick Brion, *Joseph Leo Mankiewicz*, Editions de la Martinière.

LE CASQUE D'AGRIS

Une nouvelle vision des Gaulois est aujourd'hui rendue possible grâce à l'archéologie. C'est en s'appuyant sur les dernières découvertes et en consultant les meilleurs spécialistes français de l'âge du Fer, que Laurent Libessart, dessinateur, Christophe Robakowski, coloriste et Silvio Luccisano, archéologue et scénariste, ont conçu cette BD.
C'est l'histoire d'Agris, jeune prince Picton qui est contraint de fuir après l'assassinat de son père. Nous sommes au milieu du troisième siècle avant notre ère. Il emporte avec lui un casque sacré, légitimant le pouvoir royal pour son peuple. Abordant le territoire des Senons, en guerre contre les Bellovaques, il va bientôt sauver la fille du roi des Senons et il se trouver aspiré dans un cycle infernal d'évènements. Préfacée par Christian Goudineau, professeur au Collège de France, cette BD nous offre une réelle qualité d'image avec un souci du détail, bien agréable par les temps qui courent… Cet album, agrémenté d'une bibliographie, d'une carte et d'un superbe cahier pédagogique, comblera les jeunes et les moins jeunes amateurs de "notre plus longue mémoire".

L. Libessart, C. Robakowski et S. Luccisano, *Le casque d'Agris*, Edition ASSOR BD (13€)

LÉGENDE

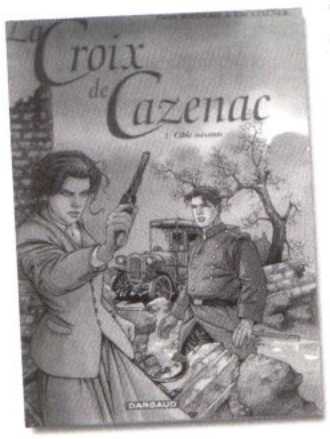


Les premières images du tome 1 (*L'enfant loup*) évoquent furieusement les premières scènes du film de John Boorman *Excalibur*. C'est évidemment, de notre part, un grand compliment… Depuis quelques années se multiplient les BD mettant en scène personnages et décors du Moyen Age. Peut-être beaucoup de nos contemporains sentent-ils plus ou moins confusément que nous allons vers un nouveau Moyen Age ? En tout cas, le succès est assuré pour la série *Légende* dont Yves Swolfs (scénario et dessin) et Sophie Swolfs (couleurs) sont les auteurs talentueux. Une histoire pleine de bruit et de fureur nous entraîne à suivre le destin du "chevalier errant" (une figure qui, comme le savent ceux qui sont familiers de l'héritage littéraire de cette époque, est au cœur de l'imaginaire médiéval). "Rien n'advient par hasard" dit une belle sorcière, au début du récit. En effet. Avoir trouvé sur notre route cette chatoyante BD est bien un don des esprits de la forêt. Qu'ils en soient grandement remerciés.

Swolfs, *Légende*, Soleil.

LA CROIX DE CAZENAC

Pierre Boisserie et Eric Stalner (à qui on doit, en association avec J.M. Stalner, le mémorable *Malheig*, 3 vol., Dargaud) ont choisi de nous emmener sur les fronts de 1914-1918, qui servent de décor à une histoire d'espionnage d'un romantisme tragique, avec bien sûr moult rebondissements et coups de théâtre. Une belle histoire, qui restitue avec force les dessous secrets, à base d'espionnage et de trahison, des grands conflits. Le tome 2 de *La croix de Cazenac* est d'ailleurs placé, en 4e de couverture, sous une référence qui nous plaît bien : *"Tout ce qui est intéressant se passe dans l'ombre, décidément. On ne sait jamais rien de la véritable histoire des hommes"* (Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*).



Pierre Boisserie et Eric Stalner, *La croix de Cazenac*, Dargaud

"LE CIEL LUI TOMBE SUR LA TÊTE"

Avec cette trente-troisième histoire d'une série débutée en 1959, *Astérix* aura marqué son époque comme *Tintin*, *Lucky Luke* ou *Spirou*. Ce dernier épisode boucle un cycle qui s'achève. Pour preuve, la couverture, qui ressemble à s'y méprendre à celle d'*Astérix le Gaulois*, le premier album de la série. Astérix y boxait deux Romains, et l'on voyait Obélix arriver du fond à gauche. Le cercle se referme donc sur cette nouvelle couverture où Astérix frappe une boule de feu, tandis qu'Obélix arrive du fond droit de l'image, portant son éternel menhir. Contrairement à une longue tradition astérixienne de voyages qui nous a fait découvrir Lutèce, la Gaule, l'Egypte, Rome, Athènes, la Suisse, la Corse et tant d'autres contrées, dont le Nouveau Monde, l'histoire ici reste tristement figée au sein du village traditionnel pour nous y faire rencontrer un gentil extra-terrestre, caricature d'un Mickey (en hommage à Disney ?) amputé de son nez noir et de ses grandes oreilles. Il ressemble ainsi au défunt Goscinny, (scénariste, co-auteur d'Astérix, décédé après le vingt-quatrième album), et à un méchant directement emprunté à Goldorak. Un peu de potion magique pour relier nos héros habituels à ces extra-terrestres ringards, quelques réactions anti-potion, un coup d'efface-mémoire, et l'on se retrouve au grand banquet final traditionnel. Un album bien décevant pour les passionnés des personnages cultes de cette série. Décevant, mais tellement attendu ; pour preuve la mise en vente d'un premier tirage exceptionnel de trois millions cent-soixante-dix-huit mille albums de la version française numérotés et d'une version reprenant le crayonné d'Uderzo. Tout cela pour nous permettre de retrouver les personnages qui symbolisent la France depuis plus de quarante-cinq ans, un record de longévité. Cet album, en fait, nous ramène sur des chemins d'aventures déjà parcourus, à découvrir ou à redécouvrir dans les trente-deux albums précédents. Le tour de Gaule, avec les spécialités locales, dont le fameux saucisson de Lugdunum, l'Egypte, ses pyramides et le nez de Cléopâtre, les Bretons, leur accent et leur cervoise tiède, les Normands et leur soif de connaissance, la Ière Légion, IIIe cohorte, IIe manipule, Ière centurie, l'Auvergne et ses cures thermales, Astérix et Obélix, bien sûr. Mais aussi le chef Abraracourcix, le forgeron Cétautomatix, le poissonnier Ordralfabétix, le barde Assurancetourix, le druide Panoramix, Falballa, Bonemine, et puis César (Jules), le très chiraquien Caïus Saugrenus (grand pompeur des caisses de César), Moralélastix (chef gaulois au nez crochu) et tous les autres… En fait, on peut acheter *Le ciel lui tombe sur la tête* si on a déjà les albums précédents.

GILLES DE FLEURY

Astérix, *Le ciel lui tombe sur la tête*, Editions Albert René, 8,90€

MAGAZINES EN KIOSQUE

En kiosque : *En Alsace* n° 39, Trimestriel, 6,50 €, *Les Clés de l'Actualité Junior* (Clés Junior thématique) n° 15 Groupe Milan Jeunesse, 5,40 €

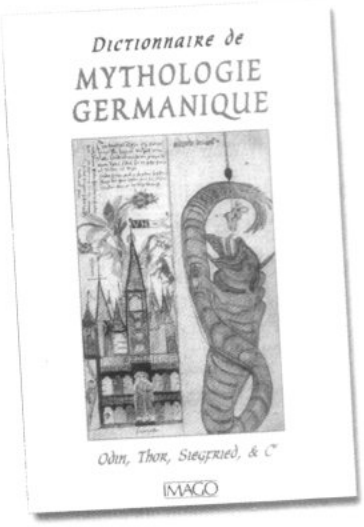
Qui n'a pas été désappointé devant la profusion de revues qui sont proposées à la vente sur les présentoirs de son buraliste préféré. Souvent, ces revues ne valent pas le papier qui leur sert de support, mais parfois, c'est la surprise. Pour cette fin d'année et de façon non exhaustive, deux revues "grand public" ont attiré notre attention. La première a pour titre *En Alsace*, le magazine du patrimoine, de l'histoire et de l'art de vivre. Outre une invitation à la découverte de la ville de Barr, reconnue comme la capitale des vins du Bas-Rhin et de la vallée de Munster, beaucoup d'autres rubriques nous ferons aimer cette merveilleuse région qu'est l'Alsace. Mais l'intérêt particulier de ce numéro, c'est son dossier central sur *"Quand Noël n'existait pas"* ou un voyage alsacien entre les menhirs, les grottes des nains, les rochers des géants, les pierres sacrées, les temples celtes et romains et bien d'autres merveilles encore. Ce dossier est servi par un texte compréhensible par tout un chacun et surtout illustré par de superbes photographies. La seconde partie de cette étude sera développée dans le numéro à paraître en kiosque le 1er mars 2006 et traitera de l'évolution du phénomène religieux en Alsace jusqu'à aujourd'hui.

La seconde bonne surprise s'adresse à nos enfants. Il s'agit de la revue *Les Clés de l'Actualité Junior* n°15 qui est entièrement consacré aux Romains. En sous-titre, on peut lire : *"Je m'appelle Marcus, j'ai 10 ans, je t'invite à découvrir mon époque."* Un descriptif clair, bien qu'empreint du conformisme ambiant, guide le lecteur au sein de la société romaine. Les illustrations sont agréables et un jeu, de type "Jeu de l'Oie", permettra à la famille de se mettre quelques instants dans la peau d'un gladiateur ou d'un légionnaire.

DICTIONNAIRE DE MYTHOLOGIE GERMANIQUE

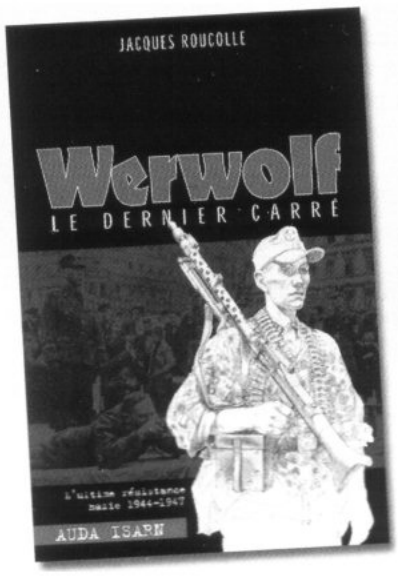
Siegfried, Odin, la Lorelei, le Roi des Aulnes, voilà des personnages mythiques bien connus. Pourtant, s'étendant de l'Allemagne à l'Islande, la mythologie germanique, et plus précisément germano-scandinave, souvent victime de préjugés, reste dans l'ensemble trop ignorée. Du Moyen Âge à nos jours, s'appuyant notamment sur les *Eddas*, les Sagas, les légendes et les traditions populaires, ce dictionnaire, agrémenté de nombreuses reproductions d'illustrations, nous invite à arpenter des espaces enchantés où foisonnent dieux, fées, elfes, lutins, revenants, nains et géants... Il nous décrit, par exemple, les cultes rendus aux sources et aux arbres, maints rituels magiques, nous conte l'éternelle errance du Chasseur maudit, l'étrange aventure de Peter Schlemihl et de nombreuses autres histoires fabuleuses... Il s'agit de l'œuvre d'un éminent spécialiste. Cet ouvrage nous fait découvrir ainsi toute la richesse et la poésie d'un pan de notre grande culture européenne. Il est à noter la présence d'un utile index et d'une précieuse bibliographie. Claude Lecouteux est professeur de littérature et civilisation du Moyen Âge à l'Université de Paris IV-Sorbonne.

Il a déjà publié aux Editions Imago : *Fantômes et Revenants au Moyen Âge* (1986), *Les Nains et les Elfes au Moyen Âge* (1988), *Démons et Génies du terroir au Moyen Âge* (1995), *Mélusine et le Chevalier au cygne* (1997), *Chasses fantastiques et Cohortes de la nuit au Moyen Âge* (1999), *Histoire des vampires* (1999), *La Maison et ses Génies* (2000), *Le Mort aventureux* (roman, 2003), *Le Livre des grimoires* (2002) et *Le Livre des talismans et des amulettes* (2005).



Claude Lecouteux, *Dictionnaire de mythologie germanique, Odin, Thor, Siegfried, & Cie*, Edition Imago, 22 €

WERWOLF



28€ franco de port à *Auda Isarn*, BP 90825, 31008 Toulouse Cedex 6 ou sur www.reflechiretagir.com/auda.html

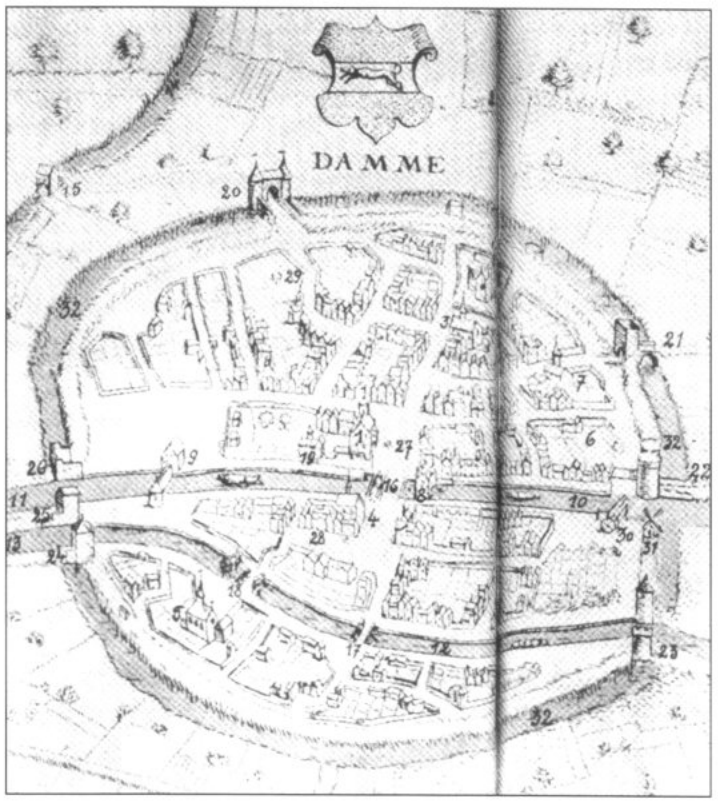
Un mot qui fut et reste un rêve pour certains, un cauchemar pour d'autres. Sous le signe du loup – ce frère, depuis des millénaires, des guerriers européens – des Allemands ont voulu, en 1945, refuser la défaite et l'occupation de leur pays. L'imbécile acharnement des Alliés contre un peuple allemand qui les avait tellement fait trembler explique en partie la farouche résolution de ceux qui, formant "le dernier carré", ont refusé l'humiliante soumission. Ils s'inspirèrent de modèles ancestraux car la tradition d'une résistance populaire remonte loin, en Allemagne. Ainsi est resté vivant le souvenir de la Sainte Vehme, organisation secrète médiévale vouée à rendre et exécuter la justice au service des humbles face aux défaillances officielles. Le Werwolf des années 1945-1948 s'inscrit donc dans la longue mémoire allemande. Jacques Roucolle décrit, avec la rigueur de l'historien, ce que fut ce mouvement condamné à un destin tragique. Car nombre d'Allemands, jeunes et moins jeunes, ont choisi de donner leur vie pour laver l'affront de la défaite. Leurs réseaux de résistance armée ont donné de rudes coups à l'occupant. Mal connu ou – ce qui est pire – caricaturé, le Werwolf a écrit une page sanglante qui mérite d'être inscrite dans le grand livre du devenir européen.

Jacques Roucolle, *Werwolf. Le dernier carré*, Auda Isarn, 156 pages, 25 euros

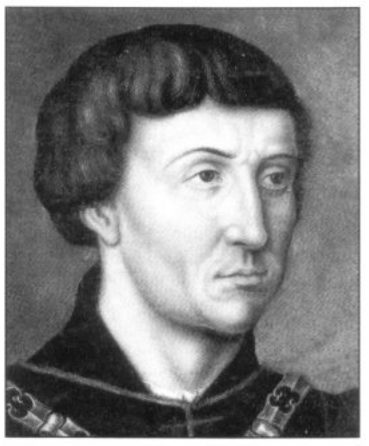
DAMME

Damme est mentionnée pour la première fois dans une charte de 1180, par laquelle Philippe d'Alsace octroie aux habitants le droit d'autorité municipale et le droit de justice.

C'est dans cette période que l'on situe une légende : des ouvriers chargés de construire une digue entre Bruges et Cadzand (en Flandre Zeelandaise) ne parvenaient pas à colmater une dernière brèche. Ils s'aperçurent qu'un chien noir rôdait jour et nuit dans les parages, en hurlant. Ce n'est qu'après que les ouvriers aient capturé et tué le chien en le jetant dans la brèche qu'ils réussirent à la fermer. Ce chien n'était autre que le diable : il donna son nom à la première mention de la localité : *Hondsdamme* (digue du chien). Jusqu'à présent, il figure dans les armoiries de la ville. En tant que "petite ville", Damme a obtenu des privilèges reconnus entre autres par Jeanne de Constantinople en 1241, par le gouverneur français Jacques de Chatillon en 1300, par Louis de Nevers en 1380 et par Philippe le Bon en 1421.



Plan de la ville de Damme en 1562 (DR).

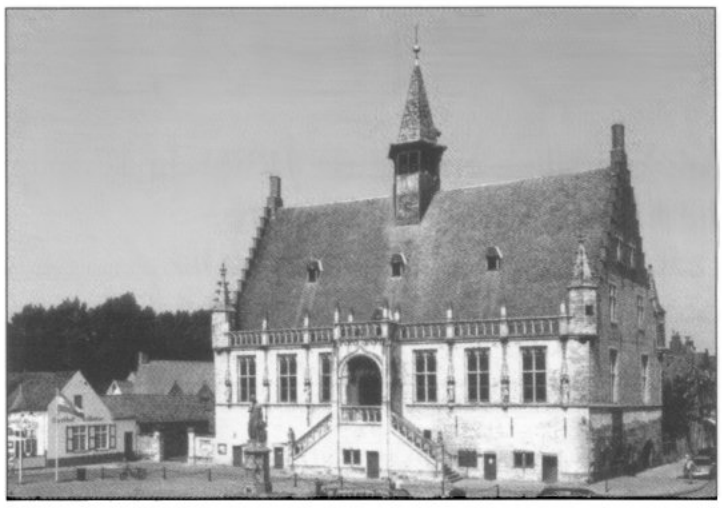


Charles le Téméraire (DR).

Pendant le XIIe siècle, des monuments, existant toujours, ont été bâtis : l'église Notre-Dame, l'Hôpital Saint Jean, l'Hôtel de Ville et l'Hospice Sainte Madeleine. Certains autres édifices ont disparu (*e.a.* trois chapelles), pillés par les Gueux, démolis durant la Révolution française ; avec les bâtiments, les archives ont été également pillées, des tapisseries, sculptures, des objets en matériaux précieux ont "disparu"... En 1251, les Gantois obtiennent de la comtesse Marguerite de Constantinople l'autorisation de creuser un canal de Gand à Damme ; ce canal, la Lieve, aboutit à la "*Gentsche speye*" (l'écluse gantoise). Une première enceinte est construite dans cette période et, en 1269, Damme peut construire un aqueduc à partir des étangs de Male (Bruges). En 1278, c'est à Damme que Marguerite de Flandre convoque les Etats afin de renoncer à son trône au profit de son fils Gwijde. Damme est alors un important comptoir pour le commerce aussi bien de vins (provenant de La Rochelle) que de harengs (venant de Zélande)... En 1468, Charles le Téméraire choisit Damme pour y célébrer son mariage avec Marguerite de York (remarquez leurs statues sur la façade de la mairie !). Vers 1300, Damme décline : la mer se retire, bientôt la ville n'est plus accessible aux grands navires et, en fin de compte, Damme suit Bruges dans son déclin. En 1460, la ville n'est plus qu'à moitié habitée. Et aux environs de 1560 il ne restait dans Damme que 80 foyers !

L'entrepôt de vins avait été transféré à Gand, l'entreposage de harengs à Sluis. En 1616, Damme perd complètement sa fonction portuaire par la construction de fortifications en forme d'étoile à six branches. Une partie est bien visible autour de la ville, mais très partiellement visitable. Durant le règne de Louis XIV, Damme change régulièrement d'habitants : Ecossais, Irlandais, Anglais, Espagnols, Wallons et Français causent tour à tour de tels troubles que les rares habitants se réfugient à la campagne, et que beaucoup de maisons restent inoccupées. Dès 1782, les terrains sur lesquels se dressaient les fortifications sont transformés en champs et pâtures. Napoléon rêve de relier Bruges à l'estuaire de l'Escaut ; mais seul le canal Bruges-Damme est réalisé (et tout un quartier historique démoli...) Après lui, le tronçon Damme-Sluis sera encore creusé, mais là s'arrête le plan ambitieux. Ce canal ne sert actuellement que pour des bateaux de plaisance, et pour le "*Lamme Goedzak*" qui fait, en belle saison, la navette entre Bruges et Damme.

Lorsqu'au début du XXe siècle un canal Bruges-Zeebrugge fut creusé, toutes les illusions de donner à Damme un accès à la mer étaient définitivement réduites à néant. Dès lors, la ville – en fait un village – dormit de son sommeil paisible jusque dans les années 1960-70, quand, l'un après l'autre, des restaurants ouvrent leurs portes : ils donneront à Damme la réputation de "relais gastronomique".Il y a maintenant bon nombre (trop ?) de restaurants, de *tea-rooms*, mais... plus aucun bistrot de village La toute dernière évolution, depuis 1977, comprend quelques bouquineries qui se sont implantées, mais il reste à attendre si elles pourront survivre...



Hôtel de ville de Damme et canal de Bruges à Damme (DR).

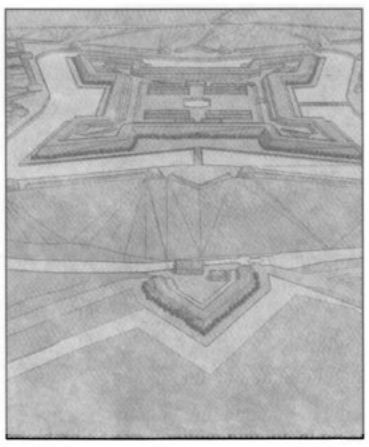
Visite de Damme

Un conseil : évitez les périodes de vacances, et les dimanches. La ville est comblée de touristes recherchant le restaurant de leur choix et, s'ils trouvent le temps, une bouquinerie ouverte. Une infime minorité s'aventure dans ou autour d'un monument. Ne vous contentez pas de jeter un regard distrait sur le marché ; parcourez la ville à pied, et aventurez-vous dans ses alentours. Visitez la partie accessible des remparts et longez le canal, soit en direction de Bruges, soit en sens inverse, vers Sluis. Dans ce sens, le petit village d'Oostkerke, avec sa grosse tour d'église, mérite également votre attention. Mais fixons d'abord notre attention sur la petite ville.

L'Hôtel de ville

Le bâtiment que nous voyons date de 1468 et a été bâti en style "Gothique Brabançon". Il avait une double fonction : dans les sous-sols se trouvait la halle communale ; l'étage servait à l'administration, aux délibérations du conseil communal, ainsi que de cour de justice. Quand on entre dans le bâtiment, on visite successivement la "Vierscaere" (ancienne salle de justice), contenant quelques objets d'art remarquables, la "Scepencaemere" ou chambre des Echevins, la "Vertrecaemere" occupée par l'administration, le "Conthier van den clercken", actuellement conciergerie. La façade est un pur joyau du style gothique ; elle est ornée de six splendides statues de personnages ayant un rôle dans l'histoire de la ville : le comte Philippe d'Alsace (fonda Damme en 1180) ; Jeanne de Constantinople qui donna à la ville ses privilèges ; Marguerite de Constantinople, qui aurait fondé l'hôpital Saint Jean ; Philippe de Thierte qui gouverne la Flandre de 1303 à 1305, pendant la captivité du comte Gwijde de Dampierre ; Charles le Téméraire, duc de Bourgogne et comte de Flandre (1433-1477) qui épousa en troisièmes noces en 1468 Marguerite de York (remarquez la grâce de cette admirable statue de jeune femme…). Devant l'hôtel de ville se dresse la statue de Jacob van Maerlant, dont nous reparlerons. Elle est l'œuvre du sculpteur brugeois Hendrik Pickery, et fut inaugurée en 1860.

Les fortifications en 1702 (DR).



L'église Notre-Dame

Ce monument illustre de manière frappante l'ascension et le déclin d'une ville. La construction reste imposante, mais le déclin est bien visible, parce que l'église actuelle occupe à peine un peu plus de la surface bâtie d'autrefois. L'église actuelle date de 1225, et sera reconstruite, au début du XIVe siècle, avec ses trois nefs et une abside. Après le démantèlement de la ville en 1725, on démolit la partie entre la tour et le mur Est. Mais on conserve l'aspect traditionnel de l'église : une tour imposante (ne manquez pas de l'escalader, si vous êtes en bonne forme !), d'où l'on peut contempler toute la région d'Uilenspfegel, les fortifications, les prairies autour ; par beau temps vous aurez une vue de Bruges, Knokke-heist et la côte westflamande-zeelandaise.

N'oubliez pas de saluer : le petit monument érigé à la gloire de Tyl Uilenspiegel, par Koos van der Kaai, dans le mur d'enceinte de l'église ; la (nouvelle) plaque tombale de Jacob van der Maerlant, l'ancienne ayant été détruite par des catholiques fanatiques, qui pensaient y rencontrer un monument à la gloire d'Uilenspiegel ! Ce qui reste de l'église est un bel exemple d'une église à halles. A l'intérieur nous sommes frappés par la monumentalité de la construction. En visitant l'église, on remarque quantité de peintures allégoriques, de remarquables plaques tombales, huit statues d'apôtres datant du XIIIe siècle, etc.

L'ancien Hôpital Saint Jean

Ce bâtiment est mentionné pour la première fois en 1249. Il reçoit des malades masculins et, plus tard, les soeurs soignent également des femmes malades et pauvres. Le bâtiment principal date du XIIIe siècle, en style gothique avec des éléments romans ; des agrandissements se font en 1561 et, en 1874, une maison de repos est bâtie. Le musée de l'hôpital est remarquable par sa collection impressionnante : coffres-armoires, objets en cuivre et en étain, porcelaines… Ce musée dans une si petite ville peut parfaitement servir de modèle pour de semblables dans des localités plus importantes.

Quelques façades remarquables

Heureusement, quelques façades ont survécu à tous les avatars de la ville. Elles témoignent de l'opulence

et du bon goût des grands bourgeois qui les firent ériger. Mentionnons seulement : la maison "Sint Jand Angely", à droite de l'hôtel de ville, datant partiellement du XVe siècle et destinée à un conseiller de Charles le Téméraire, qui y fit célébrer son mariage avec Marguerite de York. Après la cérémonie, les époux se rendirent à Bruges où des fêtes fastueuses eurent lieu. Et, en s'inspirant de ces fêtes, vers les années 1950, on vit renaître à Bruges le cortège quinquennal du "*Gouden boom*" (l'arbre d'or). A ne pas manquer, si vous avez l'occasion. Le prochain cortège se tiendra probablement en août 2006. Pour un spectateur attentif, il contient aussi bien des éléments traditionnels et païens que chrétiens et historiques. La maison "*De Grote Sterre*" (la grande étoile) : double maison patricienne de grande allure, datant du XIVe siècle. Résidence des gouverneurs militaires espagnols, elle sert actuellement d'office de tourisme, et de musée Uilenspiegel. On y trouve gravures, éditions anciennes, traductions en langues du monde entier du célèbre livre consacré à ce personnage. Visite absolument indispensable pour tous ceux qui s'intéressent ou s'inspirent de cet esprit libre, symbole de la Flandre éternelle…

Casemates

Quasiment les seuls éléments survivants des fortifications. Malheureusement, les autorités (communales ? régionales ?) ne se donnent que peu de peine pour conserver ces vestiges du passé historique, les mettre en valeur ou les faire visiter. Près du "Haringmarkt" (marché aux harengs) se trouve une grande casemate datant du XVIIe siècle, apparemment bien conservée mais inaccessible. Avant l'église subsistent deux autres casemates qui protégeaient la porte Notre-Dame, démolie. Elles abritent uniquement une colonie de chauves-souris.

Sas de la Lieve

En 1969 on entreprit des fouilles qui mirent à jour un mur de quai : c'était l'aboutissement d'un canal, la live, creusé au XIIIe siècle, et qui reliait Damme à Gand. Ce qui a été mis à nu prouve que Damme avait une grande importance, même pour la Flandre orientale.

Deux grandes figures liées à Damme

Penchons-nous sur deux personnages importants, l'un historique, l'autre légendaire, qui marquèrent l'histoire de Damme et restent vivants dans la mémoire historique de toute la Flandre : l'écrivain Jacob van der Maerlant et, symbole du franc-parler et de la liberté, Tyl Uilenspiegel.

Jacob van Maerlant

On ne sait pas grand-chose de la vie de cet écrivain important, surnommé "Le père de tous les poètes Thiois". Il serait né vers 1235 dans les environs de Bruges (peut-être à Snellegem) où il écrivit ses premières œuvres. Plus tard, il réside en Zeelande, à l'île d'Oostvoorne, village de Maerlant, où il aurait été sacristain. Il y écrivit une grande partie de son œuvre. Après 1260, il retourna en Flandre et s'installa à Damme, où il aurait été clerc de la municipalité. Il y décéda vers 1300 et a été inhumé dans l'église Notre-Dame. L'œuvre de Jacob van Maerlant est aussi immense que variée, aussi profonde qu'attrayante (tenir évidemment compte des données historiques et scientifiques de l'époque !). Il commence par traduire des romans français de chevalerie, *Alexanders yeesten* (*"Les gestes d'Alexandre"*), *Istory van Troyen* (*"L'Histoire de Troye"*), *Merlyns boec* (*"Le livre de Merlin"*). Plus tard il s'affaire sur des œuvres didactiques : *Der naturen bloeme* (*"Les fleurs de la nature"*), selon Thomas de Cantimpré, *Hemelychede der hemelycheit* (*"Le secret des secrets"*), remanié, à ce que l'on dit, d'Aristote. Puis Maerlant se penche sur des œuvres historiques, comme *Leven van Sint Franciscus* (*"Vie de saint François"*), et une *Leven van Sinte Clara*, perdue depuis. Il travaille à un *Rymbijbel* (*"La Bible rimée"* de 1271), racontant l'histoire de l'humanité des origines à 1250, et à un *Spieghel histoiael* (*"Miroir de l'histoire"*, 1281) contenant pas moins de 99.000 vers, inspiré par le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais. Enfin, Maerlant se montre poète. Il écrit *Wapene Martyn* (*"Martin en armes"*), *Der Kercken claghe* (*"La complainte de l'église"*), une réaction éloquente contre les sévices d'une partie du clergé, et en 1291 *Vanden lande van overzee* (*"Des pays d'outremer"*), un appel émouvant pour la libération de la Terre Sainte, après que la dernière ville chrétienne fût tombée, en 1291, entre les mains des musulmans. Maerlant décéda en 1300, et fut enterré dans l'église. Peu après sa mort, ses œuvres furent traduites en français et en latin. Jacob van Maerlant est un esprit encyclopédique, extrêmement instruit, à l'esprit curieux et ouvert à tous les domaines de la culture, de la science et de la politique. Il ne craint pas de dire vertement leurs quatre vérités aux grands de l'époque, qu'ils soient autorités religieuses ou souverains. Quand à la fin du XVIIIe siècle ses œuvres principales sont enfin imprimées, elles seront appréciées par un public nombreux. Concluons qu'un très grand mérite de Maerlant se situe dans le fait qu'il œuvra continuellement à ce que son peuple puisse prendre connaissance dans sa propre langue, le Thiois, de tout le savoir de son temps.

Tyl Uilenspiegel

Dans le courant du XVe siècle, on connaît en Allemagne une figure légendaire assez populaire : Till Eulenspiegel. Il est le héros d'un livre écrit par Hermann Bote, relatant les aventures hilarantes d'un "héros" bas-allemand légendaire et mi-historique, qui aurait vécu au XIVe siècle. Le livre doit avoir connu un succès énorme et rapide : une traduction néerlandaise paraît dès 1519 à Anvers, chez Van Hooghstraeten ; une traduction française est éditée à Lyon en 1559

Tyl Uilenspiegel par Koos van der Kaai encastré dans le mur du cimetière autour de l'église (DR).

Jacob van Maerlant (DR).

Frontispice de la première édition flamande d'*Uilenspiegel* (1520) (DR).

sous le titre *"Aventures joyeuses de Tiel Ulespiegle"*. Dans une édition anversoise au début du XVIIe siècle, Tyl meurt à Damme : déjà il y a confusion avec le monument tombal de Maerlant ! Des éditions anversoises ultérieures font naître Uilenspiegel à Kneitlingen, mais mourir… à Damme. En 1840, un certain Delepierre prétend que le lieu de naissance serait Knesselare (aux confins de la Flandre orientale et occidentale). Mais dans toutes ses biographies, jusqu'au milieu du XIXe siècle, Uilenspiegel reste un farceur, un esprit libre, sans aucun respect pour les autorités et, en somme, assez vulgaire.

Mais en 1867, Charles de Coster publie *"La légende et les aventures héroïques, glorieuses et joyeuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandre"*. Ce livre, selon Jean Mabire, *"soutient la comparaison avec d'autres incarnations du génie particulier de chacun des terroirs d'un continent dont l'unité s'enrichit de si fécondes diversités"*.

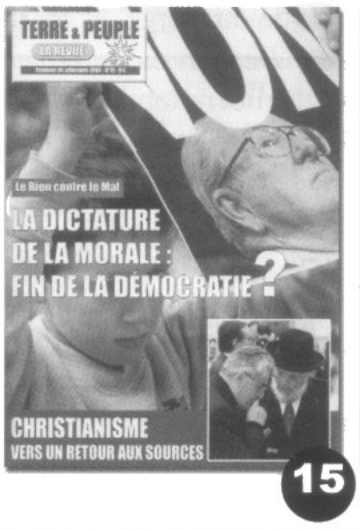
Ce Tyl n'a que peu de rapports avec le bouffon grossier, railleur , sans foi ni loi des romans médiévaux. Il est le personnage romantique par excellence, qui mène la guerre des Gueux contre l'occupant espagnol. Dans ses aventures, il est accompagné de deux personnages types : Nele, son éternelle fiancée, douce et fidèle, et Lamme Goedzak, le fainéant bonasse, le Flamand bon vivant mais qui, si nécessaire, sait saisir une arme et combattre vaillamment. Charles de Closter élargit son terrain en présentant, comme symboles totalement opposés, Philippe II, roi d'Espagne, ultra-catholique, dictatorial, mesquin, ne comprenant rien à la mentalité des Pays-Bas, et Guillaume le Taciturne, symbole de la volonté de liberté et du pluralisme religieux. Tyl Uilenspiegel deviendra rapidement une figure symbolique dans le mouvement flamand : il y incarne la lutte contre l'occupation étrangère, et aussi bien dans la littérature d'inspiration nationale que dans les arts plastiques et la musique.

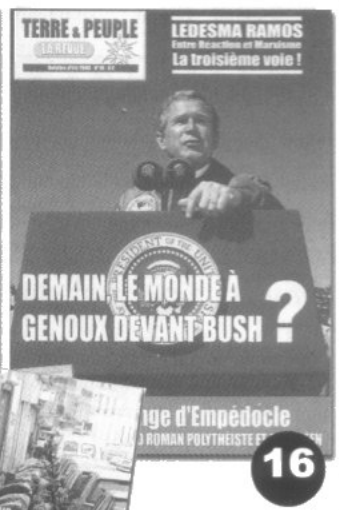
Tyl Uilenspiegel et Damme aujourd'hui.

Dans le mur d'enceinte de l'église figure un bas-relief de K. van der Kaai le représentant, tandis qu'une belle sculpture en bronze a été placée sur un muret longeant le canal de Bruges. Elle représente le buste de Tyl ainsi que deux hiboux ("*uilen*") et deux miroirs ("*spiegels*"). Répétons enfin que le musée Uilenspiegel constitue une mine d'or pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et l'imaginaire de la vraie Flandre.

ROELAND RAES

ABONNEZ-VOUS ! COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION !





ANCIENS N° (FRANCO DE PORT)

☐ Terre et Peuple n°6	7,5 €	☐ Terre et Peuple n°16	7,5 €
☐ Terre et Peuple n°7/8	7,5 €	☐ Terre et Peuple n°17	7,5 €
☐ Terre et Peuple n°9	7,5 €	☐ Terre et Peuple n°18	7,5 €
☐ Terre et Peuple n°10	7,5 €	☐ Terre et Peuple n°19	7,5 €
☐ Terre et Peuple n°11	7,5 €	☐ Terre et Peuple n°20	7,5 €
☐ Terre et Peuple n°12	7,5 €	☐ Terre et Peuple n°21	7,5 €
☐ Terre et Peuple n°13	7,5 €	☐ Terre et Peuple n°22	7,5 €
☐ Terre et Peuple n°14	7,5 €	☐ Terre et Peuple n°23	7,5 €
☐ Terre et Peuple n°15	7,5 €	☐ Terre et Peuple n°24	7,5 €

ABONNEMENT À LA REVUE (1AN / 4 N°)

☐ normal	26 €
☐ Union européenne	33 €
☐ Hors Union européenne	43 €
☐ De soutien	50 €

Nom :

Prénom :

Adresse :

CP : Ville :

Tél : @ :

Total à payer
Chèques à l'ordre de Terre et Peuple

Bon de commande à recopier et à retourner à : **Terre et Peuple - BP 1095 - 69612 Villeurbanne cedex.**

CONSTANCE GORE-BOOTH, COMTESSE MARKIEVICZ

Enfin un personnage féminin dans cette chronique des "éveilleurs de peuples", qui apparaît au fil des solstices et des équinoxes comme une galerie des pionniers du sentiment identitaire. Cette femme est singulière entre toutes, car rien ne semblait la prédestiner au destin tragique qu'elle a connu. Née dans l'aristocratie quasi coloniale de l'Irlande soumise à la couronne britannique, elle a volontairement choisi la cause, alors désespérée, de ceux qui se battaient pour la terre et le peuple de la verte Eirin. En rejoignant les rangs de la Citizen Army de James Connolly, elle devait devenir à la fois socialiste révolutionnaire et nationaliste irlandaise, payant son combat de durs séjours en prison, mais choisissant toujours la fraction la plus dure des éternels rebelles d'une Irlande indomptable. Une remarquable biographie d'Anne Pons a permis de cerner la personnalité d'une femme pour qui toute la vie allait devenir engagement et sacrifice.

Tout commence dans un décor traité en douces couleurs de pastel romantique , dans le château de Lissadell Court (toponyme qui signifie, dit-on, "le fort de l'aveugle") sur la côte nord-ouest de l'Irlande. Là vit la famille Gore-Booth, un des fleurons de l'aristocratie protestante anglo-irlandaise, enracinée certes, mais naturellement dominatrice depuis des siècles de fer et de feu, de sang et de famine, ce qui n'empêche pas, il faut l'avouer, un certain paternalisme vis-à-vis des indigènes qui ont le double tort d'être catholiques et misérables.

Constance, la fille aînée du "landlord", ancien explorateur des terres polaires, est née par hasard à Londres, le 4 février 1868. Mais elle appartient, par son hérédité comme par son enfance, à ce comté de Sligo, dans la province irlandaise du Connaught. Elle aura quatre sœurs et un frère, un peu perdu au milieu de cette nichée de filles, toutes élevées à la dure. Depuis ses quatorze ans, Constance est une cavalière intrépide que personne ne peut suivre quand elle saute les barrières et les haies. Le "steeple chase" est sa passion, ce qui n'empêchera pas cette amazone intrépide d'être présentée à dix-neuf ans à la Cour de la reine Victoria, où son allure de superbe jeune fille quelque peu préraphaélite fait sensation. On la surnomme d'emblée *The new irish beauty*, "la nouvelle beauté irlandaise". Les soupirants se disputent pour la faire danser et les artistes à la mode rêvent de réaliser son portrait. Mais elle ne songe qu'à retourner sur son île et de surgir à cheval dans le salon paternel en poussant des jappements de garçon d'écurie.

Elle voyage avec sa mère en Italie pour voir Florence et en Allemagne pour écouter Wagner ; elle séjourne à Londres où la haute société de la capitale la reçoit avec enthousiasme, mais seuls les paysages du Connaught enflamment ses rêves où elle imagine des cortèges de fées dansant dans les brumes enchantées autour des arbres et des pierres légendaires. Singularité vite choquante : elle ne semble pas décidée à se marier et préfère à tous les plaisirs mondains la compagnie de ses dix-neuf chevaux et poneys.

Politiquement, elle partage naturellement les idées de sa classe sociale, farouchement unioniste et hostile au *Home Rule*, ce projet d'autonomie irlandaise. Pourtant, on remarque avec quelle sollicitude elle multiplie les actions charitables envers les pauvres paysans du Sligo. Cette passion sociale ne fera que croître au fil des ans. Cette jeune et belle célibataire du style "garçon manqué", grande et mince, naturellement distinguée, cause un nouveau scandale familial en prétendant suivre des études de peinture à Londres.

Constance a vingt-cinq ans quand elle entre à la *State School of Art* de la capitale britannique, qu'elle quittera par la suite pour l'Académie Jullian à Paris qui prépare l'entrée à l'Ecole nationale des Beaux-Arts. Dans ce milieu d'étudiants très cosmopolite, elle fait la connaissance d'un superbe aristocrate polonais, le comte Casimir Dunin-Markievicz, son cadet d'une demi-douzaine d'années. Il est veuf depuis peu et son fils unique Stanislas est resté chez ses grands-parents en Ukraine. De haute taille, séduisant et séducteur, sportif (il a fait la course Paris/Saint-Malo à bicyclette et a de peu manqué de la gagner) il impressionne Constance, elle aussi capable d'abattre 180 kilomètres à vélo ! Tous deux manifestent aussi des dons évidents en peinture et décident d'unir leurs destinées. Ils se marient en Irlande en septembre 1900 et Constance devient à trente-deux ans la comtesse Markievicz. Ses parents respirent : leur aînée ne restera pas vieille fille et donnera bientôt naissance à une petite Maeve. Les époux se partageront entre l'Irlande, Montparnasse et l'Ukraine, vivant en bohèmes fortunés, jusqu'à jour où Constance décide de retrouver ses racines gaéliques. Ce n'est pas un coup de tête mais une lente maturation, favorisée par l'exil et ses penchants artistiques et littéraires. On ne comprendrait rien à cette aventure si on ignorait que son nouvel enthousiasme politique est la conséquence logique d'une véritable "conversion" culturelle provoquée par la découverte de la langue et du folklore irlandais. La comtesse Markievicz est devenue une grande amie du poète William Butler

Constance, l'aînée des enfants du *Landlord* anglo-irlandais sir Gore-Booth. Avec son frère et ses quatre sœurs elle passera sa jeunesse au château de *Lissadell Court*, dans le comté de Sligo (DR).

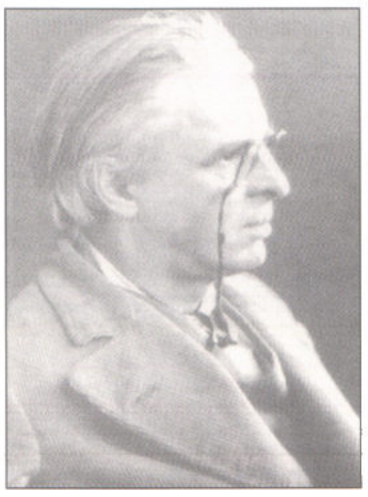
Marié au comte Markievicz, Constance, très élégante, participe aux manifestations des socialistes irlandais du Syndicat des Transports (DR).

Les *Irish Volunteers* qui participeront à l'insurecction de Pâques 1916 toucheront un fusil et des cartouches, mais pas toujours un uniforme (DR).

Constance Markiewicz, en uniforme de la *Citizen Army* aime poser avec un revolver de gros calibre à la main (DR).

L'insigne de la Ligue gaélique, avec les blasons des quatre provinces d'Irlande : Leinster, Munster, Connaught et Ulster (DR).

Le poète et dramaturge William Butler Yeats, futur prix Nobel, qui entraîna Constance dans le combat culturel pour l'identité irlandaise (DR).



Yeats, futur prix Nobel de littérature, et une véritable militante de la Ligue gaélique de Douglas Hyde. Le ménage ne manque pas une représentation du fameux Théatre de l'Abbaye, haut-lieu de la renaissance culturelle irlandaise.

Constance fait sienne l'opinion de Yeats : *"Toutes les races ne doivent-elles pas leur unité première à la mythologie qui les relie aux rochers et aux collines ?"* Protestante qui se convertira un jour, par sentiment identitaire irlandais, au catholicisme, la comtesse est sans nul doute une authentique païenne qui s'ignore. Inévitablement, elle fait dans ce milieu aux sentiments nationalistes exacerbés la connaissance d'Arthur Griffith le créateur du mouvement indépendantiste *Sinn Féin*, c'est-à-dire "Nous-mêmes". Il n'est plus question pour les Markievicz de s'installer à Paris, mais au contraire de vivre à Dublin, au cœur d'une véritable "révolution culturelle" qui précède et suscite l'organisation politique et un jour le soulèvement militaire contre l'occupation anglaise. Le temps des concours hippiques et des bals costumés est désormais terminé. Applaudir la pièces de Yeats sur l'héroïne Kathleen ni Houlihan devient le prélude de la révolte. Pourtant, Constance reste encore artiste avant tout et va exposer en 1904 soixante-seize tableaux (surtout des paysages) dans une galerie d'art. Sur le terreau culturel va s'épanouir le combat identitaire.

Sans rien perdre de son élégance, parfois provocatrice, celle que l'on nomme tout simplement *The Countess*, "la Comtesse", va s'éloigner des milieux anglophiles pour militer au service de la cause irlandaise. Elle fréquente l'association des Inghinide na hEireann, les jeunes filles et femmes d'Irlande, destinées à soutenir le mouvement patriotique. La belle aristocrate rêve de créer un journal "militant, séparatiste et féministe", dont le premier numéro paraîtra en 1908 et où elle tient, modestement, la rubrique du… jardinage (une de ses vieilles passions de jeunesse avec l'équitation). Elle écrit : *"Les roses sombres nous rappellent que nous devons vivre de façon que le sang de nos martyrs n'ait pas été versé en vain."* Même l'horticulture conduit au combat ! La Comtesse ne craint pas de monter sur les planches comme actrice dans des pièces d'inspiration souvent patriotique, où elle tiendra même un rôle de fée, alors que son talent de tragédienne n'est guère évident. Elle n'est pas faite pour la scène mais pour la vie. On le verra bien quand en 1909, déjà âgée d'une bonne quarantaine d'années, elle décide de créer une troupe de "boy-scouts", en s'inspirant bien davantage des exploits des héros de l'antiquité irlandaise que des principes pédagogiques de Baden-Powell. Son mouvement, créé avec huit éclaireurs, va bientôt compter une centaine de garçons qui subissent un entraînement paramilitaire, avec des séances de tir au fusil de guerre dans le vaste parc d'une propriété privée, Surrey House.

L'organisation scoute, qui porte le nom gaélique de *Fianna na hEireannne*, tend à former une sorte de république de jeunes et bientôt une véritable armée. Ces garçons de douze à treize ans, vêtus d'un kilt safran, d'une chemise vert foncé, d'un chapeau de brousse et d'un foulard, se retrouveront tous parmi les insurgés de Pâques 1916. En attendant, ils s'exercent à porter des messages à bicyclette et à repérer sans se faire remarquer d'éventuelles positions ennemies. Constance n'oublie pas que le fondateur du scoutisme a été aussi un maître-espion. Entre une leçon de chant et une séance de sports, celle que tous ses jeunes appellent simplement "Madame" fait la cuisine et la vaisselle. Comme Patrick Pearse dans son collège de *Saint-Enda's School*, Constance sait que tout commence par l'éducation. A l'été 1910, elle dirige cinq troupes de *Fianna* à Dublin et il en existe même une à Waterford et une à Glasgow. Elle n'est certes plus la frivole aristocrate d'autrefois mais une véritable cheftaine, adorée de ses garçons, dont elle veut faire de jeunes guerriers. Peu lui importe si les bourgeois de Dublin et les catholiques bien-pensants les traitent de voyous ! Tout naturellement, la comtesse Markievicz est élue au bureau national du *Sinn Féin* et songe de plus en plus à la lutte armée.

Si elle abandonne quelque peu la peinture et le théâtre, la Comtesse éprouve une véritable frénésie d'action sociale, se dévouant jour et nuit pour secourir les innombrables familles misérables de la capitale irlandaise entassées dans de lépreuses masures de briques.C'est en fréquentant les chômeurs et les pauvres que Constance rencontre le leader syndicaliste Jim Larkin, véritable porte-parole du socialisme révolutionnaire. Il a fondé en 1909 l'*Irish Transport and General Workers Union*, ITGWU, après avoir rompu avec les syndicats britanniques. La Comtesse participera dans la rue aux manifestations et aux bagarres qui marquent le grand conflit social de juillet 1913 à février 1914. Les grévistes portent tous à leur chapeau la Main Rouge, ancien symbole héraldique de la province irlandaise d'Ulster. Il y aura plus de quatre cents blessés et deux morts dans une gigantesque manifestation à l'issue de laquelle Constance, dont tous ont remarqué le courage physique, sera arrêtée et emprisonnée.

Va alors se créer une force d'auto-défense, l'*Irish Citizen Army*, ICA, sous les ordres du capitaine anglo-irlandais Jacques White, ancien de l'armée des Indes, qui donne pour emblème à l'organisation un drapeau avec une charrue et des étoiles et réunit ses hommes au siège de l'ITGWU, baptisé *Liberty Hall*. L'ICA n'est pas la seule force paramilitaire irlandaise. Dans le nord-est de l'île, les "Orangistes", favorables au maintien des liens avec la Couronne britannique, ont créé une milice qui prend le nom de *Volunteers* . Les patriotes irlandais vont en faire autant dans le reste de l'île sous le nom d'*Irish Volunteers*, dont l'organisation clandestine IRB (*Irish Republican Brotherhood*) espère prendre le contrôle.

Quand éclate la guerre, en août 1914, Larkin part aux Etats-Unis pour collecter des fonds et le socialiste James Connolly lui succède , donnant à la *Citizen Army* le mot d'ordre : "*Nous ne servons ni roi* (d'Angleterre) *ni empereur* (d'Allemagne)". Ce mot d'ordre de *Neither king nor Kaiser* enflamme la comtesse Markievicz qui rejoint, avec son habituel enthousiasme fanatique, le leader ouvrier au lourd passé révolutionnaire. Ce colosse au visage barré d'une épaisse moustache est un homme exactement de son âge, quarante-six ans. La voici désormais autant socialiste que nationaliste. Jamais aristocrate ne sera plus "populiste", même si elle ne montre guère d'intérêt pour les doctrines économiques marxisantes.

Malgré toutes les indestructibles illusions de Constance, la situation est loin d'être favorable aux gens de son bord. Trompée par la propagande officielle, l'immense majorité des 188.000 *Volunteers* s'engage dans les armées de Sa Majesté, en espérant que leur sacrifice sur le front de France vaudra un jour à leur patrie l'octroi du *Home Rule*. Ils ne sont que onze mille à refuser le piège et à rester au pays, prêts à utiliser leurs armes contre le seul ennemi qu'ils connaissent : l'occupant anglais. Les socialistes de la *Citizen Army* partagent leur réaction et le grand signe de la future révolte est l'entente entre Patrick Pearse et James Connolly, dont les partisans n'hésitent pas à parader en uniformes et en armes, sans que les soldats britanniques réagissent. La Comtesse se montre beaucoup en tenue militaire avec un chapeau de velours noir sommé de plumes de coq et un énorme revolver au ceinturon, déclarant à qui veut l'entendre : *"Je suis parfaitement prête à tuer et à mourir."* Alors que la bataille fait rage à Verdun, l'Anglo-Irlandais Roger Casement a négocié auprès des Allemands l'achat de vingt mille fusils et vient de gagner l'Irlande à bord d'un *U-Boot* de la marine impériale. Mais le débarquement sera un fiasco et certains *Sinn Féiners* refusent de participer au soulèvement. Mille cinq cents hommes et une centaine de femmes, décidés à tout, s'emparent quand même des points stratégiques de Dublin le lundi de Pâques, 24 avril 1916, et installent le quartier-général du soulèvement à la Poste centrale, O'Connell street.

Au nom du gouvernement provisoire, Patrick Pearse lit une proclamation instituant la République libre d'Irlande et s'engouffre dans le bâtiment, d'où sont chassés les employés et quelques soldats anglais qui n'avaient même pas de cartouches dans leurs fusils. La comtesse Markievicz, mobilisée à *Liberty Hall* et promue lieutenant, rejoint la position de *Stephen's Green*, pour y seconder le commandant Michaël Mallin. Elle reste par ailleurs l'adjointe de James Connolly et devra le remplacer en cas de besoin. Désormais, les *National Volunteers* et les hommes de la *Citizen Army* forment une unique force militaire, l'*Irish Republican Army* ou IRA.

Constance a gagné son poste de combat avec du matériel de secours de première urgence. Désormais, elle remplira à la fois le rôle d'infirmière-chef de la *Red Cross* et de responsable des *Snipers*, les tireurs d'élite commençant à prendre à partie les soldats britanniques qui encerclent le parc. Elle fera probablement elle-même le coup de feu car elle trimballe un véritable arsenal d'armes de poing. En face des insurgés, qui ne dépassent guère le millier d'hommes, les Anglais alignent rapidement seize mille combattants, puis trente mille, soutenus par des pièces d'artillerie et bientôt par les canons d'un bâtiment de guerre, le *H.M.S. Helga*, mouillé dans la Liffey. On va se battre pendant une semaine, l'*Easter Week*, la fameuse semaine de Pâques. Finalement, toute résistance devient impossible et les insurgés subissent des pertes sérieuses. Patrick Pearse, sans illusions, décide de faire sa reddition et des scouts de la *Fianna* transmettent ses ordres vers les diverses positions de l'IRA.Les défenseurs de *Stephen's Green* ont occupés dès le début de l'action les locaux du Collège de Chirurgie. Quand ils reçoivent de leurs chefs de la Grande Poste l'ordre de se rendre ils sont encore cent neuf hommes et dix femmes avec le commandant Mallin et Constance. La Comtesse, avant d'abandonner sa dernière arme, un énorme automatique allemand, l'embrasse furtivement et déclare seulement à son chef : *"Je suis prête."*

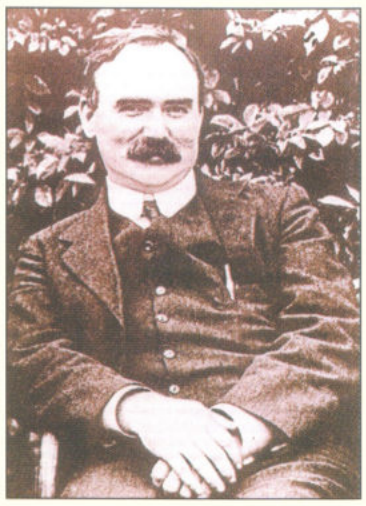
Les prisonniers sont conduits d'abord au Château, siège du commandement britannique, puis dirigés sur la caserne Richmond. Constance et une de ses amies seront enfin transférées à la célèbre prison de *Kilmainhan*. Impassible, la Comtesse fume une cigarette d'un air méprisant. D'un coup de poing, un soldat la lui arrache des lèvres et on l'enferme dans une cellule individuelle.

L'insurrection est terminée. L'heure est d'abord aux bilans : 64 tués et 120 blessés chez les insurgés, 132 tués et 397 blessés chez les soldats et les policiers. On compte aussi 300 morts et 2.000 blessés parmi les civils. 3.500 hommes et 79 femmes sont arrêtés comme prétendus Sinn Féiners. Seize des chefs de

A gauche, en haut : quelques membres de *Cumann na nBan*, l'organisation nationaliste féminine, animée par la comtesse Markievicz (DR).

A gauche, en dessous : l'intérieur de la Grande Poste pendant l'insurrection. A gauche, Patrick Pearse ; à droite, couché sur une civière, James Connolly (DR).

A droite : le quartier général du Syndicat des travailleurs irlandais et de la *Citizen Army*, à *Liberty Hall* au début de la guerre de 1914. On remarque l'inscription *"We serve neither King nor Kaiser" (Nous ne servons ni le Roi, ni le Kaiser)* (DR).



Le syndicaliste révolutionnaire James Connolly que Constance rejoignit dans le combat politique pour une Irlande libre et socialiste. Fusillé en 1916 (DR).

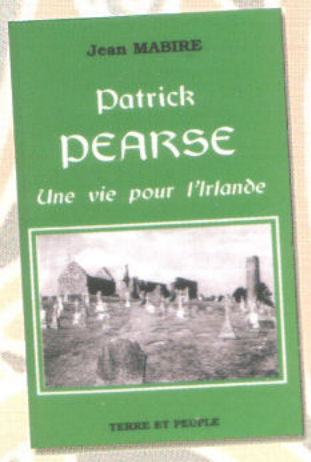
Patrick Pearse, animateur des *Irish Volunteers* et président du gouvernement provisoire pendant la tragique *Easter Week*. Fusillé en 1916 (DR).

■ Eveilleurs de peuple *Jean Mabire*

Couverture du livre d'Anne Pons : *Constance ou l'Irlande*, paru en 1997 chez Nil éditions (DR).

La harpe, emblème national de l'Irlande (DR).

En fond de page : Les motifs irlandais sont toujours utilisés par les artistes se réclamant de l'héritage celtique (David Balade, *Bretagne Bleue* éditions) (DR).



Jean Mabire a consacré en 1998 un livre à Patrick Pearse, aux éditions *Terre et Peuple* (DR).

l'insurrection seront fusillés dont Pearse et Connolly, grièvement blessé et attaché sur une civière. Casement sera pendu. Michael Mallin est exécuté ; son adjointe, la Comtesse Marckievicz est condamnée à mort, puis très vite graciée pour se voir infliger une peine de travaux forcés à perpétuité. Sa réaction sera sans surprise : *"J'aurais souhaité que vous eussiez la décence de me fusiller."*

En arrivant dans sa prison, elle dira seulement à ses compagnes : *"Eh bien, l'Irlande a quand même été libre pendant une semaine."* Une amnistie temporaire va libérer la plupart des prisonniers à la veille de Noël 1916. Constance restera pourtant en prison jusqu'à l'été 1917. Dans quelques mois, elle aura cinquante ans et reste plus indomptable que jamais. Arrêtée à nouveau en mai 1918, elle est en prison lors des élections de décembre où le *Sinn Féin* avec De Valera remporte une victoire éclatante (73 des 105 sièges). La comtesse Markievicz se trouve élue, mais elle refusera, comme tous les autres députés nationalistes, de siéger au parlement de Westminster.

Les parlementaires irlandais rebelles, réunis à Dublin, proclament le 21 janvier 1919 l'indépendance de l'Irlande et forment le *Dail Eireann*, le parlement de la République. La Comtesse est alors toujours en prison, ainsi que De Valera qui parviendra à s'évader avec l'aide de Michael Collins. Constance sera relâchée en mars 1919, alors que son mari, le comte Markievicz, dont elle est pratiquement séparée depuis plusieurs années, et son beau-fils Stanislas, sont pris dans les soubresauts de la guerre civile russe. Elle devient ministre du Travail du gouvernement clandestin présidé par De Valera. Son époux se rend finalement à Dublin et va rendre visite en compagnie de Constance à leur fille Maeve, devenue violoniste, qui vit alors *"dans l'ouest mythique embrumé de légendes, otage des montagnes où dorment les reines au bord de l'océan."*

A son retour, la Comtesse est à nouveau emprisonnée et transférée à la prison de Cork, car l'IRA a entamé la guerre d'indépendance contre les forces britanniques d'occupation. En liberté provisoire, la ministre du Travail du gouvernement clandestin est à nouveau appréhendée au cours d'un contrôle policier lors d'un voyage en province : dix semaines de prison. A la fin du mois de décembre 1920, Constance comparaît devant une Cour martiale à qui elle déclare : *"Je veux bien tout sacrifier à l'Irlande, sauf ma réputation."* La sentence est de deux ans de travaux forcés. Elle en profitera pour faire de la broderie et du jardinage et sera libérée après les élections de mai 1921 et la fin des hostilités anglo-irlandaises. Mais le traité de paix est loin de satisfaire l'aile dure du mouvement nationaliste

La guerre civile éclate dés janvier 1922 entre le gouvernement de l'Etat libre, encore lié par un serment théorique d'allégeance à la Couronne, et les extrémistes de l'IRA qui ne tolèrent pas que la plus grande partie de la province d'Ulster ait été séparée du reste de l'île pour rester au pouvoir des Orangistes, protestants et unionistes.

La position de Constance est sans surprise : *"Etant une femme d'honneur, je préférerais mourir que de me déclarer fidèle au roi George et à l'Empire britannique."* Et elle ajoute, ce qui ne surprend personne : *"Je dis maintenant que la liberté de l'Irlande vaut que le sang soit versé, le vôtre et le mien."* Et elle rejoindra De Valera qui s'oppose à Michael Collins, les armes à la main. A cinquante-quatre ans, la voici de nouveau rebelle. Elle est alors envoyée aux Etats-Unis pour y animer la propagande républicaine. New York la reçoit comme "la Jeanne d'Arc d'Irlande" avant son départ pour une longue tournée triomphale, où ses compatriotes exilés aux USA lui font partout un accueil d'un rare enthousiasme.

Pendant son voyage américain, les Irlandais sont appelés à se prononcer sur le Traité entre l'Angleterre et l'Etat libre. Il est approuvé par 75% des votants. Mais la guerre civile ne cesse pas pour autant. Les ultras tentent un coup de force à Dublin. Constance, de retour au pays, s'empare d'un parabellum, saute sur sa vieille bicyclette et rejoint les rebelles de l'IRA pour mener un duel de deux heures avec un sniper de l'Etat libre. Soixante dix-sept irréguliers seront jugés et fusillés par leurs propres compatriotes, tandis que Collins est assassiné par ses anciens camarades. La Comtesse, après plusieurs mois de clandestinité, est à nouveau arrêtée en novembre 1923. Après une grève de la faim, elle est relâchée la veille de Noël. On la verra dans tous les meetings, telle quelque fantôme de l'après guerre civile. Elle distribue tout ce qui lui reste d'argent aux pauvres et elle adhère au Fianna Fail, le parti créé par De Valera, ce qui lui permettra de regagner son siège en 1927. Constance parcourt landes et collines dans une vieille guimbarde, s'arrêtant pour dresser son chevalet en pleine nature, car elle peint encore. Et elle offre ses tableaux aux paysans contre une tasse de thé.

Très malade, elle est admise parmi les pauvres dans la salle commune d'un hôpital dublinois, où elle meurt après deux opérations, le 15 juillet 1927. Son pauvre corps décharné sera recouvert, comme celui d'un soldat, du drapeau irlandais avec le vert des catholiques, l'orange des protestants et le blanc d'une trêve improbable. Le public des miséreux défilera pendant quarante-huit heures devant le lit funèbre de Constance Gore-Booth, comtesse Markievicz. Il n'y aura pas d'obsèques officielles, tant le gouvernement de l'Etat libre, l'*Irish Free State*, la considérait toujours comme une hors-la-loi.

JEAN MABIRE

Une vue du comté de Sligo, dans le Connaught, patrie charnelle de Constance Gore-Booth, comtesse Markievicz (DR).